LE CULTE DE LA SAINTE VIERGE EN AFRIQUE

D'APRÈS LES MONUMENTS ARCHÉOLOGIQUES

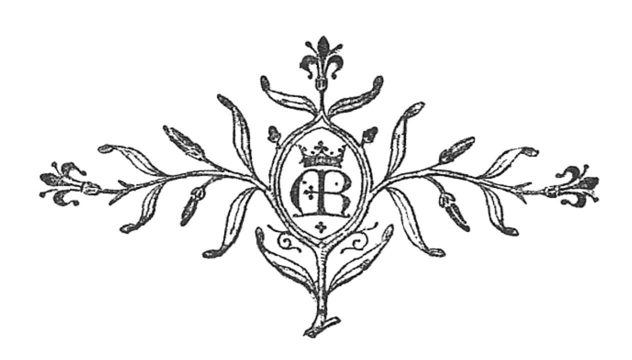
PAR

LE R. P. DELATTRE

DES PÈRES BLANCS

ARCHIPRÊTRE DE LA PRIMATIALE DE CARTHAGE

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT



Société St-Augustin. — Desclée, De Brouwer et Cie

PARIS | LILLE

30, RUE ST-SULPICE (6e) | 41, RUE DU METZ, 41

http://www.liberius.net

LE CULTE DE LA SAINTE VIERGE
EN AFRIQUE

IMPRIMATUR

Carthagine, die 23 januarii 1907.

† CLÉMENT,
Arch. Carthaginen.



A SON ÉMINÊNCE ILLme ET R^{me}

LE CARDINAL RAMPOLLA

Eminence Révérendissime,

Vous êtes le Protecteur de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs), *et je sais avec quelle bienveillance vous vous intéressez à tous leurs travaux.*

Je n'ai pas oublié l'accueil si paternel que je reçus de votre Eminence, lors du Congrès Marial de Rome, ni les excellents conseils par lesquels Elle m'encouragea puissamment à poursuivre mon étude des monuments archéologiques du culte de la Sainte Vierge en Afrique. C'est cette étude, complétée par deux années de recherches et de découvertes providentielles, que je livre aujourd'hui au public.

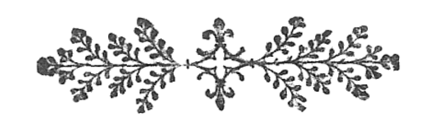
Avec la grande bonté qui vous caractérise, vous avez daigné en accepter la dédicace.

Je sens tout le prix d'une telle faveur, et je ne saurais en exprimer assez à votre Eminence ma reconnaissance.

Votre nom, qui est celui d'un serviteur tout dévoué de la Sainte Vierge, sera un gage de bénédiction pour atteindre le but que je me suis proposé, la gloire de Marie.

Daignez agréer, Révérendissime Seigneur, avec mes plus vifs remerciements, l'humble hommage de ma profonde vénération et de mon affection filiale.

A. L. DELATTRE,
des Pères Blancs.





LETTRE DE S. G. Mgr COMBES

ARCHEVÊQUE DE CARTHAGE, PRIMAT D'AFRIQUE

A L'AUTEUR.

ARCHEVÊCHÉ
DE
CARTHAGE

Tunis, le 14 février 1907

Mon Révérend Père,

Je viens de lire avec un religieux intérêt votre ouvrage sur le culte de la Sainte Vierge en Afrique.

Dans ces pages documentées, j'ai retrouvé la science de l'éminent archéologue et l'ardente piété du missionnaire.

Vous le savez, interprète des vœux du Clergé et des fidèles, j'avais formé le dessein d'élever, sur une des collines de Carthage, un sanctuaire à la Vierge Immaculée ; mais le malheur des temps ne m'a pas encore permis de m'appliquer à cette noble et filiale tâche.

Plus heureux, vous avez terminé, avec les matériaux fournis par les jours anciens [1], *un splendide monument à Notre-Dame d'Afrique.*

Chacun de vos lecteurs sera un pèlerin dont la confiance et l'amour iront en grandissant, à mesure qu'il avancera parmi les irréfutables témoignages aes siècles morts, qui revivent.

Publiez votre livre, cher Père, et préparez-vous à l'honneur, à la joie de voir, par lui, plus connue et mieux aimée, votre auguste Patronne, la Reine des Apôtres.

Je vous renouvelle l'assurance de mes affectueux sentiments en Notre-Seigneur et sa sainte Mère.

† CLÉMENT,
Archevêque de Carthage.

1. Dies antiquos. *P. 76.*





INTRODUCTION

Ad honorem Matris Dei,
Sancta Maria, adjuva nos.
Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ
De Maria numquam satis.

« Les premiers écrivains de l'Eglise, échos fidèles de la tradition chrétienne, ont célébré avec enthousiasme la grandeur de Celle qui, par le ministère de la Maternité divine, occupe dans la création un rang incomparable. »

C'est ainsi que s'exprime Mgr Freppel dans son étude sur Tertullien (1), et il fait remarquer « la grande place que le prêtre de Carthage assigne à la Sainte Vierge dans l'économie du salut, et l'étroite liaison qu'il établit entre le dogme de la Maternité divine et le Christianisme tout entier. »

« Qu'on ne vienne donc pas nous dire, ajoute le savant et éloquent écrivain, que l'Eglise Catholique a exagéré les titres et les prérogatives de la

---

1. T. II, p. 433.

Mère du Rédempteur ! Saint Irénée et Tertullien s'expriment là-dessus avec une énergie de langage que nous n'avons certes pas dépassée...

» Etant donné le dogme de la Maternité divine, qu'on ne saurait mettre en question sans renier le Christianisme, le culte de la Sainte Vierge en découle comme une conséquence nécessaire. » (1)

Si Tertullien, qui était né cent ans à peine après la mort de la Sainte Vierge, nous fournit un si éloquent témoignage de son culte parmi les Fidèles d'Afrique, nous pouvons être certains de trouver dans les ouvrages de saint Cyprien, de saint Augustin, de saint Fulgence et autres, des preuves non moins éclatantes de la foi des premiers chrétiens à cet égard.

Le Cardinal Lavigerie, dans une courte notice publiée il y a vingt ans, sur le pèlerinage de Notre-Dame d'Afrique à Alger, cite plusieurs passages des Pères Africains établissant, dès les premiers siècles du Christianisme, le culte de Marie. Cette étude pourrait être reprise et complétée. Elle est digne de tenter le zèle de quelque pieux érudit. Celle que nous entreprenons ici pourrait en être considérée comme le corollaire

1. T. II, p. 421-422.

archéologique. Il s'agit des monuments de Carthage se rapportant au culte de Marie, bas-reliefs de marbre et de terre cuite, images sur plomb, invocations grecques et latines venant confirmer la dévotion à Marie dès les premiers siècles du Christianisme, pour la période qui a précédé la destruction de Carthage par les Arabes, en 698. Nous pouvons garantir que les pièces archéologiques, décrites dans la première partie de la présente notice, sont toutes antérieures à cette date.

La période arabe, pendant laquelle nous voyons apparaître saint Louis sur les ruines de Carthage, et, plus tard, l'armée espagnole avec Charles-Quint, nous fournira aussi de précieux souvenirs du culte de Marie.

Notre étude se divise donc naturellement en deux parties : 1° Monuments antérieurs au VIIIe siècle ; *2°* Monuments postérieurs au VIIIe siècle.

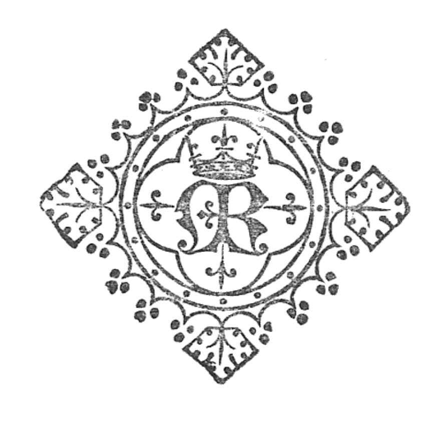
Nous voudrions que ce travail fût la mise à jour de tout ce qui concerne, comme monuments archéologiques, le culte de la Sainte Vierge à Carthage.

Le mois de Marie, durant l'année jubilaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, m'avait paru une occasion providentielle

d'entreprendre ce travail, heureux de l'offrir à Celle qu'une pieuse mère m'avait appris à aimer dès mon enfance, à Celle qui m'a si souvent assisté d'une protection particulière et au service de laquelle je me suis filialement consacré.

Sainte Marie, Mère de Dieu, Reine de l'Afrique, veuillez bénir cette étude, entreprise par amour pour vous et pour votre plus grande gloire.

Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ *(Ps. CXV, 16).*





PREMIÈRE PARTIE

MONUMENTS ANTÉRIEURS AU VIIIe SIÈCLE

Dès 1858, Mgr Pavy, évêque d'Alger, publiait une *Histoire critique du culte de la sainte Vierge en Afrique depuis le commencement du christianisme.* « Les Arabes, y dit-il, ont fini par détruire de fond en comble la plupart des édifices chrétiens, et ont fait disparaître jusqu'au dernier vestige du culte de Marie. »

En 1878, M. Rohault de Fleury publiait son ouvrage intitulé : *La Sainte Vierge, études archéologiques et iconographiques.* Sur plus de mille pages que comptent les deux volumes de texte, deux seulement sont consacrées à l'Algérie et moins d'une au reste de l'Afrique. « Nous ne connaissons encore, dit l'infatigable érudit, si dévot à Marie, aucune église ayant autrefois existé sous son patronage, aucune médaille frappée à son image, aucune inscription marquée de son nom. » Et pour le reste de l'Afrique, il est obligé d'avouer ne pouvoir citer « aucun monument bien ancien. »

Il était vraiment pénible de constater cette absence complète de documents archéologiques se rapportant au culte de la Sainte Vierge en Afrique. Mais l'heure était proche où, à Carthage en particulier,

le sol allait rendre à la lumière du jour des monuments de la plus haute importance.

« Par suite de la destruction de tous les monuments qui se rapportaient au culte dans notre Afrique primitive, écrivait en 1885 le cardinal Lavigerie, il a été difficile de retrouver des traces matérielles du culte de Marie dans ces premiers temps. Mais on peut assurer que l'avenir nous réserve à cet égard des surprises heureuses, à mesure que le sol qui recouvre toutes ces ruines pourra être mieux exploré (1). »

Et le cardinal s'empressait de faire connaître un bas-relief de la Sainte Vierge récemment découvert à Carthage dans les ruines d'une antique basilique chrétienne.

Nous allons voir comment les prévisions du cardinal Lavigerie se sont réalisées et continuent à se réaliser.

Puisse la connaissance que nous avons aujourd'hui des monuments de l'antiquité concernant le culte de Marie, servir de cadre à d'autres découvertes du même genre peut-être déjà faites dans l'Afrique du Nord, mais demeurées dans l'oubli, pour n'avoir pas été signalées et étudiées à ce point de vue particulier !

Je voudrais que les pièces décrites dans ce travail et se rapportant au culte de la Sainte Vierge devinssent la tête de plus importantes séries, car je suis persuadé qu'une enquête attentive et consciencieuse dans les musées de l'Algérie et de la Tunisie, et surtout dans les collections particulières, amè-

1. *Notice sur le pèlerinage de Notre-Dame d'Afrique, à Alger*, p. 17.

nerait la découverte de documents analogues, prouvant de plus en plus combien le culte de Marie était répandu dans l'Afrique chrétienne aux premiers siècles.

I.

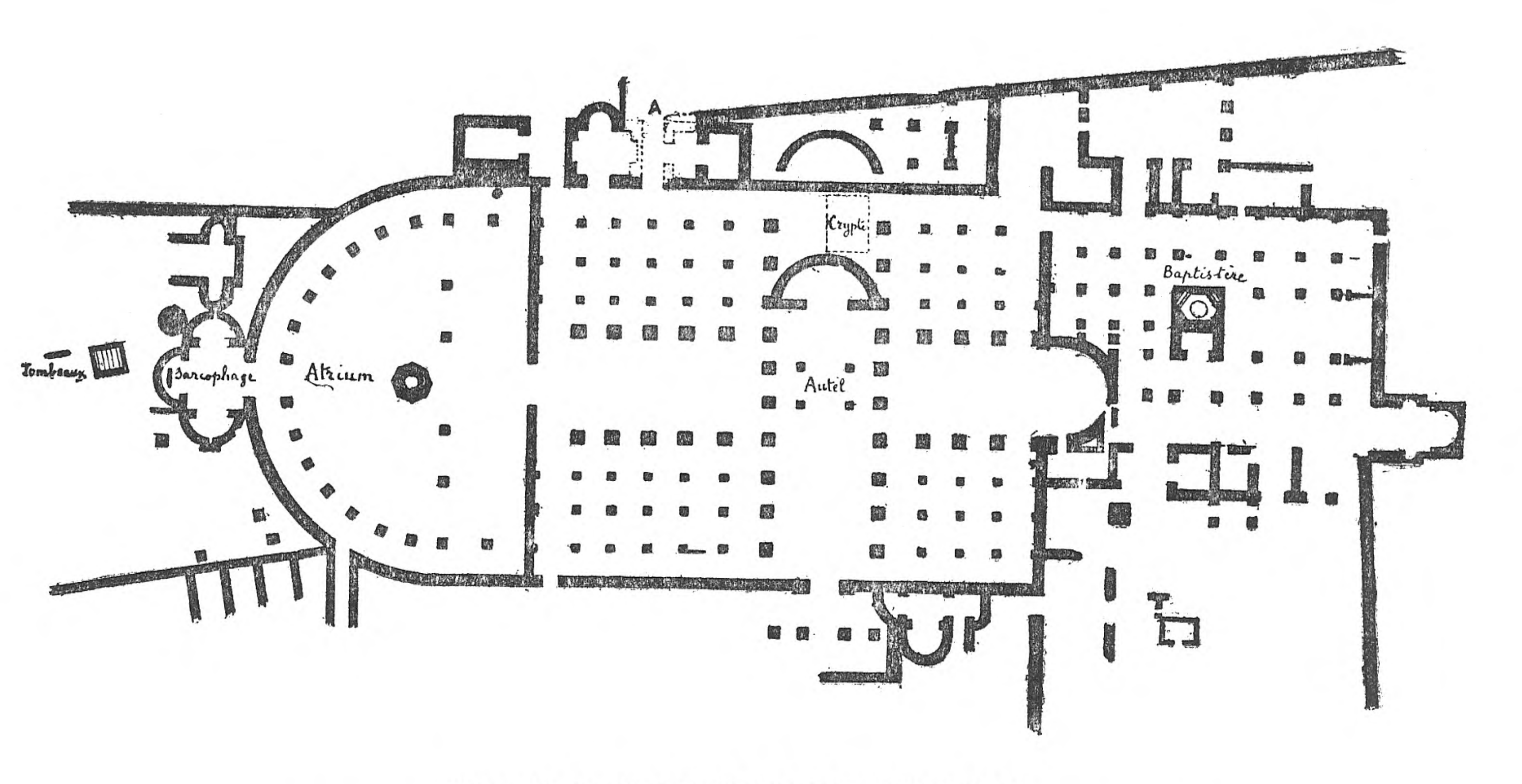
BAS-RELIEF

La pièce la plus remarquable du Musée Lavigerie, représentant la Sainte Vierge, est un bas-relief de marbre blanc magnifiquement fouillé. Il est malheureusement mutilé, mais il nous offre d'une façon certaine l'image de la Mère de Dieu, peut-être la plus ancienne que le sol de l'Afrique ait fournie jusqu'à ce jour, peut-être aussi une des plus anciennes sculptures de la Sainte Vierge dans l'Eglise, car c'est dans les peintures des catacombes de Rome, nous ne saurions l'oublier, qu'il faut aller chercher les représentations primitives de la Vierge Marie (1).

Notre bas-relief, comme les fresques des catacombes, montre la Sainte Vierge offrant son divin Fils à l'adoration des Mages. Ceux-ci, par suite des graves mutilations qu'a subies le marbre, ont entièrement disparu (2). Il ne reste de la scène religieuse

1. Outre les fresques, on a trouvé dans les catacombes des vases de verre à fond doré que l'on fait remonter pour la plupart au milieu du IIIe siècle. Plusieurs offrent l'image de la Sainte Vierge, le cou orné d'un collier. Marie est représentée, soit nimbée, soit sans nimbe, tantôt en orante, tantôt avec l'Enfant Jésus.

2. Dans la partie qui était occupée par les Mages, on voit encore trois pieds qui étaient chaussés. Des fragments de personnages et d'autres n'ont pu retrouver leur place. Deux mains étendues, couvertes d'un voile et portant une cassette ronde appartiennent assurément à un des Mages présentant



PLAN DE LA BASILIQUE DE DAMOUS-EL-KARITA.

La lettre A marque l'endroit où a été trouvé le bas-relief de la Sainte Vierge.

que la Vierge et l'Enfant, un Ange et deux prophètes. Toutes les têtes sont brisées et n'ont pas été retrouvées.

Ce groupe, qui était vraiment une œuvre d'art, malgré son état lamentable de mutilation, mérite d'être étudié avec la plus grande attention.

La Sainte Vierge est assise sur un trône d'honneur (1) porté et orné par d'élégantes colonnettes. Marie est représentée de trois quarts et tournée vers la gauche, comme dans la fresque du cimetière de Domitille. Elle est vêtue d'une ample tunique.

L'Enfant Jésus, tourné du même côté, est également vêtu d'une longue tunique et d'un manteau. Il est assis sur les genoux de sa mère, plus cependant sur le genou droit que sur le genou gauche. Le pied gauche apparaît sous le bas de la tunique. Le pied droit ne devait pas être visible. Outre la tête, l'avant-bras droit manque. Il devait être étendu en avant vers les Mages. Le bras gauche, replié devant la poitrine est bien conservé. A partir du coude, il sort nu des plis du vêtement qui forme sur le milieu du corps une sorte de bourrelet. La

son offrande. D'ailleurs ce bas-relief comportait deux scènes, et nous en avons trouvé un second qui lui faisait pendant, et dont la scène supérieure est l'Apparition de l'Ange aux bergers. Cela fait en tout quatre scènes. Les deux qui ont complètement disparu devaient représenter l'Annonciation et l'Adoration des bergers.

1. Le trône se compose d'un large escabeau servant de support à un tabouret. Ces deux parties du trône sont ornées de fines colonnettes avec base et chapiteau. La tranche du plateau, aussi bien de l'escabeau que du tabouret, portent des rainures qui en font une sorte de corniche. Ce siège d'honneur si soigné dans ses détails, n'a ni dossier ni bras. La Sainte Vierge y est assise sur un épais coussin.

Dans les plus anciennes images des catacombes (Cimetières de Domitille, Saint-Callixte, Saint-Pierre et Marcellin) la Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus est ainsi assise sur un siège d'honneur. Il en est de même dans les bas-reliefs des plus anciens sarcophages.

main tenait un objet qu'il est impossible de déterminer.

La Sainte Vierge tient l'Enfant des deux mains, du côté droit par le bras près de l'épaule et du côté gauche à la hauteur des reins sous le bras.

Derrière le trône, on voit deux prophètes, sans doute Isaïe et Michée. Ils sont debout, drapés dans leur pallium. On les dirait élevés de terre, les mains en avant dans l'attitude de la prière. Peut-être aussi la main droite, la seule qui soit conservée, indiquait-elle le ciel ou l'étoile de l'Incarnation (1). C'est ce que semble révéler sa direction oblique vers le sommet du bas-relief.

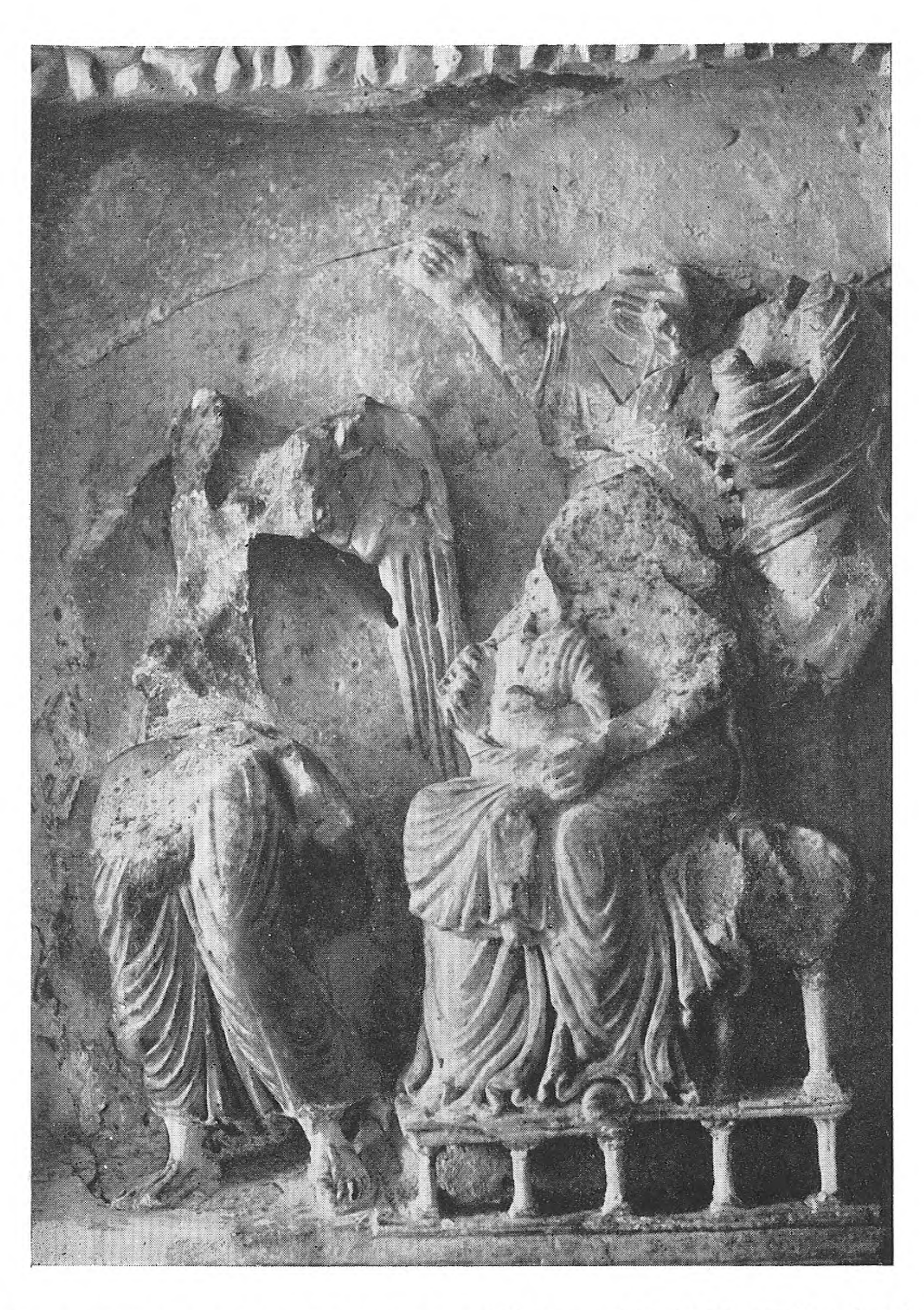
En avant du groupe, l'ange, vêtu d'une longue tunique, se tient aussi debout. Il a les pieds chaussés de sandales. De ses ailes, la gauche seule subsiste. Tout le haut du corps a disparu, mais les amorces de la sculpture laissent deviner son attitude. C'est l'archange Gabriel présentant les Mages à Jésus et à Marie. Celle-ci, assise sur la *cathedra*, les pieds posés sur le *suppedaneum*, en signe d'honneur, sert elle-même de trône (2) à Jésus qu'elle présente à l'adoration des personnages venus de l'Orient. L'Enfant-Dieu n'est pas représenté au moment de sa naissance, mais déjà âgé de plusieurs années.

Le tableau se terminait à gauche par un arbre.

---

1. A Rome, on trouve parfois dans cette scène, à la place de l'étoile, le monogramme du Christ. (De Rossi, *Bull. d'Arch. chrét.* 1863, p. 76).

2. Saint Jean Damascène dans une homélie sur la Nativité de Marie, dit: « Ses mains porteront l'Eternel et ses genoux seront un trône plus sublime que les chérubins. » (P. Terrien. *La Mère de Dieu*, II, p. 141). Ailleurs s'adressant à Marie: « Vous êtes ce trône royal sur lequel les Anges contemplent assis leur Maître et leur Créateur. » (Id. *La Mère des hommes*, II, p. 404).



BAS-RELIEF DE LA SAINTE VIERGE. (Photographie de M. H. Bourbon.)

L'encadrement de ce bas-relief est une bordure ajourée formée de feuilles épineuses. Elle entoure la scène sur trois côtés, car un second tableau inférieur complétait le marbre entier qui n'avait pas moins d'un mètre de hauteur et 0m75 de largeur.

Une sorte de listel en saillie, dont la tranche est légèrement arquée d'une extrémité à l'autre, séparait les deux scènes. Une des scènes qui a disparu devait représenter l'Annonciation, sujet qui se voit dans les catacombes dès le IIe et le IIIe siècle, en particulier au cimetière de Priscille.

L'art remarquable qui se montre dans ce morceau de sculpture augmente nos regrets de ne l'avoir pas trouvé intact. Le naturel et l'aisance des poses dans les personnages, la pureté des lignes dans le galbe des membres, la souplesse des plis dans les vêtements (1), révèlent la main habile d'un véritable artiste.

Notons en passant que cette sculpture a été ébauchée à l'aide du vilebrequin dont on reconnaît dans le marbre les traces multiples.

Ce bas-relief a été étudié en détail par l'illustre de Rossi. Avec sa haute compétence, après l'avoir minutieusement décrit, il s'exprime ainsi :

« Il s'agit de savoir s'il appartient à l'époque où l'Afrique, recouvrée par Justinien, demeura sous l'influence directe de Constantinople et de l'art byzantin, ou bien au temps de l'Afrique romaine et chrétienne, lors de ses relations intimes avec Rome et l'Occident latin. »

1. L'ampleur de la robe dont le bord inférieur couvre en partie les pieds, la pose des jambes qui ne sont pas croisées ajoutent encore à l'air de dignité et de noblesse de cette image de la Sainte Vierge.

La question ainsi nettement posée, M. de Rossi y répond en appuyant son jugement de savantes comparaisons. Voici sa conclusion.

Le style du fragment carthaginois lui semble de la première période de la sculpture chrétienne au IVe siècle. « *Certainement*, dit-il, *il n'appartient pas au style des sarcophages de Ravenne et de Venise, au temps de l'exarchat byzantin et de l'atelier du sculpteur Daniel et de son école* (1). »

Tous les archéologues, il est vrai, ne partagent pas l'opinion de l'illustre savant.

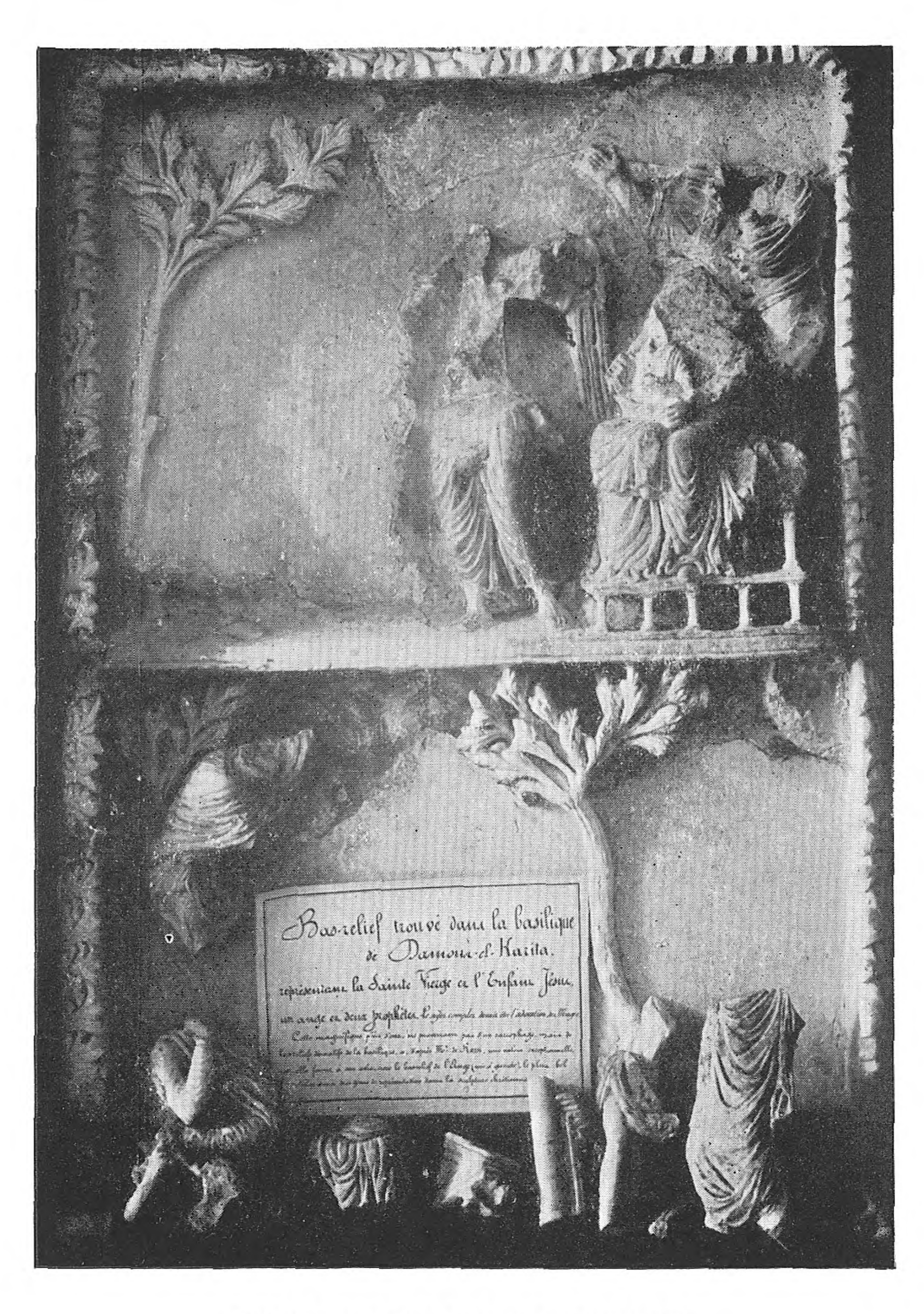
Plusieurs veulent voir dans cette sculpture une œuvre byzantine.

La bordure ajourée, avec ses feuilles aiguës, se retrouve en effet dans l'art byzantin et je l'ai rencontrée moi-même à Jérusalem, dans la décoration de l'église Sainte-Marie, construite par Justinien en l'honneur de la Présentation de la Sainte Vierge au Temple. C'est aujourd'hui la mosquée *El Aksa.*

Mais si cette bordure se montre dans des œuvres byzantines, rien ne prouve qu'elle ne soit d'origine antérieure (2).

En tous cas, notre bas-relief offre une telle harmonie de composition, une telle science des proportions et des poses, une telle aisance dans la multiplicité et la manière des plis des vêtements, enfin une telle largeur de facture, que parmi les nombreux visiteurs du Musée Lavigerie, j'ai rencontré souvent des artistes compétents disposés à faire remonter cette œuvre d'art au IIIe siècle.

1. De Rossi, *Bull. di. Arch. crist.* 1884-1885, p. 146.
2 M de Lasteyrie m'a dit avoir rencontré une sculpture de ce même style dans une partie de la France où l'influence byzantine n'avait assurément jamais pénétré.



BAS-RELIEF DE LA SAINTE VIERGE,
AVEC UNE PARTIE DU COMPARTIMENT INFÉRIEUR.

(Photographie de M. H. Bourbon.)

C'est aussi à ce siècle que l'on attribue la fresque du cimetière de Domitille, dans laquelle, comme je l'ai dit plus haut, on retrouve la même pose pour la Mère et l'Enfant.

Le 25 avril 1905, je demandais à un artiste qui m'avait frappé par la sûreté de son jugement sur diverses pièces du Musée Lavigerie, quelle date il donnait à notre bas-relief.

Après l'avoir bien examiné, il me répondit carrément : « Le commencement du règne de Constantin et pas plus bas. » On sait que cet empereur monta sur le trône en 306. Je lui montrai ensuite le bas-relief de l'Apparition de l'Ange aux bergers, bas-relief sorti du même ciseau pour faire pendant à celui qui nous occupe et trouvé au même endroit. L'artiste en admira la finesse et la beauté, ajoutant : « Oh! je ne me dédis pas (1). Pour moi, ces deux bas-reliefs sont bien du commencement du IVe siècle. Ils n'ont rien de byzantin. »

Le 5 mai 1905, M. Bayet, Directeur de l'Enseignement supérieur, visitait le Musée Lavigerie. Ce savant, particulièrement expert dans l'étude de l'art byzantin, s'arrêta avec un vif intérêt devant le bas-relief de la Sainte Vierge et l'examina en connaisseur. Il admira l'harmonie de la composition dans la mise en place des personnages, la liberté d'allure dans leur pose, la souplesse des plis dans les vêtements, la finesse de galbe dans les membres. Pour lui, c'est bien une œuvre du IVe siècle, mais il inclinerait à la reporter vers la fin de ce siècle.

---

1. Le bas-relief de l'Apparition de l'Ange, renferme, en effet, des détails plus caractéristiques d'une époque reculée. Je signalerai en particulier le galbe du bras gauche dans le berger placé entre ses deux compagnons.

Voici maintenant en quels termes M. Auguste Audollent, dans son grand ouvrage *Carthage romaine* (1), parle de nos deux bas-reliefs :

« Les avis sont partagés sur la date de ces ouvrages : d'après les uns, ils remonteraient au IVe siècle ; selon d'autres, ils sont byzantins. Les rapprochements indiqués par M. de Rossi me paraissent favorables à la première solution vers laquelle j'incline. On fait état contre cette opinion du caractère des draperies et du style des feuilles qui garnissent l'encadrement ; on a signalé en gros des analogies avec l'Ambon de Thessalonique. Mais est-il vraisemblable qu'un pareil travail ait pu être exécuté en Afrique, après les Vandales, lorsque la transmission des méthodes et des procédés techniques avait été plus ou moins interrompue ? »

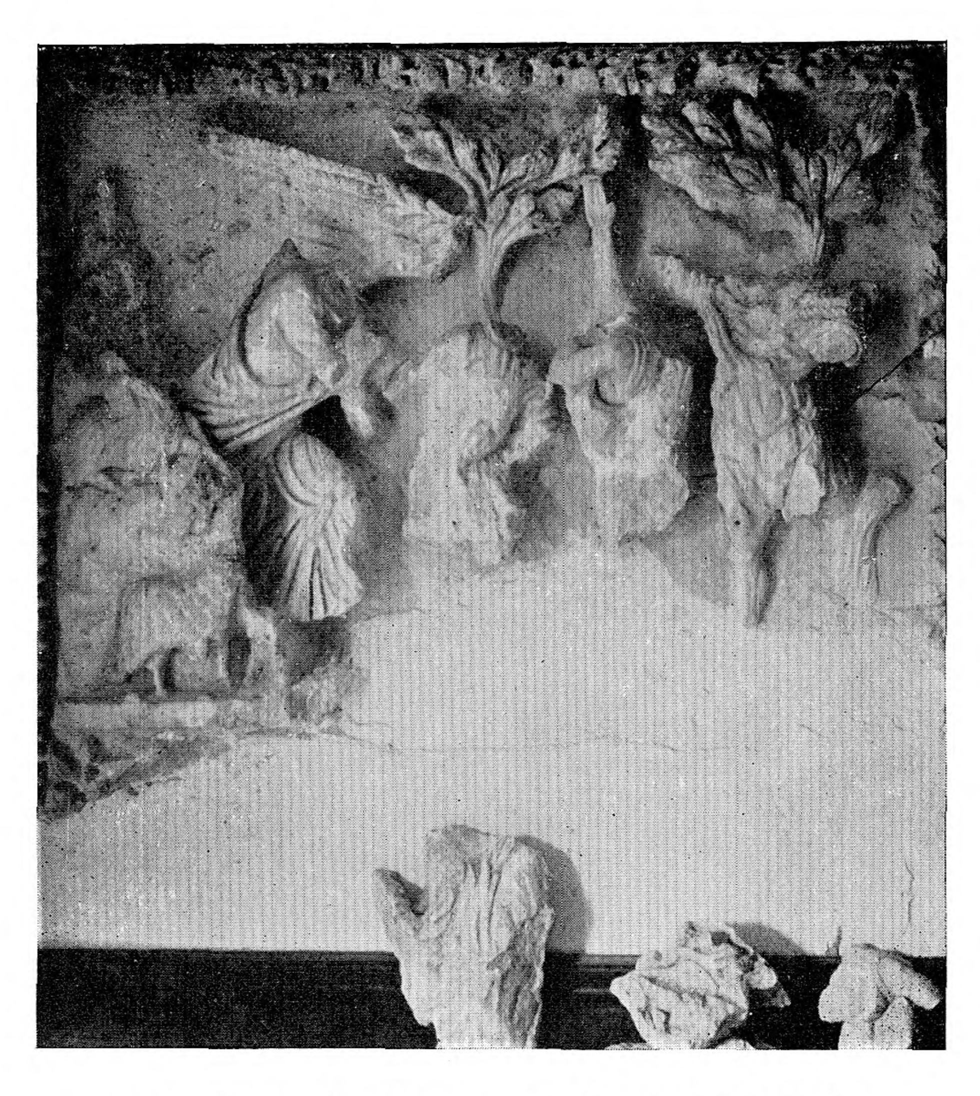
Il serait, en effet, difficile de citer une œuvre d'art byzantine que l'on puisse rapprocher de notre magnifique bas-relief. De plus, c'était l'usage dans l'Eglise byzantine de ne représenter Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Sainte Vierge et les Saints que par la peinture (2).

Je crois donc que l'on peut et que l'on doit s'en

1. *Carthage romaine*, p. 655.

2. Ce mode de représentation de la Sainte Vierge explique comment, lors des invasions, de nombreuses madones échappèrent à la destruction. Il était plus facile de cacher une peinture sur bois que s'il se fût agi de statues. Un panneau de bois, souvent d'assez petite dimension, était facile à dissimuler et à transporter. C'est ce qui explique la présence, dans des pays si divers, de ces Madones peintes, presque toutes originaires de l'Orient, connues sous le nom de Vierges de St Luc.

L'Orient d'ailleurs, ainsi que les Grecs et les Slaves devaient continuer à donner pour les images de Marie leur préférence à l'art de la peinture. Au contraire, la France, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne usèrent plutôt de l'art de la sculpture. L'Italie adopta aussi la sculpture tout en conservant celui de la peinture par lequel ses artistes avaient débuté dans l'art marial dès le temps des catacombes.



BAS-RELIEF DE L'APPARITION DE L'ANGE AUX BERGERS.

(Photographie de M. H. Bourbon.)

tenir au jugement de M. de Rossi et attribuer cette image sculptée de la Sainte Vierge et de l'Enfant Jésus au IVe siècle.

« Cette magnifique pièce d'art, m'écrivait M. de Rossi, ne provenant pas d'un sacrophage, mais d'un bas-relief de la basilique, a une valeur exceptionnelle et forme le plus bel échantillon connu de ce genre de représentation dans la sculpture chrétienne. »

On peut ajouter que « cette magnifique pièce d'art » et l'importance qui y est donnée à Marie montrent la place de choix réservée par les fidèles de Carthage à la Mère du Rédempteur.

D'après l'endroit où il a été trouvé, ce bas-relief devait décorer une des principales entrées de la basilique de Damous-el-Karita, celle par où le clergé y pénétrait. Il avait pour pendant la scène de l'Apparition de l'Ange aux bergers, sculptée dans le même style et par le même artiste. C'est morceau par morceau que ces deux pièces ont été retrouvées et plusieurs fragments sont venus rejoindre la portion principale à plusieurs années d'intervalle.

Dans le plus grand morceau découvert en premier lieu, on ne voyait qu'une main au-dessus de la Vierge. Un essai de reconstitution tenté alors montre un seul prophète au lieu de deux. M. de Rossi l'avait complété de la même manière.

Une grisaille exécutée d'après ces premières données a été reproduite en image populaire et n'a pas tardé à prendre le nom de *Vierge de Carthage* (v. p. 19). Mais depuis ces essais de reconstitution, d'autres fragments sont venus rendre le sujet moins incomplet, et ce sont deux prophètes au lieu d'un seul qui se montrent dans cette scène religieuse.

Quoi qu'il en soit, nous avons là une sculpture artistique représentant d'une façon certaine la Sainte Vierge et remontant selon toute probabilité pour le moins au IVe siècle. On y sent une expression et une vigueur trahissant l'influence de traditions excellentes, influence qui disparaît au Ve siècle, mais convient fort bien au règne de Constantin.

Sur d'autres points du monde chrétien, des savants sont arrivés à la même conclusion en examinant de très anciennes statues de la Sainte Vierge (1).

L'abbé Martigny attribuait au IIIe siècle une statue en marbre de *la Vierge assise sur un trône* rencontrée à Prusias, en Asie Mineure, par Eugène Boré, qui en trouva l'exécution « pure et digne du ciseau classique des anciens. »

Albert Dumont datait également « des premiers siècles de l'empire » une statue de la Sainte Vierge qu'il avait vue en 1868 à Miroflio, sur la mer de Marmara et qu'il regardait comme « un spécimen presque unique » de belle sculpture chrétienne.

Nous pouvons en dire autant du magnifique bas-relief de Carthage.

Outre ce marbre, le Musée Lavigerie possède un petit fragment trouvé à Carthage et provenant d'un autre bas-relief représentant l'Adoration des Mages. Les personnages, dont il ne reste que de faibles traces, occupaient la partie droite de la tablette. Ils portent pour coiffure une sorte de bonnet phrygien, comme dans un bas-relief de l'antique Césarée dont il sera parlé plus loin.

1. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, II, p. 602-606.



PREMIER ESSAI DE RECONSTITUTION DU BAS-RELIEF
DE LA SAINTE VIERGE (Grisaille.)

II.

LES FIGURES D'ORANTE

Nous verrons dans la suite de ce travail la Sainte Vierge figurée en orante sur des objets de petite dimension. L'Orante, dans les catacombes, représente tantôt Marie, tantôt l'Eglise, parfois aussi l'âme dans la joie du Paradis.

Un marbre sorti des ruines de la basilique de Damous-el-Karita, offre une orante entre deux personnages. Provenant d'un monument funéraire, il faut peut-être y voir l'âme introduite dans le ciel entre saint Pierre et saint Paul. On a voulu y reconnaître sainte Perpétue. Mais puisque les savants ont fait de l'orante l'image soit de l'Eglise, soit de la Sainte Vierge, j'ai pensé que notre bas-relief pouvait trouver place dans le présent travail.

Au mois de juillet 1906, en explorant une *area* chrétienne des premiers siècles (1), nous avons trouvé, non loin d'une abside renfermant les restes d'une sorte d'autel avec trois sarcophages de marbre, une

1. Le jour où je reçois les épreuves de ce chapitre, 22 mars 1907, c'est l'anniversaire du Sacre du Cardinal Lavigerie, et nous célébrons la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs; c'est aussi la fête de saint Deogratias, triple coïncidence qui me fait désirer une intéressante découverte. Aux fouilles de l'*area* en question, ou plutôt de la basilique qui lui est contiguë, nous exhumons plusieurs fragments d'inscription, qui, réunis à d'autres débris trouvés précédemment, nous donnent le nom de sainte Félicité, avec ceux de *Saturus* et *Revocatus*, ses compagnons de martyre. Chaque ligne du texte commence par une croix. — Le lendemain *samedi*, d'autres fragments permettent d'ajouter à la précieuse liste, les noms de Perpétue et de Saturninus. Nous avons là assurément la pierre tombale des glorieux martyrs de l'Amphithéâtre de Carthage.

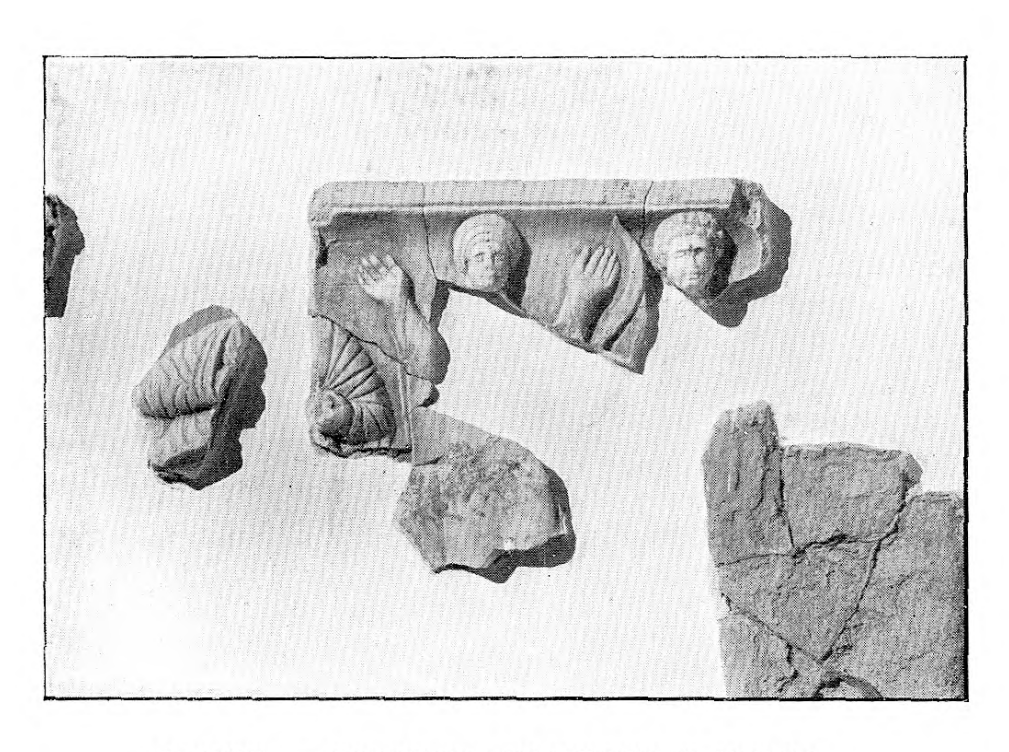
portion de belle mosaïque multicolore dans laquelle on reconnaît une figure d'orante. Je suis heureux de pouvoir mettre sous les yeux du lecteur une excellente reproduction de cette mosaïque d'après une peinture artistement exécutée par M. le marquis d'Anselme de Puisaye (v. p. 25.)

Il convient aussi de citer l'*orante* qui apparaît à côté d'une Victoire portant une couronne sur un seau en plomb trouvé à Carthage. Le vase a été daté par M. de Rossi. Il l'attribue au IVe ou Ve siècle. L'illustre savant, après avoir hésité à reconnaître dans l'orante une représentation de sainte Perpétue victorieuse du démon et des supplices du martyre dans l'amphithéâtre, ou encore une représentation de l'âme sainte au paradis, s'arrêta à la conclusion que cette orante figurait l'Eglise et en même temps la Vierge Marie : « *quella donna è personificazione della chiesa vergine e madre, sposa di Cristo, simboleggiata pero nella reale vergine e madre dell' evangelo, Maria* (1). » (v. p. 26 et 27.)

Ces trois *orantes*, sur marbre, sur mosaïque et sur plomb, remontent à peu près à la même époque, IVe et Ve siècle.

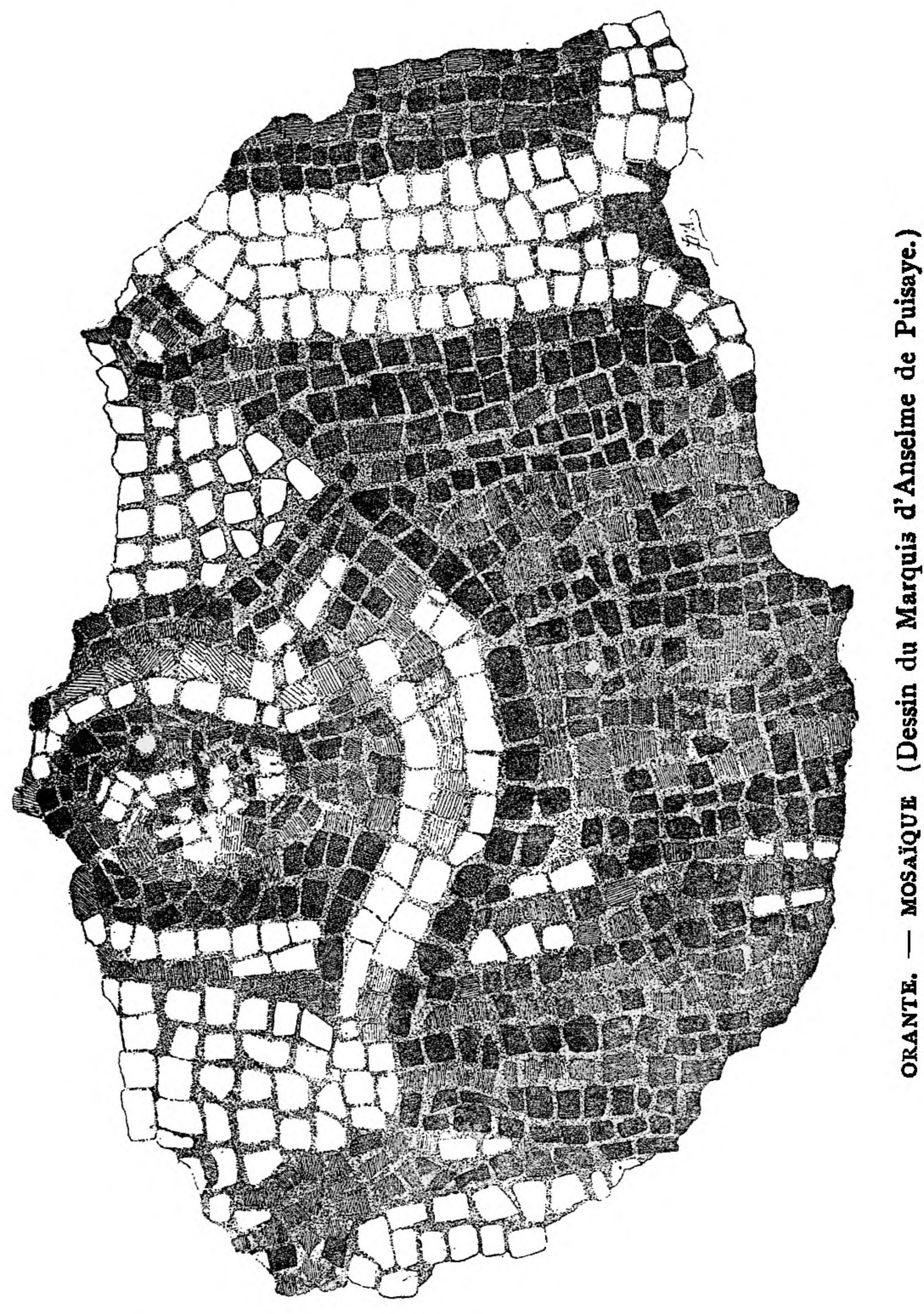
Les ruines de Carthage ont fourni d'ailleurs plusieurs autres figures d'orantes. On peut en voir un bel exemple en bas-relief dans la salle chrétienne du Musée du Bardo. On en a également trouvé dans le reste de l'Afrique romaine. Les mosaïques funéraires de Tabarka sont bien connues. Mais dans ces mosaïques, l'orante ne représente pas la Sainte Vierge. C'est le défunt lui-même, clerc, vierge consacrée à Dieu ou simple fidèle dans l'at-

1. *Bull. d'Archeologia cristiana*, 1867, p. 84.



ORANTE. — BAS-RELIEF DE DAMOUS-EL-KARITA.

titude de la prière. On peut aussi y reconnaître l'âme

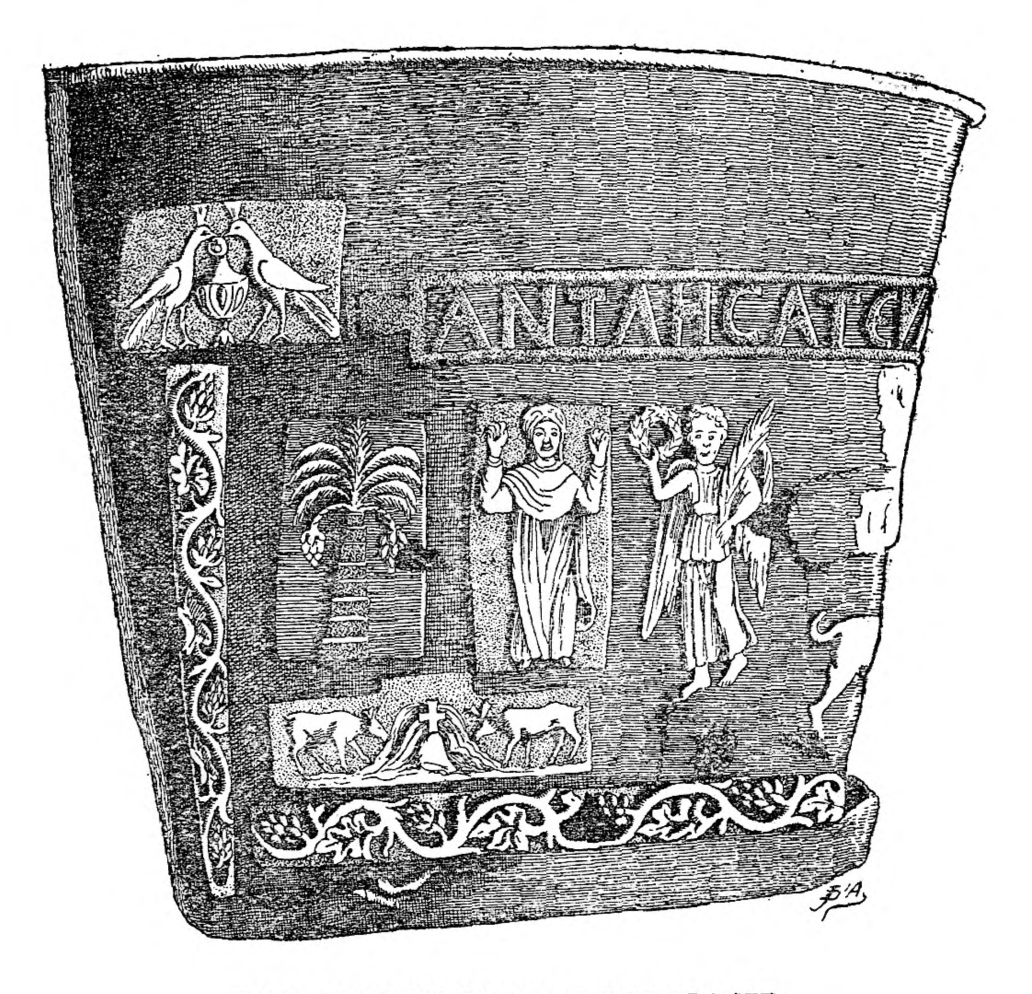


ORANTE. — MOSAÏQUE (Dessin du Marquis d'Anselme de Puisaye.)

du défunt ou de la défunte jouissant dans le ciel de la récompense éternelle.

Marie représentée en orante se montrera plus souvent aux VI[e] et VII[e] siècles.

Au sujet de la Victoire qui accompagne l'orante sur le sceau de Carthage, je ferai remarquer que



VASE DE PLOMB PORTANT UNE ORANTE.

(Dessin du Marquis d'Anselme de la Puisaye.)

l'usage de figurer la Victoire personnifiée, dans les monuments chrétiens, fut adopté à partir de l'empereur Constantin. Elle apparaît alors, non plus comme déesse, mais comme image allégorique du triomphe. On en rencontre plusieurs exemples parmi les découvertes chrétiennes d'Afrique, dans des

bas-reliefs et en particulier dans la numismatique. Les monnaies romaines, à partir de Constantin, offrent souvent la Victoire accompagnée du monogramme du Christ, ou la Victoire tenant soit un



AUTRE FACE DU VASE DE PLOMB A L'ORANTE.

(Dessin du Marquis d'Anselme de la Puisaye.)

globe surmonté d'une croix, soit une longue croix. A l'époque byzantine, les exemples se multiplient. Au moyen âge, des artistes étrangers à l'Afrique, il est vrai, s'inspirant des visions de l'Apocalypse et en particulier du verset : *Et datae sunt mulieri alae duae* (XII, 14), imaginèrent de représenter la Sainte

Vierge avec des ailes. Pour n'en citer qu'un exemple, c'est ainsi qu'une miniature du XIe ou XIIe siècle, montre la Mère de Dieu dans un psautier conservé au British Museum (1). Mais c'est là, on le conçoit, une façon tout à fait exceptionnelle de figurer la Sainte Vierge.

III.

LES STATUETTES DE TERRE CUITE

Par le seul fait que l'on trouve dans les ruines d'une ancienne ville chrétienne, une figurine de femme, même une figurine de femme portant un enfant dans les bras ou sur les genoux, on ne peut conclure *a priori* qu'il s'agit d'une image de la Sainte Vierge.

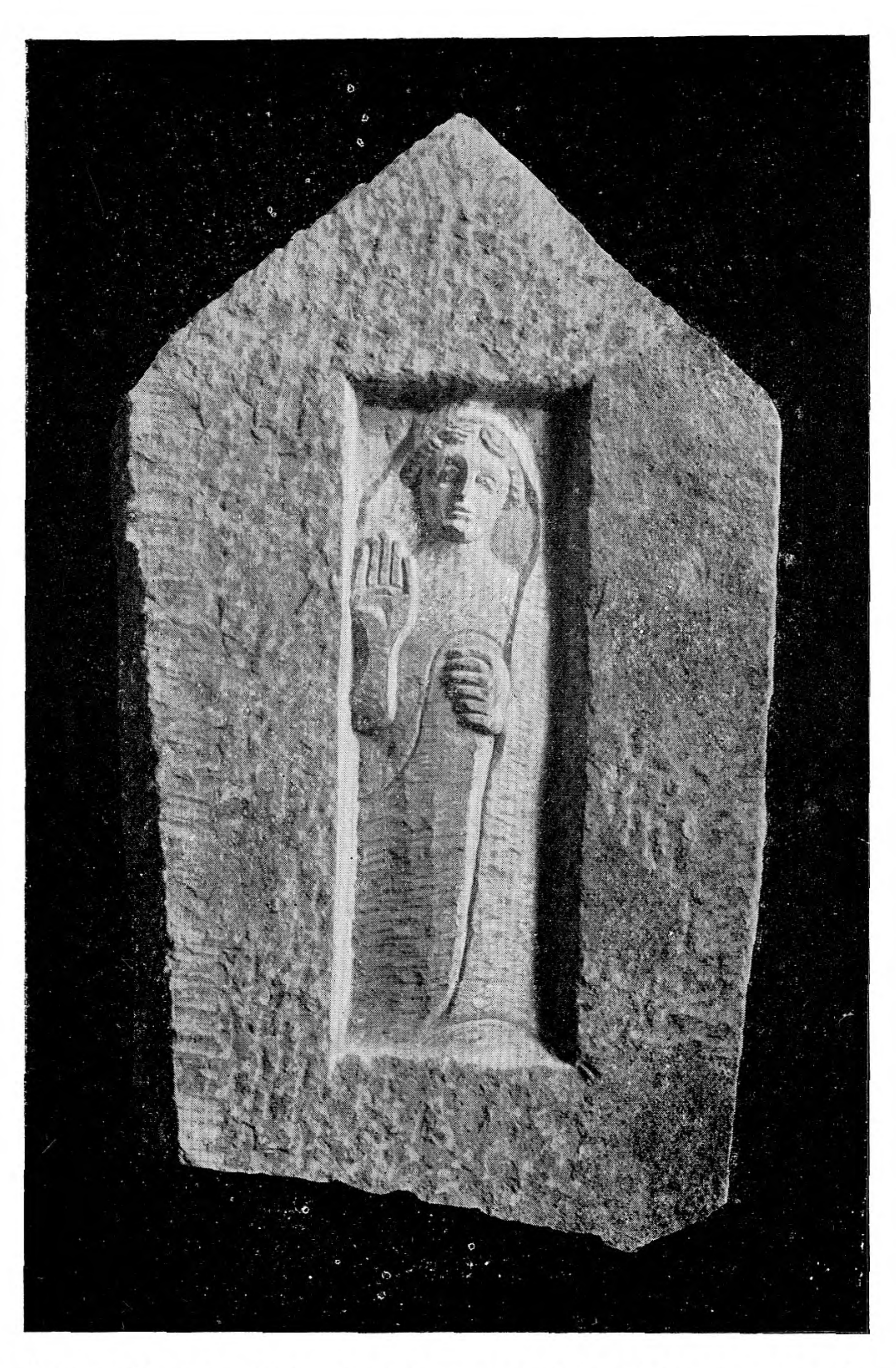
Les galeries des grands Musées et les vitrines du Musée Lavigerie renferment de ces statuettes antérieures à notre ère et qui sont assurément païennes : Nous en avons trouvé d'époque punique et d'époque romaine.

Il est arrivé parfois que la piété des premiers chrétiens a converti en images de Marie ces statuettes d'origine païenne.

Dieu qui voit le fond des cœurs et juge les bonnes intentions, a pu récompenser dans ces circonstances la foi et la confiance des pieux fidèles dont les prières s'adressaient à la Mère du Rédempteur.

Mais ces faits ont dû être rares. Je crois, en effet, que ce serait manquer à la vérité que de voir d'anciennes statues d'Isis dans la plupart des Madones

1. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, II, p. 427.



STÈLE FUNÉRAIRE CARTHAGINOISE. — ATTITUDE ANTIQUE DE LA PRIÈRE.

primitives, surtout dans ces Vierges noires, honorées en certains lieux d'un culte immémorial.

Il y a une quinzaine d'années, M. l'abbé Bombard, alors vicaire de la Cathédrale de Tunis, dont il devait être bientôt le curé, m'informait qu'en faisant la bénédiction annuelle des maisons, il avait rencontré chez une Maltaise un bas-relief antique devant lequel la pieuse femme entretenait jour et nuit une lampe, croyant posséder une image de la Sainte Vierge.

Le prêtre exprima ses doutes sur cette soi-disant Madone, mais sans succès.

Ne pouvant persuader la Maltaise, il lui demanda si elle m'autorisait à venir voir cette sculpture.

Sur l'invitation de M. l'abbé Bombard, j'allai voir la pierre en question.

C'était une de ces stèles carthaginoises du IV[e] ou III[e] siècle avant Jésus-Christ, dont le Musée Lavigerie possède un grand nombre (1) et qui offrent la figure d'une femme, la main droite levée, la tête voilée du manteau semblable à la *faldetta* (2) que portent aujourd'hui encore les maltaises dans leur costume si caractéristique. La main gauche, ramenée sur la poitrine, semble retenir les plis du manteau, mais en réalité, tient un vase à offrande.

Sous cette figure de femme costumée, comme on le voit, à la mode maltaise, de tradition carthagi-

1. Le Musée Lavigerie renferme plus de cent de ces stèles que l'on croyait être des ex-voto et qui sont des pierres funéraires. La moitié de ces stèles offrent l'image d'une femme.

2. En maltais *gonella* ou mieux *ounnellah*. « Le manteau que portent toutes les Maltaises, m'écrit le P. Magri, jésuite de Malte, était autrefois de couleur blanche, rouge ou violette pour les femmes mariées, jaune ou rose pour les jeunes filles. La mode introduisit la couleur noire pour les dames de qualité et cette couleur a été adoptée par toutes les classes de la société. »

noise, un Italien avait gravé une inscription portant la mention : *Imagine della Madonna*, etc... indiquant la date et le lieu de la découverte. Cette stèle avait été trouvée près d'Hammam-el-Lif.

Je fis remarquer à l'heureuse propriétaire du monument que cette sculpture était antérieure à l'ère chrétienne et représentait une femme païenne, peut-être même une déesse carthaginoise, qu'enfin elle ne pouvait être d'aucune façon l'image de la Madone.

Ces observations furent mal accueillies. La brave Maltaise n'était pas disposée à se laisser convaincre et refusa de se rendre à mes raisons.

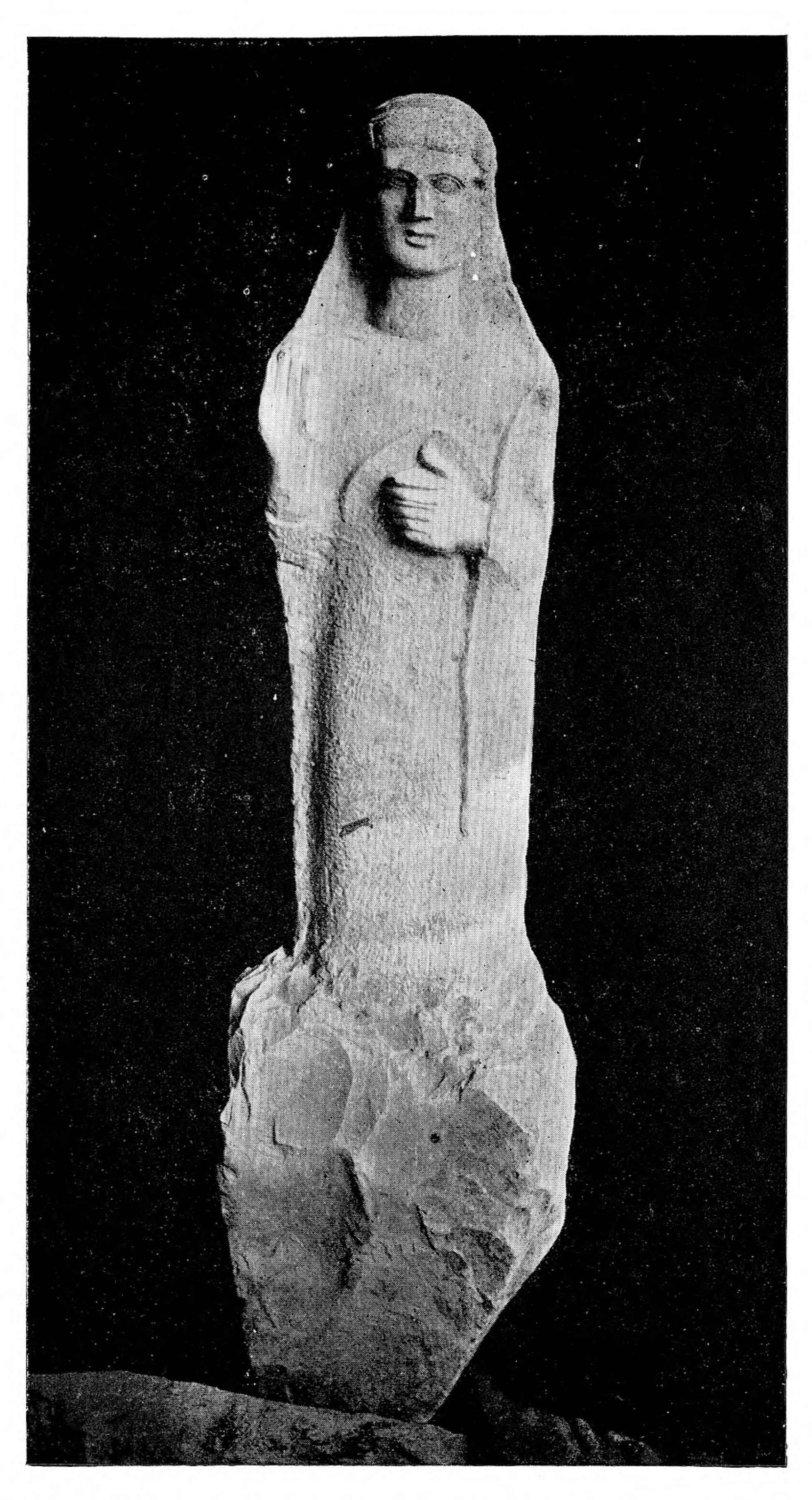
« Après tout, me dit-elle, je l'ai portée à l'église et je l'ai fait bénir. Elle est bien chrétienne, maintenant. »

Pour cette pieuse femme, quelle que fût l'origine et l'antiquité de cette sculpture, elle représentait bien désormais la Sainte Vierge.

Il ne faut pas trop s'étonner de voir cette brave Maltaise prendre le bas-relief carthaginois pour une représentation de la Sainte Vierge. Beaucoup de visiteurs, en voyant dans la salle punique du Musée Lavigerie, nos grands sarcophages anthropoïdes sur lesquels le défunt est sculpté avec la main droite levée et ouverte, ont l'impression de se trouver devant des monuments chrétiens (1). Il n'en est rien cependant.

On connaît d'ailleurs, dans l'iconographie chrétienne, un certain nombre d'images de Marie figu-

1. Le Musée Lavigerie vient d'offrir, au Musée du Louvre, deux de ces beaux sarcophages anthropoïdes. Une des statues représente un personnage à la main droite levée.



STATUE FUNÉRAIRE CARTHAGINOISE. — ATTITUDE ANTIQUE DE LA PRIÈRE.

33-34

rée avec la main droite levée. Elles ont été classées sous le nom de : *Vierge de l'intercession* (1).

Peut-être même la pieuse Maltaise avait-elle eu connaissance de quelqu'une de ces Madones.

J'ignore s'il s'en trouve dans les îles de Malte, de Gozzo, en Sicile ou dans le sud de l'Italie. Je n'en ai pas vu à l'Exposition mariale de 1904. Il y a cependant à Rome des Madones ayant les mains disposées comme sur nos stèles carthaginoises. Telles sont Sainte-Marie in Campo Marzo et Sainte-Marie de l'Ara Cœli. Je puis en signaler aussi une en France, à Marcillac, dans le diocèse de Rodez. C'est Notre-Dame de Fontcourrieu (2). J'en donne ici la reproduction (v. p. 37).

Quoi qu'il en soit, la vénération dont la Maltaise de Tunis entourait son bas-relief se rapportait à la Mère de notre Rédempteur.

Elle dut cependant, après ma visite, avoir des scrupules et y céder, car elle ne conserva pas la pierre à laquelle elle avait tant tenu. Elle s'en dessaisit et je la retrouvai plus tard chez un amateur qui ne la possède plus aujourd'hui. J'ignore ce qu'elle

1. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, II, p. 164.

2. Fontcourrieu vient de *fons currens*, la fontaine qui ne tarit pas. La statue actuelle de Fontcourrieu est en bois et date du XIe siècle, mais elle a dû remplacer une madone plus ancienne de même forme, car d'après une notice qui m'a été communiquée, le pèlerinage de Notre-Dame de Fontcourrieu paraît remonter aux temps apostoliques. La statue, mutilée pendant la Révolution, a été restaurée et rendue au culte par les soins de M. l'abbé Astorg, aujourd'hui curé de Saint-Christophe. Elle a été — ce qu'il faut peut-être regretter au point de vue de l'art — recouverte de peintures. Le dessin que nous en donnons, a été exécuté par le marquis d'Anselme de Puisaye, d'après une photographie prise avant que le pinceau du peintre ne se soit exercé sur l'œuvre du sculpteur. Je dois la communication de cette photographie à l'extrême obligeance de M. l'abbé Astorg. — Fontcourrieu possédait jadis l'abbaye de Conques, fondée au IVe siècle.

est devenue. Elle aurait mérité d'être reproduite ici.

Ce fait me semble expliquer comment aux premiers siècles du christianisme, des statues d'origine païennes ont pu devenir, en certains cas, des images de Marie.

Ici, l'erreur était flagrante. Il n'en est pas toujours ainsi comme on le verra par la suite de notre travail.

Dans les premières années de mon séjour à Saint-Louis, une brave Maltaise habitant le village de Douar-ech-chott, m'offrait une statuette antique trouvée dans les ruines mêmes de Carthage. A son avis, c'était une *Madone* et elle se félicitait de l'avoir sauvée des mains des musulmans.

D'argile assez fine, sans tête, cette figurine, haute de 0m10, représentait une femme assise, portant un enfant sur le bras droit et paraissant l'allaiter. Ses pieds posaient sur un haut escabeau. Le costume consiste en une tunique et en un manteau.

J'avoue que l'impression de la Maltaise était bien naturelle et j'y fus pris moi-même.

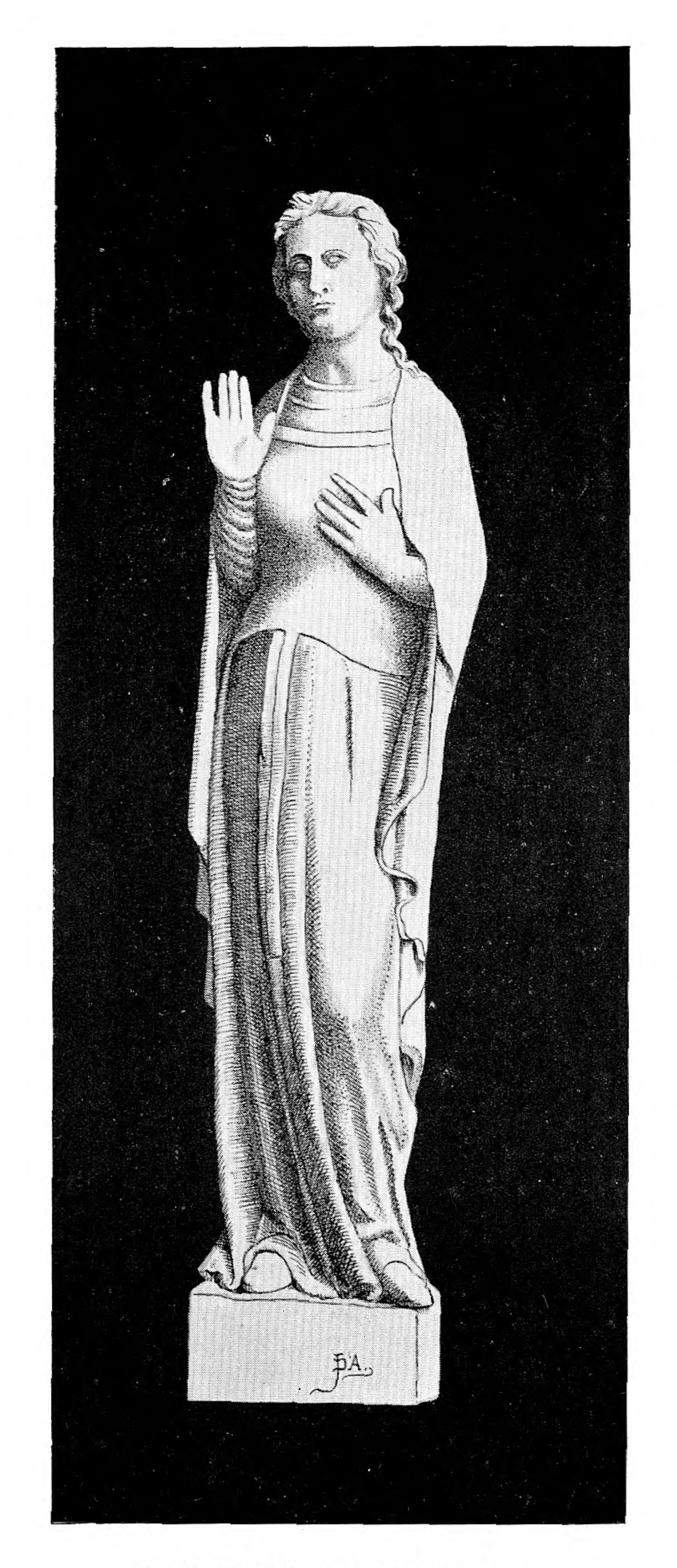
J'acceptai son don avec reconnaissance et j'annonçai la découverte au cardinal Lavigerie (1), mais quand vint plus tard le moment de la publier, je voulus avoir l'avis de M. de Rossi. Il me répondit que cette figurine représentait Isis et Horus.

Nous étions loin, on le voit, de la première impression et je ne pouvais me réjouir de posséder vraiment une statuette antique de la Sainte Vierge.

Le Musée Lavigerie renferme aujourd'hui deux de ces statuettes sortant chacune d'un moule diffé-

---

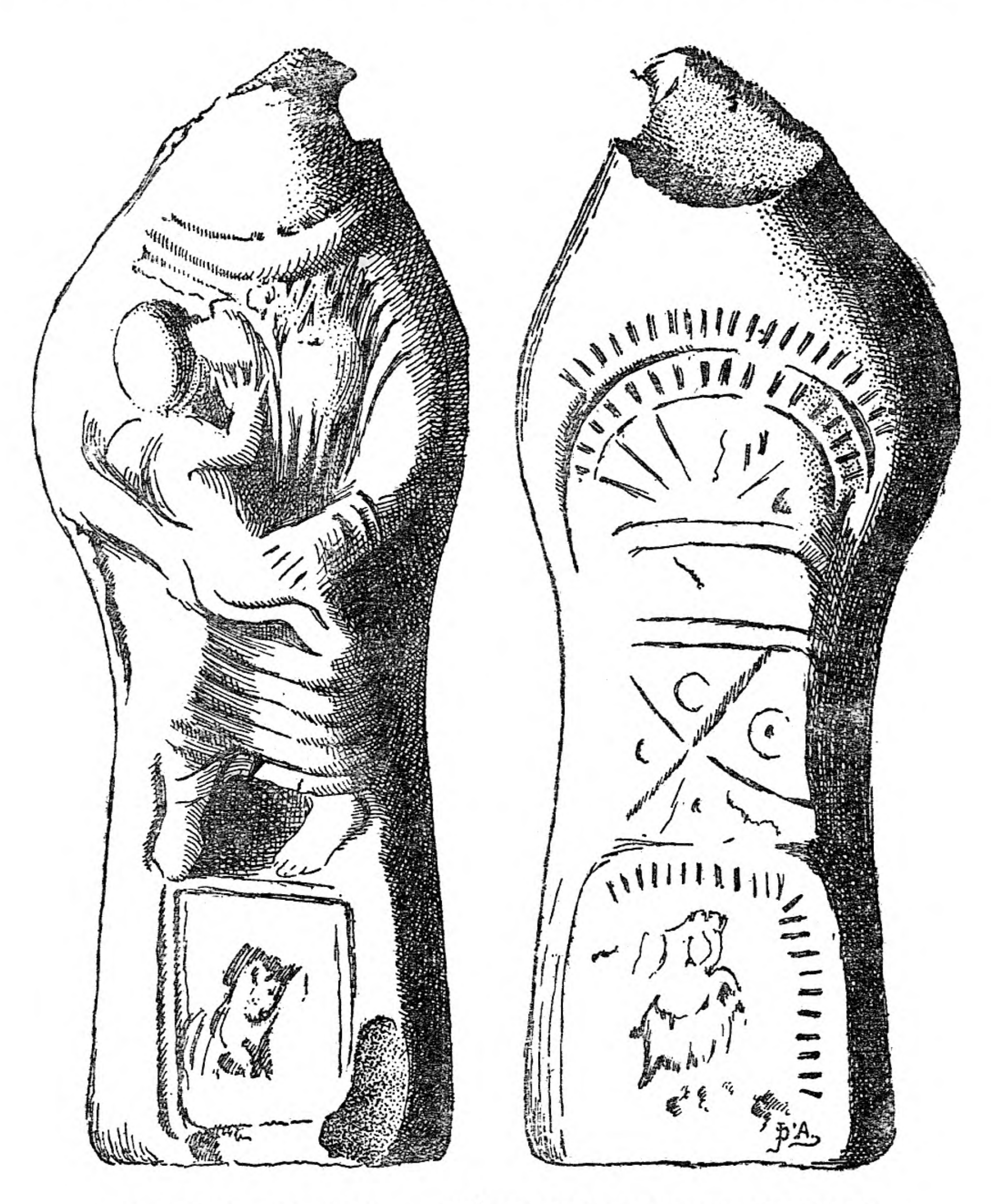
1. Lettre du 14 avril 1879, suivie d'une autre quinze jours après.



NOTRE-DAME DE FONTCOURRIEU.

(Dessin du Marquis d'Anselme de la Puisaye.)

rent (1). Toutes les deux sont sans tête. Au revers de l'une et de l'autre, on voit tracé sur le siège un



FIGURINE ROMAINE. — MÈRE ALLAITANT SON ENFANT.
(Face et revers.)

carré traversé par deux diagonales qui pourraient

1. Celle qui fut trouvée la seconde, a 0m09 de hauteur. Je ne crois pas que les ruines du Carthage, jusqu'à ce jour, en aient fourni d'autres exemplaires.

faire penser à un X, première lettre du mot Χριστος. Dans la plus grande, la face et le revers de la base ou escabeau portent un motif que je ne puis déterminer, personnage ou animal.

La nature de l'argile qui a servi à leur fabrication et le style du travail permettent de les faire remonter à une époque voisine du IIIe siècle.

Il est donc fort possible que ces figurines soient païennes. Je les donne ici comme douteuses, car la lumière se fera peut-être un jour plus complète, de façon à pouvoir y reconnaître *la Sainte Vierge allaitant l'Enfant Jésus.*

C'est de cette sorte d'ailleurs que l'on trouve la Sainte Vierge décrite dans les légendes qui se sont répandues d'après les livres sibyllins.

Sans donner à ces écrits plus de valeur qu'ils n'en méritent, il est certain que les auteurs chrétiens des premiers siècles et en particulier les Pères d'Afrique les eurent en grande estime et s'en servirent souvent dans leurs controverses avec les païens, pensant ainsi les combattre par leurs propres armes. Tertullien, Arnobe, Lactance, Commodien et saint Augustin parlent avec faveur des sibylles et de leurs livres. Quand même les vers qu'on leur attribue, ne seraient pas antérieurs à la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quand même ils seraient l'œuvre de poètes chrétiens, ils offrent un argument précieux pour fixer la tradition des premiers siècles. Les légendes auxquelles ils ont donné lieu reflètent assurément cette tradition.

Il ne sera pas sans intérêt de rappeler ici, à propos de nos statuettes douteuses pendant que nous les avons encore sous les yeux, ce qui est rapporté de la célèbre sibylle de Tivoli dont les vers furent

apportés, dit-on, au Capitole par les ordres du Sénat. Présentée à l'empereur Auguste, « elle lui parla et lui montra dans les airs un signe d'une grande



FIGURINE ROMAINE. — MÈRE ALLAITANT SON ENFANT.
(Face et revers.)

splendeur; on y distinguait *une Vierge allaitant un enfant étendu sur ses bras.* La Sibylle lui dit que c'était la Mère de Dieu et que ce fils de la Vierge était homme comme nous, qu'il devait sauver le

monde et que le terme de sa naissance était proche. Alors l'empereur, frappé de cette vision, adora, par le conseil de la Sibylle, ce Dieu nouveau-né et commanda qu'au lieu même de l'apparition on lui élevât un autel auquel on donna le nom d'autel du ciel : *Ara Cœli*. Cet autel se voyait dans l'église de Rome appelée *Santa Maria d'Ara Cœli* (1). »

Il serait donc possible que nos statuettes figurassent réellement la Sainte Vierge et il n'y aurait rien d'étonnant que les premiers chrétiens aient représenté Marie allaitant l'Enfant Jésus (2).

Même dans le cas où ce groupe représenterait réellement Isis et Horus, il « satisferait merveilleusement au programme de nos madones, » comme le disait M. Rohault de Fleury en parlant d'une nombreuse série de terres cuites trouvées en Crète et figurant la déesse Rhéa avec Jupiter enfant sur ses genoux.

Cet exposé montre quelle attention l'archéologue chrétien doit apporter à l'examen des pièces antiques et de quelle réserve il doit accompagner son jugement quand il s'agit de se prononcer sur le caractère chrétien de certains monuments des premiers siècles.

Souvent, la conviction se fera peu à peu. Il fau-

---

1. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, T. I, p. 8. Une inscription nommant la déesse Virgo Cœlestis a été trouvée à Rome près de l'Ara Cœli et M. Gatti croit que l'origine de l'appellation *ara Cœli* pourrait provenir d'un autel consacré à la Virgo Cœlestis, *Ara Cœlestis*. (Gatti. *Di una antica iscrizione che ricorda la dea Virgo Cœlestis*, Roma, 1897, p. 349-352). L'auteur y reproduit les termes mêmes de la vision attribuée à l'Empereur Auguste. Tout le monde sait que la déesse Cœlestis était, à l'époque romaine, la principale divinité de Carthage. Son culte avait succédé à celui de la déesse Tanit.

2. On pouvait voir à l'*Exposition Mariale* de Rome, bien des exemples de la Vierge allaitant l'Enfant Jésus. Je les ai notés et il serait trop long de les citer ici.



STATUETTES D'ARGILE.

dra observer la nature, la matière de l'objet, le style, le genre de terre et de ruines, la profondeur où a eu lieu la découverte, les autres pièces trouvées en même temps, etc... Si une figurine, par exemple, que l'on soupçonne être chrétienne se rencontre non seulement une fois, mais plusieurs fois et en diverses localités, accompagnée d'objets incontestablement chrétiens, à l'exclusion d'objets païens, on sera en droit de conclure, sans risquer d'être taxé de présomption, que la figurine elle-même est chrétienne.

On voit dans les vitrines du Musée Lavigerie une série de statuettes, toutes de même argile, de même costume et de même style, représentant une femme, soit debout, la main gauche sur le ventre et la droite sur la poitrine; soit assise, les mains posées sur les genoux, et, dans ce cas, portant le plus souvent un enfant. Je les crois moins anciennes que les figurines de terre rouge signalées plus haut. On les trouve ordinairement brisées. Une seule est sortie entière des ruines de Carthage. En voici la description :

Figurine en argile jaunâtre, haute de 0^{m}13. Elle représente une mère assise sur un escabeau, tenant sur ses genoux un enfant assis de face, ses petites mains appuyées sur ses propres genoux. La mère tient les siennes avancées de la même façon, mais sans toucher l'enfant. Elle est vêtue d'une longue tunique à manches étroites et plissées. La tête est entourée d'une chevelure arrangée en bandeaux ondulés et rayonnant autour du front. Un voile semble la recouvrir par derrière et descendre sur la nuque. Les yeux, comme ceux de l'enfant, sont formés de petits trous coniques dans lesquels une matière de

couleur avait peut-être été appliquée. La mère porte au cou un collier (1).

L'enfant est vêtu d'une tunique à manches descendant jusqu'aux genoux et bordée, en bas, d'une frange. Une ceinture passe sur les reins.

Le revers de cette statuette montre le dossier du siège arrondi à sa partie supérieure.

Dans un autre exemplaire auquel la tête manque, l'escabeau est plus haut.

Au revers, le dossier également arrondi à la partie supérieure est beaucoup plus détaillé. On le dirait formé de roseaux et d'un treillis de joncs. Il n'est pas douteux que ce soit un fauteuil en osier comme celui qui est donné aux représentations de la Sainte Vierge dans les sarcophages et beaucoup d'autres monuments anciens.

Une de ces figurines trouvées récemment montre une variante du même groupe. La mère porte ses mains sur les genoux, tandis que l'enfant assis de face se penche sur le bras gauche de sa mère. L'enfant, la main gauche sur la poitrine, écarte le bras droit et repose sa petite main sur la main droite de mère (v. p. 49).

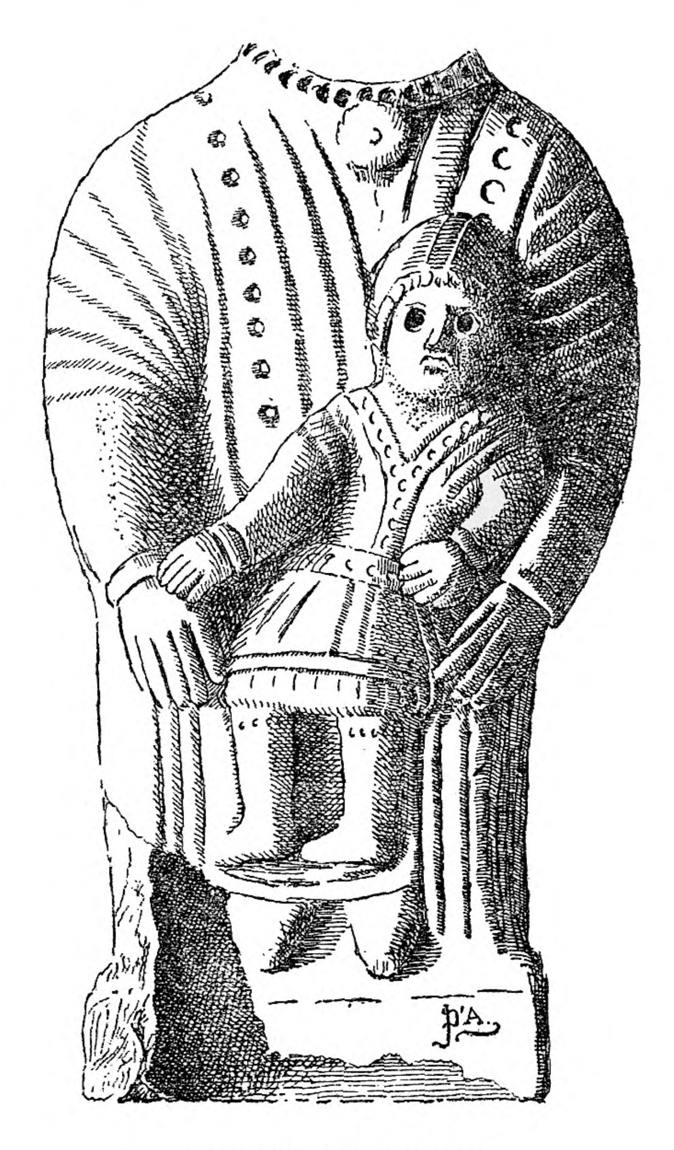
Ses pieds sont figurés de profil, ce qui n'est pas d'un heureux effet. Ce n'est plus cependant cette symétrie rigoureuse des jambes et des bras. Cette variante, dans l'ensemble, révèle l'intention de donner à la mère et à l'enfant plus de vie et de naturel.

1. Les yeux incrustés et le collier se retrouvent dans des Madones très anciennes. Je citerai pour la France Notre-Dame du Ronceray, à Angers. Elle est honorée dans la chapelle souterraine de la Trinité. C'est une statuette de cuivre rouge haute de 0m24, de type primitif, assise sur une chaise et portant l'Enfant Jésus sur ses genoux. (*Notre-Dame du Ronceray*, Angers, 1895, p. 34-35).



STATUETTES D'ARGILE. (Vues de dos.)

La mère porte au cou un collier et sa tunique est décorée du *clavus*. Les pieds sont apparents. Le dossier n'est pas modelé. Il est simplement indiqué



STATUETTE D'ARGILE.

par une surface plane qu'entoure un double trait tracé à la pointe et que partage en deux parties égales un autre double filet rejoignant les grands côtés du rectangle.

Sommes-nous maintenant en présence de véritables statuettes de la Sainte Vierge?

Avant de répondre à cette question, je vais résumer en quelques lignes l'opinion de plusieurs archéologues que je consultai au sujet de ces figurines.

L'un d'eux m'écrivait que semblables statuettes avaient été trouvées en France, à Hermes, dans l'Oise, par M. l'abbé Hamard.

D'après M. Heuzey, membre de l'Institut, un des savants les plus compétents dans l'étude des terres cuites, nos figurines, « d'époque romaine assez basse conservent certaines traditions de l'ancienne fabrication punique et locale. »

D'autres archéologues comparèrent nos statuettes à des figurines trouvées par centaines à Capoue. M. de Rossi, à l'avis duquel je tenais beaucoup, me répondit : « Les figurines de terre cuite ont l'air byzantin, surtout dans le costume. *Je n'en ai jamais vu de pareilles d'époque chrétienne.* A Capoue, dans la Campanie, on trouve beaucoup de figurines de divinités *courophores* (portant un enfant sur les genoux). Elles sont antérieures à l'ère chrétienne. *Celles d'Afrique n'ont aucune ressemblance avec ces dernières.* »

Comme on le voit, M. de Rossi n'était pas de l'avis de M. Heuzey et n'osait se prononcer. Il reconnaissait dans ces figurines nouvelles et auparavant inconnues pour lui, un air byzantin, tandis que M. Heuzey y voyait des statuettes *d'époque romaine assez basse.*

Les figurines de Capoue, dont parle M. de Rossi, étant d'un style différent des nôtres et appartenant à la période païenne antérieure à l'ère chrétienne, ne peuvent nous servir de point de comparaison.



STATUETTE D'ARGILE

Pour moi, la nature de l'argile, la façon particulière de l'exécution dans les détails du vêtement, les ruines dans lesquelles on les trouve d'ordinaire, le fait surtout que celle qui est entière a été trouvée au milieu de lampes chrétiennes, me portent à adopter l'opinion de M. Heuzey. Nos figurines sont d'époque romaine assez basse, c'est-à-dire de l'époque chrétienne. Je les daterais volontiers du Ve siècle, voire même de la fin du IVe.

Reste maintenant à déterminer si elles représentent réellement la Mère du Rédempteur.

A la vue de ces statuettes, on est d'abord frappé de leur ressemblance avec bon nombre des plus anciennes Vierges honorées d'un culte populaire en Europe et particulièrement en France. J'ai entendu souvent les visiteurs du Musée Lavigerie m'en faire la remarque. Qu'il me suffise de citer Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame des Miracles de Tours (1), Notre-Dame de Jouhe, dans le Jura, Notre-Dame de Thuir (2), l'ancienne statue de Notre-Dame du Puy (3), Notre-Dame de Liesse (4), Notre-Dame

1. Statue de bois de chêne fort ancienne.

2. Statue en plomb, haute de 0m50. « Elle est *assise* tenant l'Enfant Jésus devant elle dans son giron. La main droite a été coupée... Avant cette mutilation, la main droite reposait à plat sur le genou comme la main gauche. » (Lettre de M. le chanoine Rous, 13 fév. 1906).

3. Détruite en 1793, cette statue haute de 0m73 était en bois de cèdre. Elle représentait Marie « *assise* sur un siège à la manière des divinités égyptiennes et tenait sur son giron un enfant dont la tête correspondait à sa poitrine. » Cette statue avait été, dit-on, rapportée de la Terre Sainte en 1254 par saint Louis.

4. Il s'agit de la statue primitive à laquelle se rattachait la touchante légende de chevaliers picards qui, prisonniers du Soudan d'Egypte et conduits au Caire, y convertirent à la foi catholique la fille du Soudan. On a cru reconnaître l'image de Notre-Dame de Liesse sur des plombs retirés de la Seine à Paris. La Sainte Vierge y figure « *de face avec l'Enfant Jésus sur ses genoux.* » (Cf. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, II, p. 303).

d'Orcival pour la France, Notre-Dame de Montserrat et de los Reyes pour l'Espagne.

On pouvait, à l'Exposition Mariale, faire encore d'autres rapprochements. Je puis citer ici Notre-Dame de Romigier honorée à Manosque (Basses-Alpes). C'est une statue de bois, haute de 0m70. Cette Vierge noire est assise sur un trône massif tenant son divin Fils sur son genou gauche. Elle est vêtue d'une robe ou *stola* serrée autour du corps par une ceinture et descendant jusqu'à terre. De plus elle porte un manteau à l'antique ou *pallium* agrafé sur la poitrine; une large bordure orne le bas du vêtement de la Mère et de l'Enfant. La tête de la Vierge est couverte et encadrée par un voile qui descend en arrière et se confond avec les autres vêtements... La Mère tient sa main gauche près du genou de son divin Fils et de sa droite, qui n'existe plus, elle désignait le Sauveur à l'adoration des fidèles... Le visage de la Vierge est ovale, sa physionomie respire la majesté et la bonté. De l'avis des archéologues, cette statue est travaillée à l'instar des premières images de la Vierge et porte les caractères du type oriental. Ils n'hésitent pas à lui attribuer comme âge le Ve ou au plus tard le VIe siècle. La tête de l'Enfant Jésus, ajoutée, serait du XIIe siècle (1).

La comparaison de cette Madone avec les images de la Vierge trouvées dans les ruines de Carthage confirme sa haute antiquité.

1. Ces détails, dus à la plume de l'abbé Bousquet qui fut curé de Manosque, m'ont été communiqués avec des photographies par son successeur, M. l'abbé Brun. A l'époque de l'invasion des Sarrasins qui détruisit complètement Manosque, la statue fut cachée par des mains pieuses dans un sarcophage de marbre blanc profondément enfoncé sous le sol dans un

L'album marial des Chartreux, envoyé à l'Exposition Mariale de Rome, renfermait (p. 156, n°s 24 et 25) les photographies d'une Vierge en bois d'olivier rapportée de Terre Sainte par les Croisés et offerte par saint Louis, roi de France, à la grande Chartreuse, en même temps qu'une relique insigne de la vraie Croix. La tradition rapporte que cette statue aurait été adorée comme idole dans les Indes d'où elle se serait échappée d'elle-même.

Statua nigra B.V.M. quæ, ut audivi, a pagánis in Indis rapta est christianis et ut idolum venerata, disent les archives de la sacristie de la Grande Chartreuse.

Dans cette statue, l'Enfant Jésus assis de face pose ses deux mains sur celles de sa divine Mère qui le présente aux hommages des fidèles.

Les sceaux de la Grande Chartreuse du Puy offraient aussi le buste de la Vierge de face avec l'Enfant Jésus présenté de même.

Ce sont là assurément des images de la Vierge de type primitif.

Mais revenons à nos statuettes d'argile de Carthage.

J'hésitais encore à y reconnaître la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus, lorsqu'en 1894, un archéologue distingué, M. Sorlin Dorigny, qui connaissait particulièrement l'Orient, me dit : « Si je rencontrais une semblable terre cuite aux environs de Constanti-

---

champ inconnu. Retrouvée miraculeusement sous un buisson de ronces, *roumi* en provençal, elle dut à cette circonstance son nom de Notre-Dame de *Romigier*. Son sanctuaire couvert de nombreux ex-voto est demeuré cher à tous les Manosquins. Ils font brûler des cierges devant sa statue et célébrer des messes à son autel priviligié. (Cf. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, II, p. 226).

nople, je n'hésiterais pas à y reconnaître la Vierge avec l'Enfant Jésus. »

Il m'affirmait en même temps avoir vu en Turquie une Madone figurée de la même manière et portant en grec sur sa base l'inscription : *Mère de Dieu* (1).

Le Musée de Cherchell possède une statuette d'argile semblable aux nôtres et on m'a affirmé qu'elle est marquée du monogramme du Christ.

M. Waille qui a fait d'heureuses découvertes dans cette même localité, m'adressait d'Alger, le 12 mai 1904 la photographie de deux fragments d'une figurine semblable aux nôtres et dans laquelle il reconnaît la Vierge avec l'Enfant Jésus sur ses genoux. Il l'avait recueillie, m'écrivait-il, « dans une basilique chrétienne avec un fragment de plat rouge qui montre le Christ tenant sa croix. »

C'est ainsi que peu à peu le véritable caractère de ces statuettes s'est révélé à nous. Des archéologues de mérite qui d'abord s'étaient refusés à donner cette interprétation chrétienne à nos statuettes les regardent aujourd'hui sans aucune réserve comme des représentations de la Vierge Marie avec l'Enfant Jésus.

M. Ernest Babelon, membre de l'Institut, qui croyait d'abord nos figurines « certainement païennes » et y voyait les derniers « spécimens des représentations d'Isis et d'Horus (2) », a reconnu

1. C'est ainsi que dans le dôme de Capoue les sigles $\overline{\mathrm{MP}}$ $\overline{\Theta \mathrm{Y}}$ *Mère de Dieu*, se lisent au-dessous des pieds de la Sainte Vierge au lieu d'être placés à droite et à gauche de la tête.

2. *Musée Lavigerie*, fasc. II, p. 47. Un de nos confrères, le R. P. Comte, m'écrivait en 1902 à la date du 28 octobre : « J'ai étudié toutes les figurines d'Isis et Horus des Musées Guimet et du Louvre à Paris, du cinquantenaire à Bruxelles. Pas une ne ressemble à vos statuettes qui représentent bien, je le crois, la Vierge et l'Enfant Jésus. »

depuis, dans une communication aux Antiquaires de France, que nos statuettes doivent avoir été adoptées par les chrétiens de Carthage pour figurer la Vierge Marie (1).

M. Babelon était amené à cette conclusion par l'étude d'une terre cuite découverte à Philippopolis, en Roumélie, dans une tombe chrétienne renfermant deux monnaies d'argent de Basile II (969-1025). L'auteur de la découverte, M. A. Degrand, consul de France, habite maintenant en Tunisie. Il a eu l'amabilité de me montrer sa statuette et m'en a offert une photographie. C'est ainsi qu'une pièce trouvée si loin et avait déterminé l'opinion d'un savant en faveur de nos Madones est venu providentiellement entre mes mains et sous mes yeux.

Enfin, dans un compte-rendu officiel des fouilles exécutées à Carthage par le Service des Antiquités, on signalait naguère « une curieuse série de ces statuettes de femme assise, seule ou tenant un enfant sur ses genoux, déjà signalées ailleurs et où l'on avait proposé de voir Isis et Horus, mais dont *le caractère chrétien est ici attesté d'une manière indéniable par le chrisme qui apparaît au revers de l'une de ces figurines. Elles représentent la Vierge et l'Enfant Jésus* (2). »

Devant cet ensemble de témoignages, il n'est guère permis d'hésiter à voir dans ces statuettes de véritables représentations de la Sainte Vierge.

1. *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1900, p. 173.

2. Gauckler, *Compte-rendu de la marche du Service des Antiquités* en 1901, p. 8. Dans son grand ouvrage sur *Carthage romaine*, M. Aug. Audollent dit p. 850 : « Il semble prouvé aujourd'hui que ces statuettes sont bien d'origine et d'inspiration chrétiennes. (*Bull. Ant.* 1900. p. 171-173; 1901, p. 240; *Mém. Ant.* IX, p. 240).

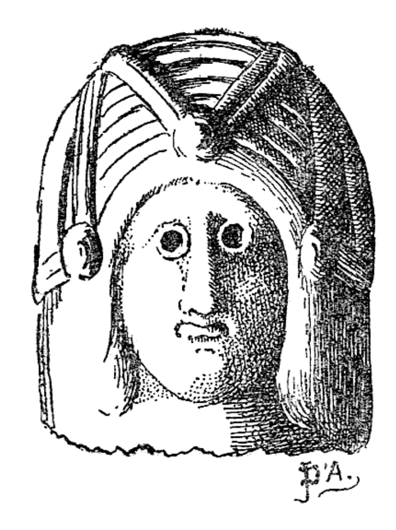
Si nous comparons les deux figurines d'argile rouge aux nombreuses figurines d'argile grise que nous venons de décrire et si nous admettons que les unes et les autres représentent la Sainte Vierge, nous voyons d'une part la Mère presser l'Enfant sur son sein, comme si elle craignait qu'on le lui ravisse, et d'autre part, la Mère le présente aux adorations et semble nous le donner, s'associant ainsi à l'adorable mystère de la Rédemption. Les premières figurines, plus anciennes, font penser à l'ère des persécutions, les secondes rappellent plutôt un âge de paix. Entre ces deux types de Madones, vient, ce semble, se placer naturellement la victoire et la conversion de Constantin qui, par le célèbre édit de Milan, marquent le triomphe de l'Eglise et lui assurent la liberté (313).

Parmi les figurines, quelques-unes n'ont pas l'enfant, d'autres sont debout, la main droite sur la poitrine et la gauche, avec un intervalle, placée un peu au-dessous. Ces variétés ne doivent pas nous surprendre. La même position des mains se retrouve dans des Madones connues et très anciennes. Je citerai pour exemple une des Vierges de Rome les plus vénérées, sainte Marie de la Consolation, jadis sainte Marie des grâces (1). C'est une peinture sur pierre. Marie ne porte pas l'Enfant Jésus. L'antique image aurait été donnée à sainte Hélène par le Patriarche d'Antioche. On rapporte qu'Héraclius la transporta à Constantinople et que Constance la porta à Rome pour en faire don au Pape Vitalien (657-672). Cette image de la Sainte Vierge n'a pas le nimbe.

1. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, II, p. 44.

D'ailleurs, dans toutes nos figurines, le nimbe, cet attribut de la divinité et de la sainteté, n'est donné, il est vrai, ni à la Mère ni à l'Enfant. Mais l'on sait que l'usage de donner le nimbe à Jésus et à Marie ne fut adopté ou du moins ne devint général qu'assez tard.

Un détail à noter encore. J'ai dit plus haut que les statuettes d'argile grise sortent ordinairement du sol complètement brisées. Le plus souvent, on



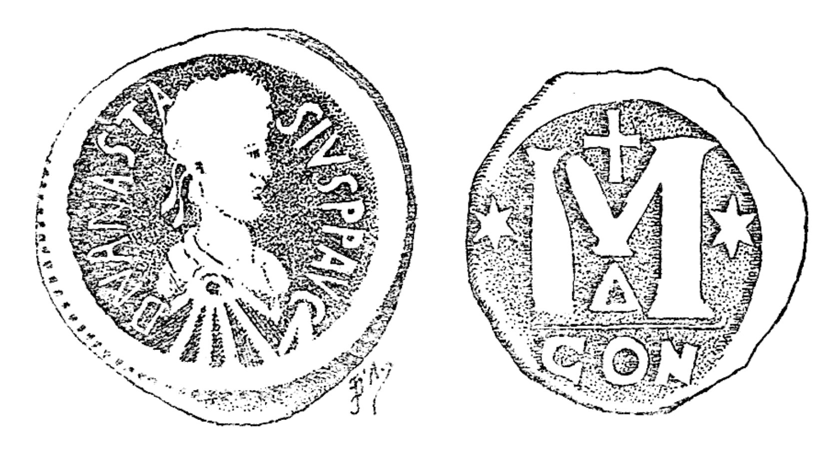
TÊTE DE FIGURINE AVEC COIFFURE EN M.

ne retrouve même pas les morceaux permettant de reconstituer la statuette. Parmi les têtes que nous avons recueillies et qui appartiennent à des figurines de la série que nous étudions, il y en a deux dont la chevelure est comme enveloppée dans un ornement formant un M. On dirait cette lettre appliquée sur la tête. Sans donner à cette coiffure singulière plus d'importance qu'il ne convient, est-il téméraire de se demander si l'auteur de ces statuettes n'a pas eu l'intention d'indiquer par sa lettre initiale le nom aimé de *Marie*?

On serait peut-être plus dans le vrai en interprétant ainsi cet ornement de tête dans nos figurines que ceux qui ont voulu donner la même interprétation à la lettre M placée en évidence sur les monnaies byzantines.

D'autres ont voulu y voir l'initiale du mot *Moneta* (1).

De fait, cette lettre indiquait la valeur de la monnaie et remplaçait le chiffre XL ou les quatre X qui apparaissent sur quelques revers de pièces byzantines. Elle signifie donc quarante.



LA LETTRE M AU REVERS D'UNE MONNAIE D'ANASTASE (491-518.)

J'ai pu en avoir la preuve en plaçant dans les plateaux d'une balance une monnaie de l'empereur Anastase marquée d'un grand M et une autre de Focas portant au revers la marque des quatre X (XXXX).

Mais depuis Anastase qui régna de 491 à 518, jusqu'à la chute et à la destruction de Carthage en 698, la marque des quatre X (XXXX) n'apparaît comme indice que sur un très petit nombre de monnaies.

1. *Revue africaine*, III[e] année, n[o] 14, p. 153.

Si l'on passe en revue, dans le savant ouvrage de M. Sabatier : *Description générale des monnaies by-*



LA LETTRE M AU REVERS DES MONNAIES BYZANTINES.
JUSTIN Ier (518-527.) — JUSTIN ET JUSTINIEN. — JUSTINIEN (527-565.)

zantines, les planches représentant la période qui nous occupe, on est surpris de ne voir que *six* ou

sept monnaies avec la marque des quatre X, tandis que la lettre M se montre sur près de *cent cinquante* variétés de revers. Je signalerai en particulier pour Carthage des monnaies de Justinien, de Justin et Sophie, d'Héraclius Ier, de Constant II avec Constantin Pogonat, Héraclius et Tibère (1).

La préférence si bien marquée de la lettre M pour signifier *quarante* ne permet-elle pas de soupçonner que les empereurs byzantins l'avaient choisie, non seulement parce qu'elle indiquait par un seul caractère numérique la valeur de la monnaie, mais aussi parce qu'elle offrait aux regards de tous l'initiale du nom de Marie, la patronne vénérée de Constantinople (2)?

Cette hypothèse, qui justifierait en partie l'opinion d'Isambert dans son Histoire de Justinien, me paraît d'autant plus plausible qu'à cette même époque les Empereurs et les principaux personnages, comme nous le verrons bientôt, tenaient à honneur de graver sur leurs sceaux l'image de la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus ou une pieuse invocation à la Mère de Dieu.

Quoi qu'il en soit de la signification de la lettre M sur nos têtes de statuettes et de l'hypothèse de sa double signification sur le revers des monnaies byzantines, je crois pouvoir conclure que la série de figurines étudiées dans cet article représente bien la Sainte Vierge.

On ne s'expliquerait guère, d'ailleurs, à Carthage, vers la fin du IVe siècle ou durant le Ve, un aussi

1. V. Pl. XII, 23; XIII, 2, 14; XIV, 1; XXI, 12, 13; XXVIII, 26; XXXV, 7 et 21.

2. Mgr Pavy, évêque d'Alger, signalait déjà dans son *Mariana* (p. 26) cette fréquence de la lettre M entourée de croix ou d'étoiles sur les monnaies des Empereurs d'Orient.



LA LETTRE M AU REVERS DES MONNAIES BYZANTINES (565 à 602.)

grand nombre de ces statuettes, si elles représentaient un groupe païen. Leur multiplicité peut être rapportée à la diffusion des images de la Mère de Dieu qui dut se produire à la suite du Concile d'Ephèse en 431 (1).

L'Eglise de Carthage était représentée à ce Concile par le diacre Besula, délégué de l'Eglise d'Afrique, au nom de l'évêque de Carthage Capréolus et de ses collègues d'Afrique.

C'est aussi à ce Concile que l'on fait remonter la seconde partie de la Salutation angélique : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort.* Cette invocation est attribuée à saint Cyrille d'Alexandrie.

Le triomphe de la foi sur les erreurs de Nestorius se manifeste aussi, je crois, sur d'autres monuments de Carthage. Nous avons trouvé toute une série de lampes offrant l'image de Notre-Seigneur debout, terrassant de la croix le serpent infernal.

Ces lampes peuvent dater du Ve siècle et le sujet dont elles sont ornées a sans doute été inspiré par les conclusions du Concile d'Ephèse.

Une lampe de cette série offre la figure du Christ foulant aux pieds le serpent et d'autres animaux, sujet également rencontré ailleurs en Tunisie et à Rome. La même représentation se voit sur un sarcophage du Ve ou VIe siècle, dans l'église *Santa Maria Rotonda*, à Ravenne. M. Rohault de Fleury (2) regarde ce monument comme « un des marbres les plus glorieux que nous conservions en l'honneur de la Sainte Vierge. On y voit le Christ assis sur un trône entre deux apôtres qui semblent écouter

1. Cf. P. Terrien. *La Mère des Hommes*, II. p. 469.
2. *La Sainte Vierge*. T. II, p. 87.



LAMPE CHRÉTIENNE.
LE CHRIST VAINQUEUR DES SCHISMES ET DES HÉRÉSIES.
(Dessin du Marquis d'Anselme.)

ses enseignements. Sous ses pieds, le sculpteur a représenté l'aspic et le basilic, symbole des erreurs qu'il était venu terrasser. Le sens de ce bas-relief est clairement expliqué par l'Annonciation et la Visitation, sujets qui figurent sur les côtés. Selon l'opinion du savant Père Garucci, « ce monument tout entier est une protestation de la foi catholique contre les Nestoriens; l'annonce de l'Incarnation d'une part et sa manifestation dans la visite à Elisabeth d'autre part, défendent ici, par leur représentation, le dogme orthodoxe et expliquent que les monstres foulés aux pieds du Sauveur sont précisément les erreurs de Nestorius. »

D'après cette interprétation, notre série de lampes au Christ vainqueur, et surtout celle où le Rédempteur foule aux pieds plusieurs animaux, selon l'expression du Psalmiste : *Super aspidem et basilicum ambulabis et conculcabis leonem et draconem* (1) (Ps. cx, 13), semble bien se rapporter au Concile d'Ephèse où fut proclamé le dogme de la Maternité divine. A ce titre la reproduction de la principale de nos lampes mérite d'avoir une place dans notre étude.

Ici, les animaux symbolisent les erreurs et les schismes. Sur une autre lampe de la même série, Notre-Seigneur, terrassant de sa croix le serpent infernal, foule en même temps aux pieds le chandelier à sept branches renversé. Il y a tout un enseignement dans ces sujets.

1. Le riche trésor de l'église de Tongres, en Belgique, renferme un bel ivoire du X[e] ou XI[e] siècle, sur lequel le sculpteur a donné une traduction de ce verset. Notre-Seigneur y figure soutenu par deux Anges et foulant aux pieds, l'aspic, le basilic, le lion et le dragon. (Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, T. II. p. 383).

IV.

LES CARREAUX DE TERRE CUITE

Je me suis étendu longuement sur les figurines d'argile, tenant à donner les diverses opinions des savants et à dire comment j'ai été amené à conclure que celles surtout de la seconde et plus nombreuse série représentent la Sainte Vierge. En nous écartant bien peu de l'époque où ces figurines se sont répandues à Carthage, nous allons maintenant étudier d'autres terres cuites dont le caractère chrétien ne laisse aucune place ni au doute ni à la discussion.

On a trouvé sur plusieurs points de la Tunisie des carreaux d'argile rouge (1), de forme carrée, mesurant ordinairement $0^{m}25$ ou $0^{m}26$ de côté. Ils ont été exhumés des ruines de basiliques et de maisons chrétiennes où ils servaient de parement intérieur.

Les sujets qui les décorent, sont d'une exécution grossière. Mais leur signification chrétienne est évidente. On y voit, en effet, figurer des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament : Adam et Eve, le sacrifice d'Abraham, Jonas vomi par le monstre marin, Daniel dans la fosse aux lions, Notre-Seigneur Jésus-Christ multipliant les cinq pains et les deux poissons, Jésus et la Samaritaine au puits de Jacob, Jésus remettant à saint Pierre les clefs Paradis. enfin la Croix et des animaux symboliques

1. On peut voir de ces carreaux à Carthage, au Musée Lavigerie; à Tunis, au musée du Bardo; à Tébessa au Musée; en France chez le commandant Farges, à Amplepuis (Rhône), chez le Commandant Hannezo, etc...

tels que les deux paons se désaltérant dans un calice, le lion, le cerf, etc...

A ces divers sujets chrétiens — ce qui est particulièrement précieux pour notre travail — vient s'ajouter la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus. Elle

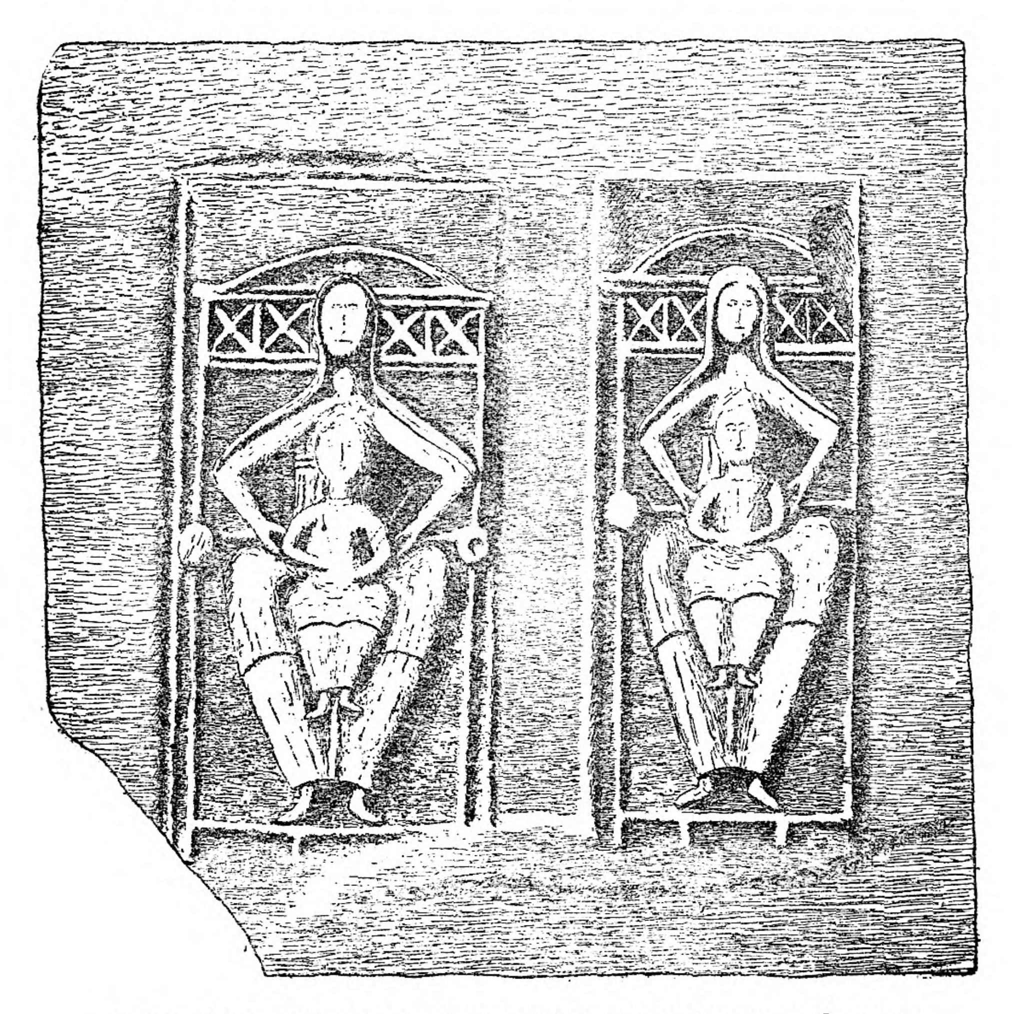


LA SAINTE VIERGE ET L'ENFANT-JÉSUS.
(Fragment de brique trouvé à Carthage.)

figure deux fois sur un même carreau et ce n'est pas là le résultat de la double application d'un même moule, mais l'une et l'autre image a été dessinée d'une façon à peu près identique quoique différente (1) dans un moule unique.

1. L'une est d'ailleurs sensiblement moins large que l'autre.

La Sainte Vierge assise de face sur un siège d'honneur, porte l'Enfant Jésus sur ses genoux. Celui-ci est vraiment assis dans le giron de sa mère. Marie semble, selon l'expression de saint Jean Damascène (1), servir elle-même de trône à son divin



CARREAU DE TERRE CUITE, OFFRANT DEUX FOIS L'IMAGE DE LA SAINTE VIERGE AVEC L'ENFANT-JÉSUS.

Fils. Son vêtement se compose d'une dalmatique recouvrant la tunique qu'une ceinture retient sous les bras. Un collier semble orner son cou (2).

1. « Ses mains porteront l'Eternel et ses genoux seront un trône plus sublime que les chérubins. »
2. Voir le fragment trouvé à Carthage, p. 68.

Un voile couvre le haut de la tête, encadre le visage, descend sur les épaules et sur les bras qui sont largement ouverts et coudés. La Sainte Vierge abaisse les mains comme pour présenter son divin Fils aux hommages des fidèles.

L'Enfant Jésus apparaît également de face. Son vêtement se compose du *pallium* recouvrant la tunique mais sans ceinture apparente. Il tient une longue croix ou plutôt un sceptre terminé par une croix.

Comme dans les figurines plus anciennes que nous avons décrites, la Sainte Vierge n'est pas nimbée, mais l'Enfant Jésus semble avoir la tête entourée d'un nimbe radié.

Le haut du siège de la Sainte Vierge se termine en arc de cercle dont les extrémités reposent sur une bande formée de deux barres parallèles dont l'écartement est maintenu par des jambages figurant des carrés contigus traversés chacun par une double diagonale.

J'entre dans ces détails minutieux parce que cette ornementation si simple a été prise pour une inscription.

Le *Corpus inscriptionum latinarum*, dans la troisième partie du supplément au VIIIe volume, donne ainsi qu'il suit, no 22634,-4, la description d'un carreau de terre cuite du Musée de Tunis :

XIX *Virgo Maria* XV
infantem
Jesum in
sinu portans.

L'auteur de cette description a pris tout simplement pour des chiffres romains ou des lettres grecques, les diagonales croisées et les jambages verti-

caux de la décoration du trône de la Sainte Vierge. Les rédacteurs du *Corpus* ont d'ailleurs noté avec raison qu'il s'agissait d'un carreau de terre cuite publié dans le catalogue du Musée Alaoui,*mais sans mention de l'inscription* (1).

Avant que la Tunisie ne révélât l'existence de ces carreaux de terre cuite, ce genre de monuments marials était complètement inconnu des archéologues. Cependant, il est raconté qu'en France, près de Saint-Sernin, dans le diocèse de Rodez, on découvrit jadis en fouillant le sol « une grande brique portant l'empreinte de la Sainte Vierge. » Cette découverte devint l'origine du sanctuaire et du pèlerinage de Notre-Dame d'Orient (2). »

Ne pourrait-on pas présumer que ce précieux monument fut apporté d'Afrique par quelqu'un des évêques condamnés à l'exil durant la persécution vandale ?

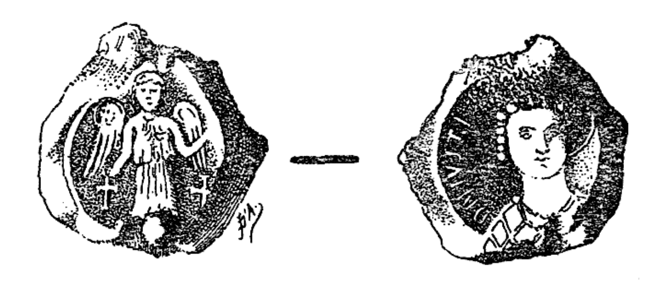
Aujourd'hui encore, des carreaux de terre cuite offrant l'image de Marie et provenant de la Tunisie ont été emportés en France.

On se demandera peut-être pourquoi la Sainte Vierge était représentée en double sur ces carreaux d'argile. Ce ne doit pas être une simple fantaisie d'ouvrier ou d'artiste. On peut, je crois, en trouver la raison dans la tradition. Les Pères des premiers siècles offraient souvent la Mère de Dieu comme l'image de l'Eglise et réciproquement l'Eglise comme l'image de la Mère de Dieu. Le P. Terrien, dans son savant ouvrage « *La Mère des hommes* » (II, p. 5), cite à ce propos des passages de Clément d'Alexandrie, de la lettre sur les martyrs de

1. *Musée Alaoui*, p. 208, pl. XXXVII, 1.
2. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, II, p. 289.

Vienne et de Lyon ainsi que les peintures des catacombes. Tantôt c'était l'Eglise qui prenait les qualificatifs et les attributs de Marie, tantôt le nom de l'Eglise était attribué à la Mère de Dieu. Saint Augustin revient presque constamment, dans ses commentaires des psaumes et dans ses homélies, sur cette ressemblance entre la Sainte Vierge et l'Eglise: *Maria est Ecclesiæ typus*, de telle sorte que la même image représente tantôt Marie et tantôt l'Eglise (1).

D'après ces données, ne peut-on pas reconnaître dans le dédoublement de la Vierge-Mère l'intention de figurer Marie et l'Eglise toutes deux vierges et mères (2).



SCEAU BYZANTIN PORTANT LA VICTOIRE ENTRE DEUX CROIX.

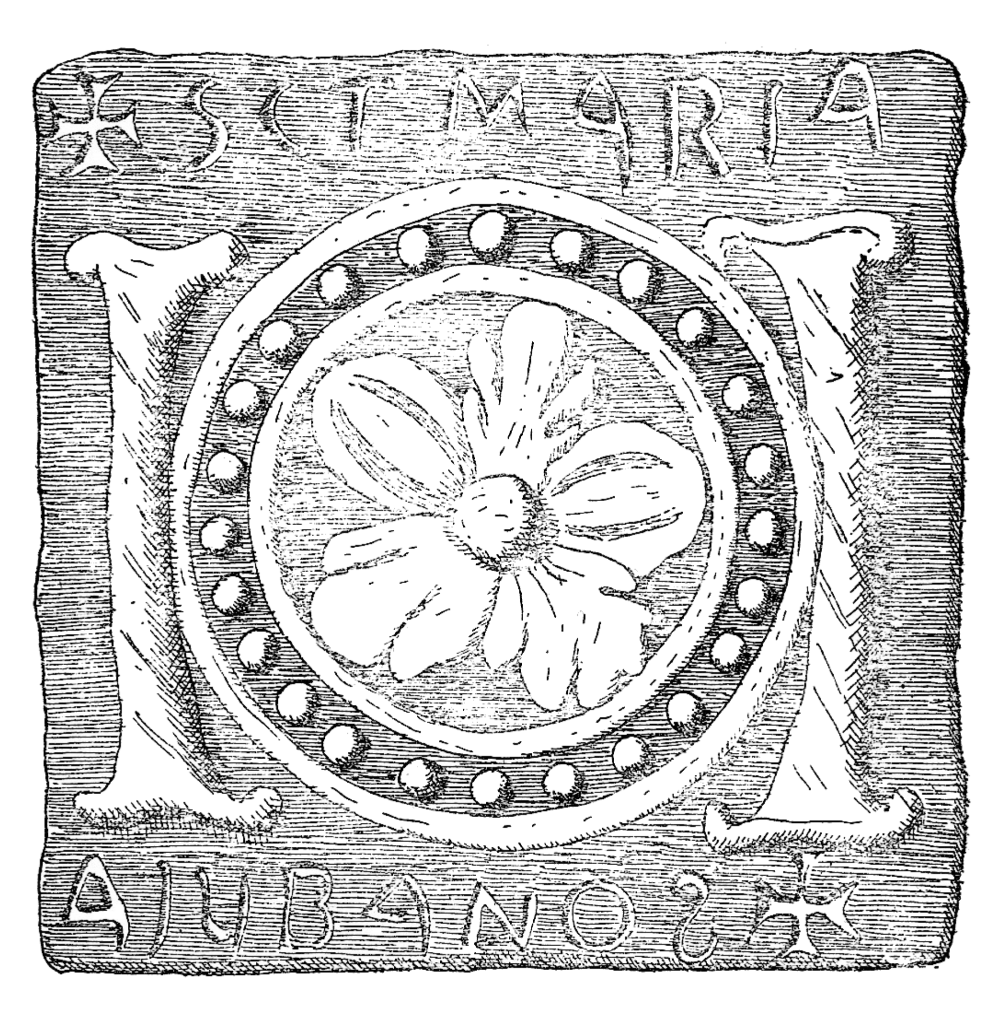
L'insistance de saint Augustin sur ces pensées; la découverte à Carthage d'un carreau d'argile offrant la double image de la Mère avec l'Enfant, celle de plusieurs autres dans l'intérieur de la Tunisie, autorisent, ce me semble, notre hypothèse pour ne pas dire notre conclusion.

Qu'on me permette de citer ici quelques passages du P. Terrien, sur la Sainte Vierge et l'Eglise (3).

1. Voir le P. Terrien, *La Mère des Hommes*, II, p. 9-11.
2. « Marie est mère : Mère de Dieu, Mère des hommes rachetés par le Verbe incarné; une mère vierge dans sa double maternité. Il est une autre mère, vierge comme Marie et mère comme celle de l'humanité régénérée. C'est l'Eglise de Dieu, la sainte Mère l'Eglise. » (P. Terrien).
3. P. Terrien, *La Mère des Hommes*, II. p. 7, 58, 74 et 79.

« Le rapport de similitude entre les deux mères, est dans un sens très vrai, le rapport de l'exemplaire à la copie. »

« L'Eglise vierge et mère suppose Marie, mère et vierge ; l'une est faite à l'imitation de l'autre. »



CARREAU DE TERRE CUITE AVEC INVOCATION A MARIE.

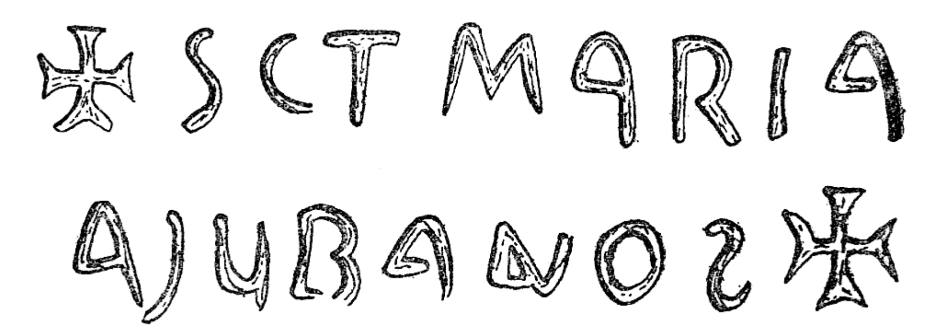
« La Vierge Marie, Mère immaculée de notre chef immaculé nous offrit en elle-même la figure de la sainte Eglise, *quae etiam ipsa figuram in se sanctae Ecclesiae demonstravit*, selon l'expression d'un grave auteur du temps de saint Augustin ou de saint Augustin lui-même.

« De même que les mêmes titres, dans les premiers siècles, se donnaient aux deux Vierges Mères, l'Eglise et Marie, ainsi les deux mêmes images représentaient aussi l'une et l'autre. »

Sur plusieurs carreaux, la double image de la Sainte Vierge est remplacée par deux Victoires ailées tenant de la main une couronne. Je ne serais pas étonné qu'il y ait dans cette représentation une idée symbolique se rapportant à Marie et à l'Eglise.

Ce qui est certain, c'est que la Victoire, après le triomphe de Constantin et la liberté rendue à l'Eglise figura sur les monuments chrétiens comme allégorie. On la voit sur les monnaies des premiers empereurs chrétiens, sur le vase à eau bénite dont j'ai parlé plus haut, sur un marbre du Khroub (1) près de Constantine et enfin sur un plomb de bulle de notre collection où la Victoire ailée, debout sur un globe, est accostée de deux croix (v. p. 72).

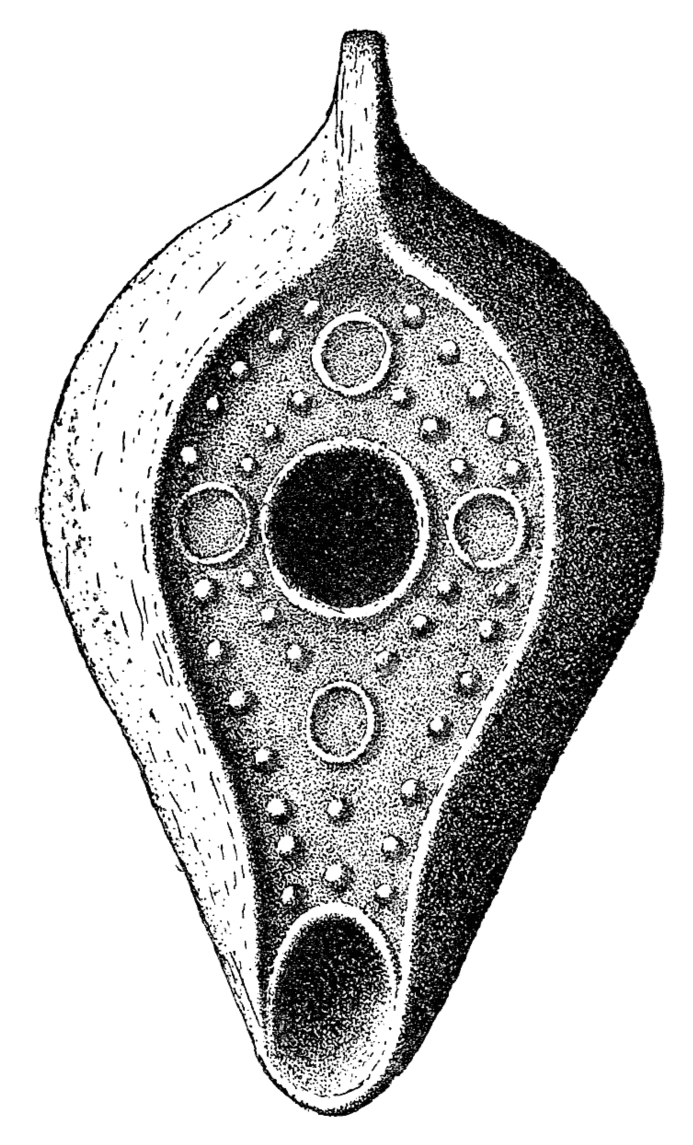
Mais parmi ces carreaux, il n'y en a pas qui nous intéressent davantage, avec les images de la Sainte Vierge, que ceux sur lesquels on lit la touchante invocation :



Sancta Maria adjuva nos.
Sainte Marie, secourez-nous.

1. Ce marbre est conservé dans l'église de Khroub. Cf. C. I. L. VIII, 7923.

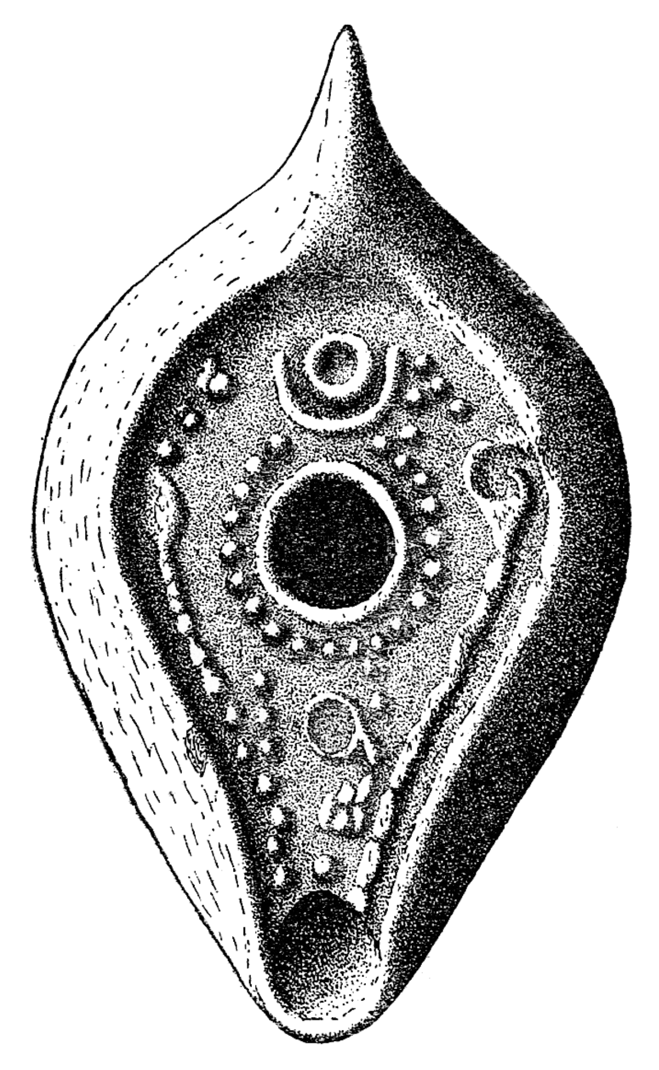
Cette prière à la Sainte Vierge est précédée et suivie d'une croix, et disposée en deux lignes occupant l'une le haut, l'autre le bas de la plaque d'ar-



LAMPE CHRÉTIENNE DE CARTHAGE.

gile. Le centre est rempli par une rose, symbole de la Vierge Marie et figure de l'Eglise. Cette fleur est entourée d'un cercle de globules au nombre de vingt-cinq qui ont peut-être aussi un sens emblématique. Le tout est accosté de deux motifs, sortes de colon-

nes à cannelures obliques dans lesquelles Mgr Toulotte voit la figure des apôtres saint Pierre et saint Paul, soutiens de l'Eglise. L'invocation *Sancta Maria adjuva nos* résume pour ainsi dire par un seul

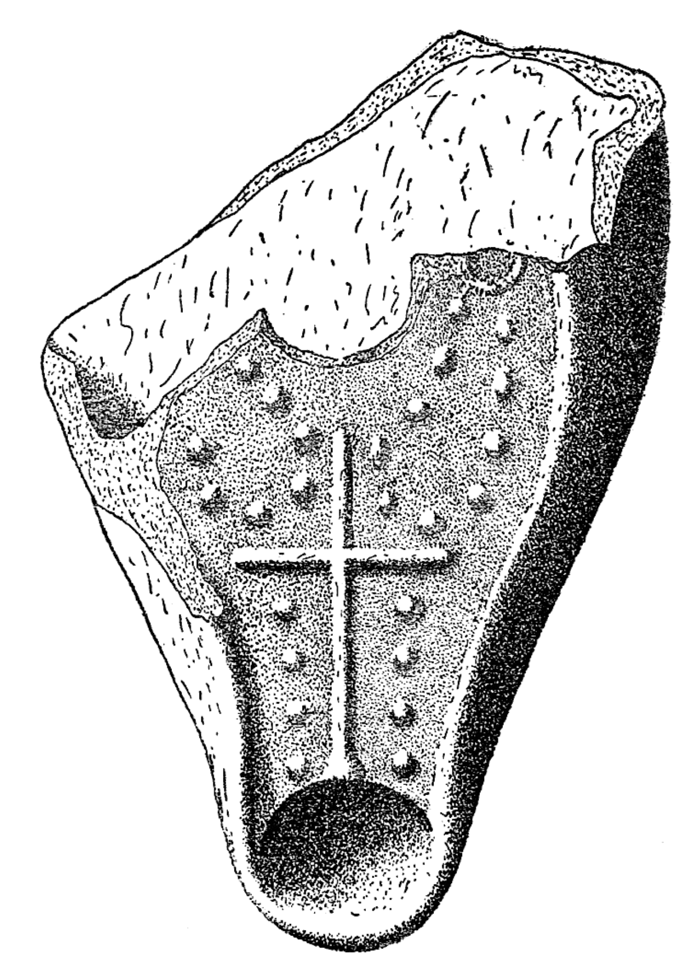


LAMPE CHRÉTIENNE DE CARTHAGE.

cri de confiance la belle prière *Sancta Maria, succurre miseris* dont la composition est attribuée à saint Augustin (1).

1. Voir aussi un *paracleticon* fort ancien publié par le Cardinal Pitra. (Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, I, p. 367.) *Sancta Maria* était le nom propre d'une chapelle que saint Ambroise fit

Quand les chrétiens de l'ancienne Afrique adressaient à Marie cette courte invocation, ils préludaient ainsi aux glorieux titres que la piété des fidèles devait donner plus tard à la Mère de Dieu : Notre-Dame Auxiliatrice, Notre-Dame du Bon Se-



LAMPE CHRÉTIENNE DE CARTHAGE.

cours, Notre-Dame de Bon Succès, Notre-Dame du Perpétuel Secours, etc...

Le brave abbé Delapard, curé de Tébessa, de vé-

construire à Milan à l'endroit où il avait découvert les reliques des saints Nazaire et Celse. Il y fit peindre une image de Jésus et de Marie. Du temps de Grégoire XIV, cette chapelle renfermée dans une grande église et un monastère conservait toujours le simple nom de *Sancta Maria* (ib. II, p. 91).

nérée mémoire, qui le premier trouva de ces carreaux de terre cuite à Médéïna, l'antique *Cillium*, était tenté de voir dans le cercle de globules qui entoure la rose, une preuve de la haute antiquité du Rosaire. On a parfois donné la même signification à des lampes chrétiennes également du Ve siècle, sur lesquelles figurent des séries de grains qui font penser à une sorte de chapelet. A Carthage, nous avons trouvé plusieurs lampes de cette catégorie (1). J'ai fait reproduire les plus caractéristiques et je les donne dans ce travail, pour satisfaire la curiosité du lecteur, mais sans leur prêter une valeur documentaire qu'elles n'ont sans doute pas. On ne saurait assez, dans un tel sujet, se garder de toute conjecture hasardée. Il n'est pas douteux cependant que l'usage de répéter un nombre de fois déterminé certaines prières n'ait existé de tout temps. De là à employer un mode quelconque de compter les invocations, il n'y avait qu'un pas. Les paysans se servaient dans ce but de petites pierres retenues par un fil.

Quant au rosaire ou chapelet, la plus ancienne représentation connue jusqu'à présent remonte au IXe siècle.

Un manuscrit de l'an 816 provenant du Mont Cassin et conservé aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, renferme une lettre initiale enjolivée dans laquelle apparaît le chapelet. C'est la lettre A (2). Le chapelet est suspendu aux deux extrémités de la barre horizontale. On dirait un Rosaire des Pères Blancs, tel que le cardinal Lavigerie, notre vénéré

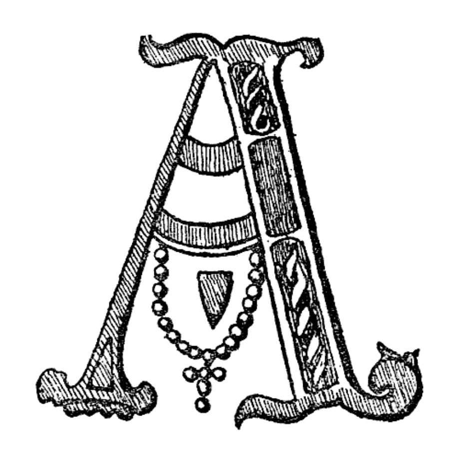
1. Elles se rencontrent aussi en Sicile. Il y en a au Musée de Palerme (Cf. Salinas, *Gli Acquidotti de Selinunte*, Roma, 1885, p. 10 et 11, fig. 27-31).

2. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, I, p. 361.

Fondateur, nous l'a donné « sans chaîne et terminé par une croix formée des grains mêmes du chapelet ».

Je donne ces détails en passant dans le simple but de satisfaire la curiosité du lecteur.

Dans les représentations africaines de la Sainte Vierge que j'ai fait connaître jusqu'ici, il n'y a pas d'exemples du nimbe ni pour la Mère ni pour l'Enfant. Je ne parle pas du bas-relief de marbre dont les têtes manquent. Le nimbe ne devait y être donné



LE CHAPELET ORNANT UNE LETTRE DANS UN MANUSCRIT DU IXe SIÈCLE.

ni à Marie ni à Jésus, car à Rome même on rencontre peu de Madones parées du nimbre avant le Ve siècle.

Dans les carreaux d'argile qui sont de cette époque, le nimbe n'est pas encore donné à la Mère de Dieu. Peut-être l'Enfant-Jésus portait-il une sorte de couronne étoilée?

La collection chrétienne du Musée Lavigerie renferme cependant une belle terre cuite offrant un visage de femme orné du nimbe. C'est un appendice de lampe chrétienne. En forme de disque, il était soudé verticalement sur la lampe à la partie op-

posée au bec comme serait un réflecteur. Le disque était donc mis en pleine lumière et la recevait comme sur un écran.

Lorsque j'écrivis mon mémoire pour le Congrès Marial de Rome, il m'était impossible de dire si la tête nimbée que je viens de décrire était celle de la Sainte Vierge ou celle de quelque sainte de Carthage, telle que Perpétue, Félicité ou autre. Aujourd'hui je serais porté à croire que l'artiste qui a façonné cette terre cuite a eu réellement l'intention de représenter la Sainte Vierge.

En parcourant le grand ouvrage de M. Rohault de Fleury sur la Sainte Vierge, je fus frappé de la ressemblance de notre terre cuite avec une vignette représentant la *Nicopeia* ou Vierge de la Victoire, vénérée à Saint-Marc de Venise et une des Madones les plus célèbres de l'Europe. La description qu'en donne l'auteur fut loin de détruire ma première impression. Après avoir signalé le mouvement peu gracieux de la figure, il dit : « L'ovale de son visage fort large aux tempes, se rétrécit rapidement vers le bas... Un voile cache entièrement le front et suit la ligne des sourcils. Ceux-ci sont très accentués, les yeux largement ouverts, entourés à la manière byzantine, de paupières sombres ; le nez effilé se termine par une narine étroite, renflée et trop sèchement accusée. La bouche participe à cette rudesse qui rend les lèvres heurtées et dessinées par des ombres trop fortes. La physionomie générale manque de charme et de douceur... »

Dans cette description, tous les traits principaux peuvent s'appliquer au visage nimbé de Carthage. Le nimbe lui-même, dans l'une et l'autre tête, est orné d'un décor à compartiments. Dans le nimbe de

la *Nicopeia* de Venise, on voit cinq compartiments ornés chacun de cinq cabochons et ces cinq compartiments se retrouvent dans le nimbe de la tête d'argile, découverte à Carthage. Les cabochons également au nombre de cinq dans chaque comparti-



TERRE CUITE. — TÊTE NIMBÉE.

ment sont figurés par des petits disques composés de cercles concentriques.

Tant de ressemblance permet donc de croire que notre terre cuite a été façonnée d'après la *Nicopeia* aujourd'hui vénérée à Venise.

La conviction sera encore plus grande lorsque l'on saura que, selon certains historiens, la *Nicopeia*

qui a passé de Constantinople à Venise, aurait été primitivement connue et honorée par les habitants de Carthage. Voici quelle serait son histoire (1) :

« Un savant illustre, M. Molin, théologien du patriarcat de Venise, établit comme un fait très probable, s'il n'est même tout à fait certain, qu'Héraclius portait avec lui la *Nicopeia* lorsqu'il vint de son gouvernement d'Afrique renverser le tyran Phocas (2) et qu'il fit avec elle son entrée triomphale dans la cité. Ce serait cette même image, laissée par Héraclius comme gardienne de la ville, que le patriarche Sergius aurait opposée à la fureur des Abares et des Scythes qui, en l'absence de l'empereur, étaient venus inopinément assiéger Constantinople (3). En 718, les Sarrasins s'étant présentés sous ses murs, les habitants effrayés portèrent la *Nicopeia* dans une procession solennelle et sauvèrent la ville. »

La *Nicopeia* était acclamée par les fidèles de Constantinople comme la *Conductrice des légions*, l'*Invincible*, l'*Indomptable.*

Au XIIe siècle, ajoute M. Rohault de Fleury, pendant que Baudouin assiégeait Constantinople, Pierre de Bracheux, gentilhomme de Beauvais, sous les ordres d'Henri, frère de Baudoin, enleva la *Nicopeia* aux Infidèles dans un glorieux fait d'armes. Baudoin songeait à faire présent de l'illustre image au monastère de Cîteaux, mais Dandolo la réclama

1. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, II, p. 98.

2. Héraclius, qui succéda à Phocas après l'avoir vaincu dans un combat naval et l'avoir fait décapiter sur le tillac de son navire, avait une sœur nommée *Marie* dont il épousa la fille, ayant perdu sa première femme, Favia ou Flavia, noble Africaine qui avait pris le nom d'Eudoxie.

3. A Constantinople, la *Nicopeia* était conservée dans l'église du Phare, très riche en reliques insignes.

instamment et s'empressa de l'envoyer à Venise. Elle fut déposée à Saint-Marc où le doge Jean Bembo fit élever en son honneur un autel resplendissant de marbre et d'argent.

Si la *Nicopeia* ou Vierge de la Victoire, aujourd'hui honorée à Venise est véritablement originaire de Carthage, il n'y a pas lieu de s'étonner que les fidèles en aient fait des reproductions et que notre notre terre cuite nous en ait conservé le souvenir et les principaux traits. En tous cas, dans la série chronologique des monuments chrétiens de Carthage, il faut arriver à l'époque byzantine pour voir la Sainte Vierge avec le nimbe. Il n'apparaît pas dans les statuettes d'argile; l'image de Marie imprimée sur les carreaux de terre cuite en est également dépourvue. Nous venons de le rencontrer pour la première fois et c'est ainsi que nous verrons désormais la Sainte Vierge représentée à Carthage, car nous entrons avec le chapitre suivant en pleine période byzantine.



V

LES PLOMBS DE BULLE

La Maternité divine fut solennellement proclamée en 431 au Concile d'Ephèse. La séance où fut défini ce dogme ne prit fin que la nuit venue. La foule impatiente attendait. Aussi, à la sortie des évêques, ce furent des transports de joie. Les prélats regagnèrent leurs demeures, escortés par les fidèles à la lueur de nombreuses torches (1). La foule heureuse et enthousiaste faisait retentir à l'envi le cri joyeux : *Théotoke ! Théotoke !* la Mère de Dieu, Marie est vraiment la Mère de Dieu !

L'univers catholique accueillit avec les mêmes sentiments et la même explosion de joie l'heureuse nouvelle si glorieuse pour Marie. « Ceux qui se souviennent, écrit le chanoine Ribet dans son *Mois de Marie* (2), de l'allégresse des croyants à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception par le Pape Pie IX peuvent seuls apprécier combien fut éclatante et joyeuse dans toute la chrétienté au Ve siècle, l'acclamation Θεοτοκος, *Deipara*, Mère de Dieu, revendiquant pour Marie le plus grand honneur accordé par Dieu à une pure créature. »

Carthage, si profondément ruinée par les Arabes, a conservé au milieu de ses décombres amoncelés de nombreux témoignages de la grande dévotion qui se manifesta alors envers Marie dans tous les rangs de la société chrétienne. A partir de cet heu-

1. *Plaudente populo universo, qui incredibili gaudio gestiens, collucentibus facibus domum deduxit Episcopos* (office de saint Cyrille d'Alexandrie, 9 février).

2. Paris, 1903.

reux événement, et cela, durant plus de deux siècles, jusqu'à la destruction de la ville en 698, les monuments se rapportant au culte de la Sainte Vierge deviennent si nombreux à Carthage qu'on doit renoncer à les compter.

Outre un certain nombre de pièces déjà décrites, nous possédons de cette époque l'épitaphe grecque d'une chrétienne de Carthage appelée Marie. Elle provient des ruines de la basilique de Damous-el-Karita (1). Gravée sur une plaque de marbre en caractères hauts de six centimètres, elle était ainsi conçue :

ΜΑΡΙΑ Πιστη ἐν εἰρηνῃ

Soit en latin :

Maria fidelis in pace.

Cette chrétienne du nom de Marie était donc morte dans la paix du Christ (2).

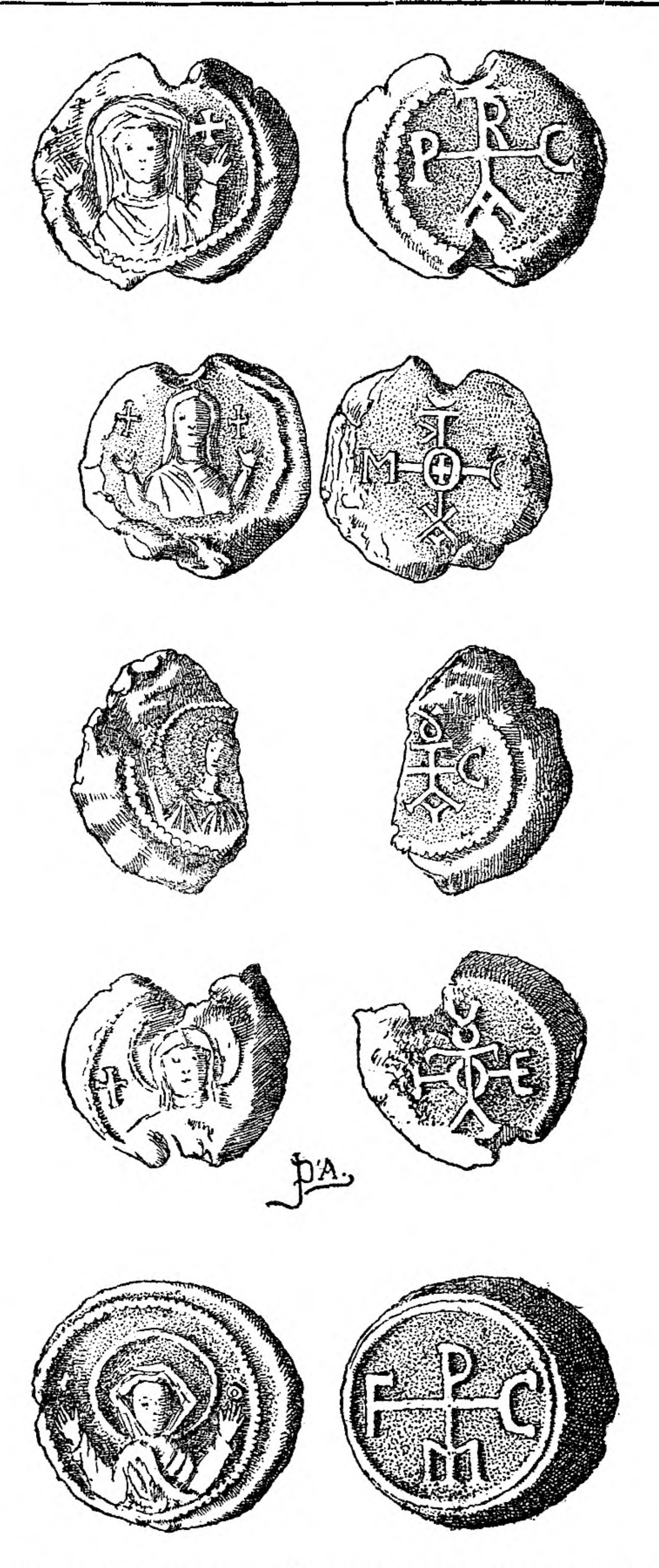
Voici l'épitaphe d'une autre *Marie* trouvée dernièrement près du lac de Tunis à la hauteur de l'abattoir. Je dois la communication de cette découverte à M. H. Chavance, Vétérinaire Municipal de La Goulette. Le texte est gravé sur une dalle de marbre blanc, incomplète à gauche, longue de 0m62, haute de 0m31 :

ΚΙΤΕ ΜΑΡΙΑ ΠΙCΤΗ
ΟΛΙΚΗ ΜΙΝΙ ΘΩΑ

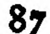
Hauteur des lettres, 0m65. Avant la première, amorce d'un A. La première partie de cette inscrip-

1. *Inscriptions chrétiennes trouvées dans les fouilles d'une ancienne basilique à Carthage*, p. 74, n° 456. *Recueil des notices et mémoires de la Société Archéologique de Constantine*, 1889, p. 350. *Corpus Inscriptionum latinarum* T. VIII, n° 13.783.

2. Pour le sens de la formule *Fidelis in pace*, voir ma notice : *L'Epigraphie chrétienne à Carthage.* (Extrait des Comptes-rendus du Congrès scientifique international des Catholiques tenu à Paris en 1891, p. 18.)



PLOMBS DE BULLE AVEC L'IMAGE DE MARIE EN ORANTE.



PLOMBS DE BULLE AVEC L'IMAGE DE MARIE EN ORANTE.

tion doit se lire : Ενθαδε κατάκιτε MARIA πιστη ἐν ειρήνη. C'est bien l'épitaphe d'une chrétienne du VIe siècle, du nom de *Marie.* J'en donnerai plus loin une reproduction.

Mais il est une autre catégorie d'objets antiques qui appartient sûrement à cette période et offre une mine de plus en plus riche et éloquente de documents concernant le culte de la Sainte Vierge.

Je veux parler des plombs de bulle.

Ce qui concerne ces sortes de plombs étant fort peu connu, je donnerai ici quelques notions générales et un résumé de la question. Le lecteur jugera mieux ensuite de la valeur et de l'intérêt qui s'attachent à nos découvertes mariales.

L'usage de sceller certains actes ou certaines correspondances au moyen d'une cordelette passée à travers un disque de plomb qui recevait une empreinte sur chaque face est très ancien. Les Empereurs romains scellaient ainsi à leur effigie les édits qu'ils publiaient. On connaît le sceau de Marc-Aurèle et de Lucius Verus. Les Papes usèrent de ce même mode de sceller leurs lettres, bulles ou brefs. Le sceau du Pape Deusdedit (615-618) existe encore.

La chancellerie romaine a conservé cet usage jusqu'à nos jours.

Mais c'est surtout à l'époque byzantine que l'on constate l'usage presque général de munir d'un sceau de plomb les actes publics ou les correspondances particulières de quelque importance.

Pendant dix siècles et plus, les Byzantins ont usé de ce mode de sceller leurs lettres.

Ces plombs, de forme circulaire, ou à peu près, ont généralement la dimension de nos pièces de un

franc ou de celles de deux francs. Il y en a de plus petits et aussi de plus grands, mais c'est l'exception.

Ils sont percés d'un petit trou traversant le métal dans le sens du diamètre. C'est par là que l'on faisait passer le fil ou le cordon (1) fermant la pièce manuscrite. Il fallait briser ce lien pour prendre connaissance de l'acte ou de la lettre.

Le canal (2), avant l'application du sceau, était nécessairement de dimension assez grande, de façon à permettre de passer facilement le fil qu'il s'agissait de fixer. Après l'introduction du lien, le disque de plomb était placé entre les mors d'une pince à double matrice, appelée, à cause de son emploi, *Βουλλωτήριον*.

On peut comparer cet instrument à nos fers à hosties. Mais l'instrument destiné à la confection des sceaux était plus puissant à cause de l'effort que la main devait produire pour faire pénétrer et mouler le plomb dans les creux de la pince, car il paraît bien que le plomb était impressionné à froid.

Les collections ne fournissent encore aucun exemplaire certain de pince à sceller. On croit cependant qu'il devait être assez petit, car il se suspendait au cou, de façon à l'avoir sous la main quand on avait à s'en servir.

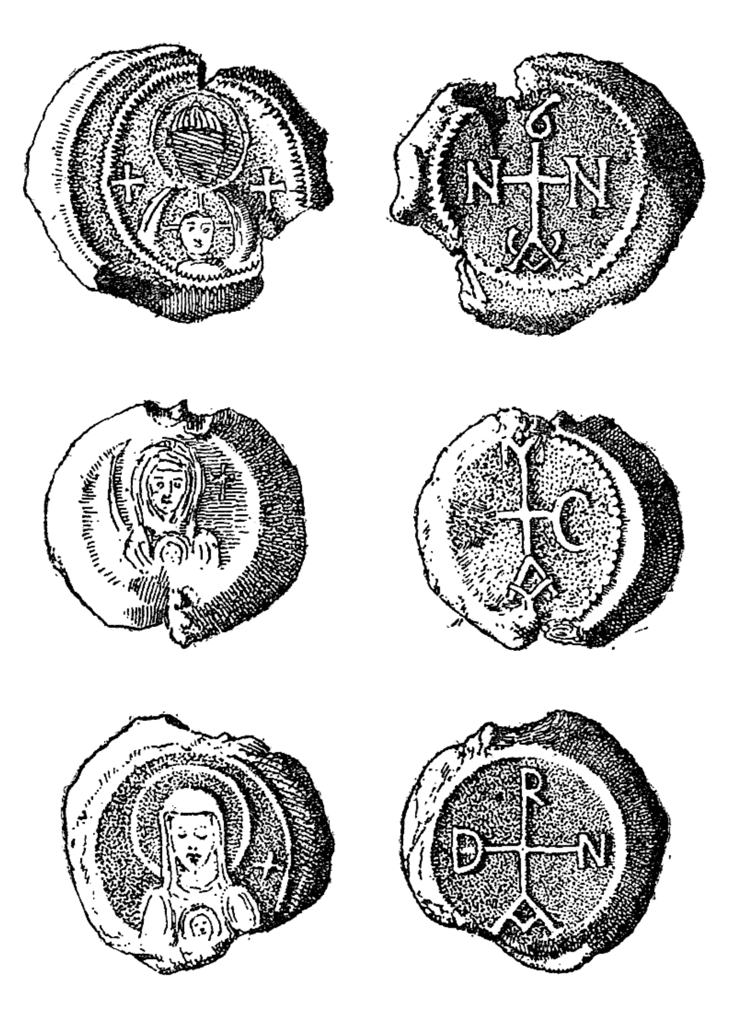
---

1. Un sceau de notre collection conserve encore, dans l'intérieur du plomb, le cordon qui le traversait.

2. L'hypothèse qui a été émise de deux disques appliqués l'un contre l'autre et munis chacun d'une rainure sur leur face de jonction, pour être ensuite comme soudés ensemble sous la pression de la pince ne me paraît pas admissible. S'il en avait été ainsi, les plombs auraient une tendance à se séparer en deux, ce qui n'a pas lieu, chaque sceau formant une pièce aussi compacte qu'une monnaie. De plus, dans les plombs brisés, on reconnaîtrait sur la tranche la ligne de jonction ce qui n'existe pas davantage.

Parfois, le plomb, outre le mince canal suivant le diamètre, est percé directement de deux trous qui le traversent de part en part d'une face à l'autre.

M. Schlumberger a été le premier à signaler ce

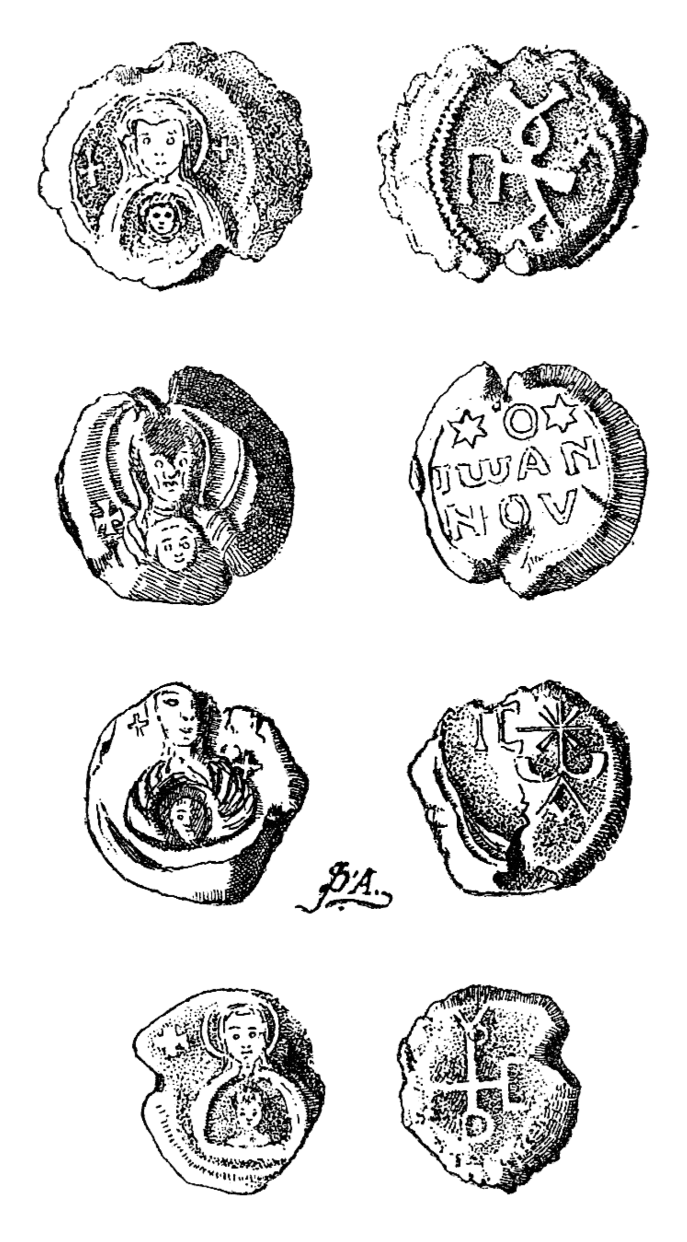


PLOMBS DE BULLE PORTANT L'IMAGE DE MARIE AVEC L'ENFANT-JÉSUS.

détail et à en donner la raison. Voici son explication :

« Les liens qui retenaient ces sceaux aux documents auxquels ils étaient appendus, étant venus à se rompre, par suite de la vétusté ou de tout autre cause, les conservateurs des archives ou *chartularii*

ne pouvant plus utiliser le canal obstrué par la portion des lacs demeurée adhérente, ont pratiqué ces



PLOMBS DE BULLE PORTANT L'IMAGE DE MARIE AVEC L'ENFANT-JÉSUS.

trous pour y faire passer les extrémités rompues de ces attaches et rétablir ainsi l'union nécessaire du document et du sceau l'authentiquant. »

« Parfois on s'est contenté de pratiquer un seul trou, lequel était traversé par une des extrémités rompues du lien, tandis que l'autre passait simplement sur le côté extérieur de la bulle. »

Le savant archéologue voit là avec raison une preuve du soin minutieux apporté par les Byzantins à l'entretien de leurs archives.

Chaque face du sceau porte une empreinte, personnage, inscription ou monogramme.

Le plus souvent, la légende de ces sceaux a été rédigée en grec. Il y en a qui ont été rédigées en latin. On rencontre même des sceaux avec légende grecque sur une face et légende latine sur la face opposée. Les mots grecs sont parfois formés de caractères latins, et les mots latins en caractères grecs. Il n'est pas rare de voir dans un même mot grec ou latin des caractères appartenant aux deux langues. Le nom du titulaire est parfois au nominatif, beaucoup plus souvent au génitif. Dans ce dernier cas, le mot CΦΡΑΓΙC, sceau ou CΦΡΑΓΙCΜΑ, empreinte du sceau est sous-entendu. Lorsque le plomb porte une légende sur les deux flancs, une petite croix indique le début de l'inscription et en même temps la face du sceau. On considère les légendes brèves comme révélant une haute antiquité et les légendes longues avec énumération de titres et de dignités comme appartenant à des personnages moins anciens.

Il faut sans doute placer dans cette dernière catégorie quelques sceaux très rares à légende métrique.

Tous les titres, fonctions et dignités d'ordre religieux, militaire, civil, se lisent sur les plombs byzantins. Ils permettent de passer en revue toute la

société, la cour, le clergé, l'armée, la noblesse, l'administration civile, la foule des fonctionnaires, des soldats, voire même des simples particuliers.

Parmi les titres, il y en a de religieux qui étaient portés par dévotion et c'est à ceux-là que notre étude s'attachera particulièrement.

Mais beaucoup de sceaux portent une prière à la Sainte Vierge et nous verrons sous quelles formes se présente la pieuse invocation.

Nom, titre ou invocation sont fréquemment compris dans un monogramme cruciforme, parfois très difficile à déchiffrer quand il ne défie pas, comme il arrive trop souvent, tout essai d'interprétation. Il convient d'ajouter qu'un grand nombre des sceaux byzantins sortent de terre, très oxydés ou détériorés, dans un état extrêmement fruste.

L'intérêt ne s'en accroît que davantage quand on on a la bonne fortune de mettre la main sur un plomb bien conservé dont l'effigie peut être reconnue ou la légende lue en entier.

Quant aux types figurés sur ces sortes de plombs, c'est le plus souvent une image pieuse représentant Notre-Seigneur, la Sainte Vierge ou quelque saint.

Parmi les figures de saints trouvées en dehors de Carthage et de l'Afrique, je citerai saint Michel (1), saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Paul (2), saint Marc, saint Thomas, saint Philippe, saint Etienne, saint Antoine, saint Athanase, saint Basile, les saints Cosme et Damien, saint Epiphane, saint Georges, saint Grégoire, saint Jean Chrysostome, saint Sabas, saint Spiridion, saint Siméon Stylite, etc...

1. Presque tous les personnages byzantins du nom de Michel, faisaient figurer sur les sceaux le saint Archange leur patron.

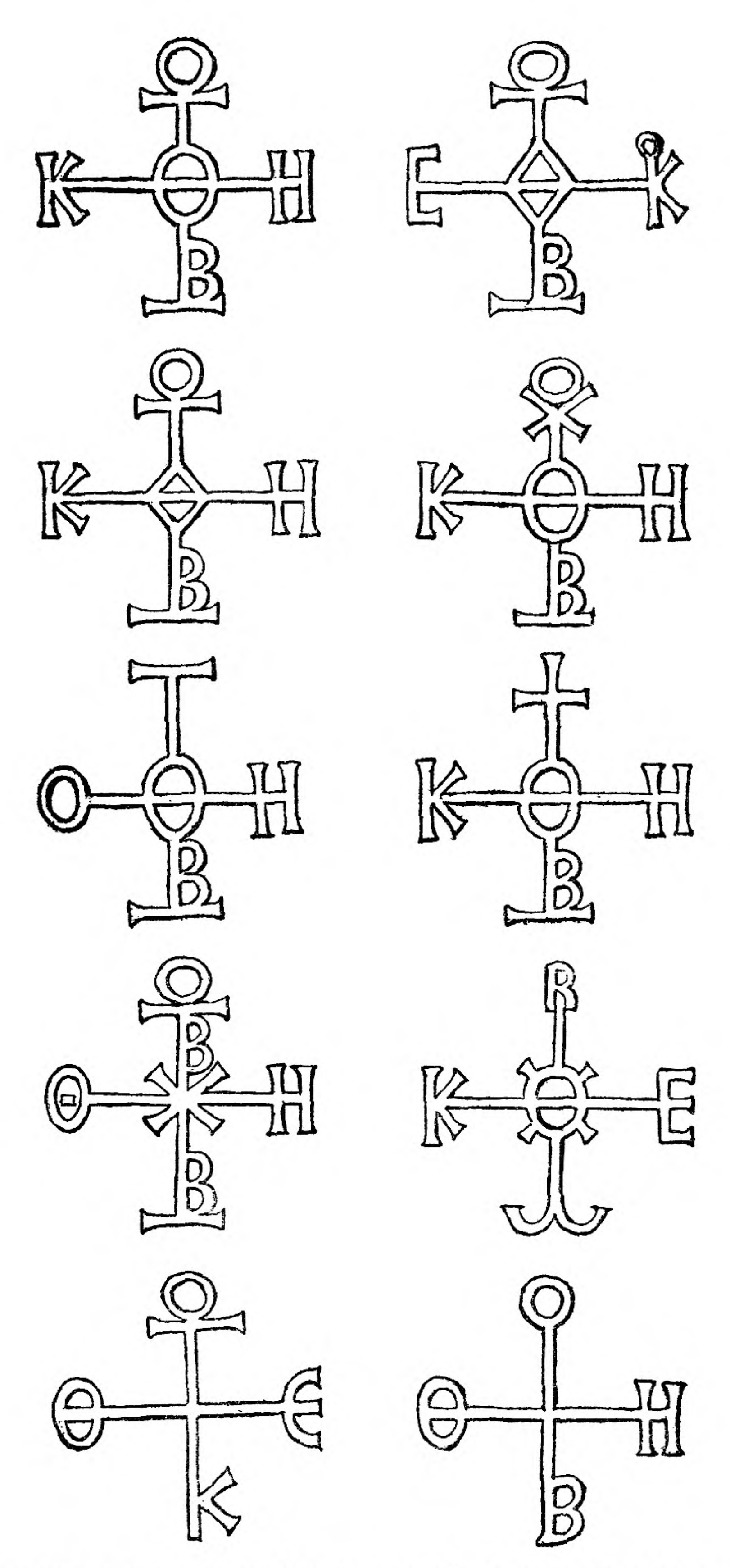
2. Sur des plombs de Carthage, on voit les têtes affrontées de saint Pierre et de saint Paul.

Mais aucune figure pieuse ne se montre aussi souvent sur les sceaux byzantins que celle de la Sainte Vierge. Pour M. Schlumberger, c'est le cas des neuf dixièmes. Marie y est représentée en pied, à mi-corps, en buste, parfois avec la tête seule, toujours de face, avec le voile et le nimbe, avec ou sans l'Enfant Jésus. Ces petits monuments de plomb nous fournissent à eux seuls des preuves multiples de la profonde vénération et de la grande confiance des Byzantins pour la Sainte Vierge. Sur leurs sceaux, ils l'appellent la Toute Sainte, la Super-Sainte, la Vierge, la Toute Pure, la Protégée de Dieu, la Sainte Mère du Verbe, Celle qui a enfanté le Christ, la Souveraine, la Princesse, la Toute Compatissante, la Miséricordieuse, la Bienfaitrice, la Consolatrice, Celle qui montre la voie, la Conductrice, etc... autant de titres inspirés par la tendre piété des Byzantins envers la Mère de Dieu.

M. Schlumberger, en faisant remarquer qu'aucune figure n'est plus fréquente que celle de la Sainte Vierge sur les sceaux de plomb byzantins, dit qu'il en est surtout ainsi sur « les sceaux postérieurs à la seconde moitié du IXe siècle, époque de la restauration du culte des images ».

Mais, à la fin du IXe siècle, il y avait déjà deux siècles que Carthage était détruite et c'est pendant une période de plus d'un siècle et demi avant cette destruction, c'est-à-dire à partir de la conquête de Bélisaire, sous l'empereur Justinien (534), que nos découvertes permettent d'appliquer la remarque de M. Schlumberger sur le grand nombre de sceaux portant l'image de Marie, la toute-puissante patronne du peuple grec.

La plupart des sceaux que nous avons trouvés



MONOGRAMMES CRUCIFORMES DE L'INVOCATION A MARIE.
(D'après la sigillographie de l'empire byzantin, par M. G. Schlumberger.)

peuvent se classer parmi ceux que M. Schlumberger appelle « *d'époque ancienne, de l'époque la plus ancienne, des premiers siècles de l'Empire d'Orient.* »

Jusqu'à présent, aucun de nos plombs n'offre l'image de la Sainte Vierge accostée des sigles $\overline{\text{MHP}}$ et $\overline{\Theta\Upsilon}$, sigles qui, d'après ce même savant, se rencontrent presque constamment (1) sur les sceaux byzantins. Il faut sans doute attribuer l'absence complète de ces sigles dans les sceaux de Carthage à leur haute antiquité.

Jusqu'à ces dernières années, on n'avait trouvé en Afrique que fort peu de plombs de bulle. Parmi les milliers de sceaux étudiés par M. Schlumberger, il y en a qui proviennent de la Pouille, de la Calabre, de la Sicile. Il n'y en a pas un de provenance africaine. C'est qu'ils étaient, en effet, excessivement rares. L'Algérie entière, depuis la frontière tunisienne jusqu'à celle du Maroc, n'en possédait encore naguère qu'un fort petit nombre.

Ce genre d'antiquités avait été complètement négligé par les archéologues. Ils ignoraient les grands services que l'étude de ces sceaux pouvait rendre à l'histoire et leur attention ne se portait pas sur ces petits monuments. Lorsque fut publié en 1890, par les savants les plus compétents, le précieux livre intitulé : « Recherches des Antiquités dans le Nord de l'Afrique, Conseils aux Archéologues et aux Voyageurs », il n'est fait aucune mention des sceaux de plomb byzantins. De nos jours encore, il est fort peu de personnes qui attachent quelque valeur à ces disques de plomb. J'ai connu un commandant de

1. Il va jusqu'à dire que quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, l'effigie de la Théotokos figure entre ces deux sigles. (*Sigill.* p. 34, 36 et 37).

navire qui, en visitant nos collections, fut tout surpris d'y voir en place d'honneur une série de ces sceaux. Il me raconta que dans une de ses promenades à Carthage, il avait acheté d'un Arabe un de ces plombs et qu'après l'avoir gardé quelque temps, il finit par s'en débarrasser en le jetant par le hublot de sa cabine parce qu'il ne le croyait ni authentique ni intéressant.

J'ai connu en Tunisie un prêtre d'origine lorraine qui en avait réuni un assez grand nombre, provenant surtout de Sousse. Il a quitté le diocèse de Carthage, emportant sa collection sans l'avoir soumise à l'examen de quelque archéologue et sans peut-être soupçonner que parmi ces sceaux, il pouvait y en avoir qui se rapportaient au culte de la Sainte Vierge.

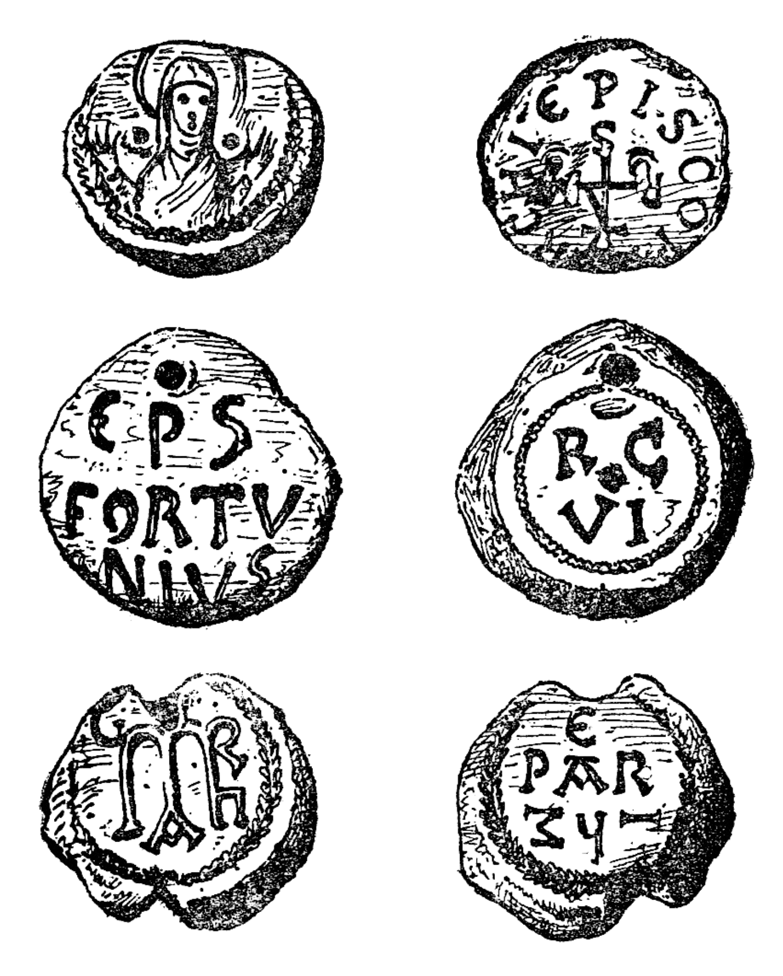
Déjà en 1888, le Musée Lavigerie en possédait une soixantaine qui disparurent dans un vol audacieux commis par des Siciliens.

J'en avais publié plusieurs en 1886 dans un article envoyé aux « *Missions Catholiques* » sous le titre : *Le culte de la Sainte Vierge à Carthage aux premiers siècles*. Mais tous malheureusement n'avaient pas été étudiés. Je n'avais pas alors l'expérience que j'ai aujourd'hui. Le monogramme marial des Byzantins, avec ses variantes, ne m'avait pas encore révélé ses secrets.

Depuis, notre collection de plombs s'est reformée. Nous en avons encore recueilli autant. Mais ceux que j'ai réussi à sauver ne représentent qu'une partie de l'ensemble de ce qui a été trouvé à Carthage. Je calcule que les ruines ont dû en rendre au jour plusieurs centaines. La plupart ont passé des mains des Arabes dans la poche de touristes étrangers,

ignorant absolument l'intérêt de leur acquisition.

Parmi les plombs qui me sont venus en main, il y en a un d'archevêque, il y en a d'autres d'évêques, d'archidiacre, de consuls, d'ex-consuls, d'ex-préfets, de préposite, de scolastique dans le sens



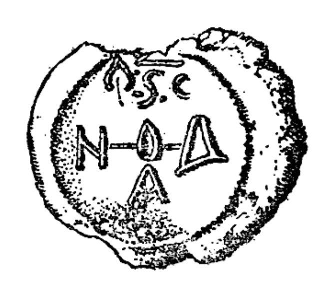
SCEAUX D'ARCHEVÊQUE, D'ÉVÊQUE ET DE PRÉFET, TROUVÉS A CARTHAGE.

d'avocat, de stratélates, de cubiculaires, de silentiaire ou huissier du palais, de *domestique* ou garde de corps de l'Empereur (1), de *mizeteros*, titre honorifique dépourvu de charges, etc...

1. Cf. Léon Cluguet. *Dict. des noms liturgiques dans l'Eglise grecque*, p. 37.

Parmi ces plombs, l'image qui revient le plus souvent est celle de Marie, la Mère de Dieu, la toute-puissante Patronne des chrétiens.





Souvent la Sainte Vierge apparaît comme dans les catacombes, comme aussi plus tard dans la célèbre église des Blachernes à Constantinople, sous la figure d'une orante (1). C'est alors l'attitude de Marie dans le *Magnificat* et à l'appui de cette assertion, je pourrais citer une mosaïque de Sainte-Sophie (2) dans laquelle la Madone est représentée les bras élevés et entourée d'une inscription grecque reproduisant le premier verset de l'admirable cantique chanté par Marie.

Un des plombs du Musée Lavigerie avec l'image

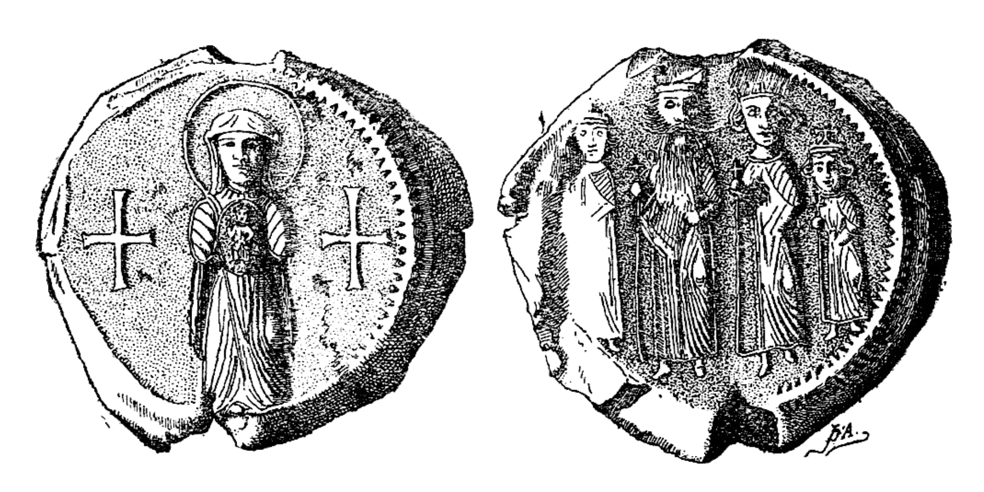


SCEAU DE L'ÉVÊQUE VICTORIANUS.

de la Sainte Vierge en orante porte le sceau de l'évêque *Victorianus*.

1. Voyez p. 86 et 87.
2. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, I, p. 103 et II, p. 572.

On connaît plusieurs évêques d'Afrique de ce nom. Mais pour l'époque byzantine à laquelle appartient ce plomb de bulle, un seul est mentionné dans les Annales ecclésiastiques. C'est Victorien, évêque d'Uzalis, ville romaine dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par le village d'El-Alia. Il était à Rome en 649 et assista au Concile de Latran sous le pape Martin Ier (649-654) (1). Tout porte donc à croire que notre sceau provient d'une cor-



SCEAU DE CONSTANT II, CONSTANTIN-POGONAT, HÉRACLIUS ET TIBÈRE.

respondance de cet évêque qui aimait à y faire figurer la Sainte Vierge en orante.

Mais très souvent Marie figure sur ces plombs avec son divin Fils. Alors c'est bien la grande *Theotokos*, la très sainte et toute-puissante Mère de Dieu.

Dans notre collection, on remarquera un sceau un peu plus grand que les autres (2). Il offre l'image

1. Cf. *Note sur le sable aurifère de la mer et une collection de plombs.* (Extrait du Bull. Arch. 1898, p. 4).

2. Il mesure 0m03 de diamètre. Nous en donnons un dessin agrandi. L'enfant Jésus, quoique très visible, est figuré dans un médaillon minuscule, de forme ovale, haut de cinq millimètres et large de trois et demi.

de la Sainte Vierge debout, portant sur sa poitrine un médaillon ovale dans lequel apparaît l'Enfant Jésus assis et levant la main droite pour bénir.

Ce plomb offre sur la seconde face les effigies en pied de Constant II, Constantin-Pogonat, Héraclius et Tibère qui figurent de 658 à 668 sur les monnaies. L'empereur et ses trois fils sont figurés debout, tenant chacun de la main droite une longue croix.

Sur un des plombs que nous avons trouvés à Carthage, le personnage dont le nom (peut-être *Mauritius*) est figuré en monogramme, s'honore du titre




MONNAIE DE CONSTANT II (641-668.)

de *Serviteur de la Mère de Dieu* ΔΟΥΛΟΥ ΤΗϹ ΘΕΟΤΟΚΟΥ qu'une des faces offre en toutes lettres.

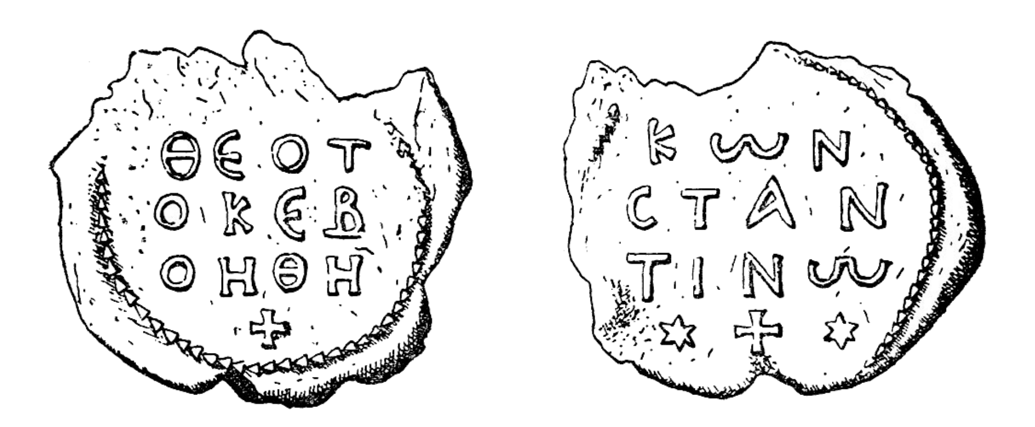
Un sceau de notre collection porte moitié sur une face, moitié sur l'autre, cette touchante invocation :

ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΗ ΚΩΝϹΤΑΝΤΙΝΩ,

Mère de Dieu, secours Constantin (1). Beaucoup de plombs byzantins portent cette invocation à la Sainte Vierge, mais figurée en monogramme cruciforme. La lettre Θ initiale de ΘΕΟΤΟΚΕ occupe alors le centre de la croix (2) et les autres lettres de la formule sont distribuées aux extrémités des

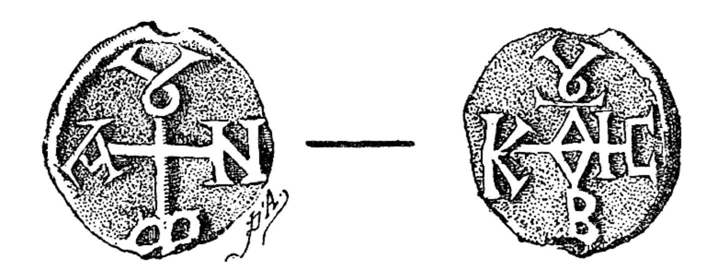
1. Ficorini a publié un plomb semblable (*De plumbeis antiquorum numismatibus*, p. 44, Rome, 1750.)
2. Cf. Musée de Sousse, Pl. XVII, 2 et 3.

bras de la croix. La formule était complétée par un nom propre se lisant en toutes lettres ou se cachant



aussi sous un monogramme souvent fort difficile à déchiffrer (1) (v. p. 95).

Parmi les plombs trouvés à Carthage, il y en a qui portent sur leur face la Vierge nimbée avec l'Enfant Jésus et au revers un monogramme cruciforme. Les bras de la croix se terminent : à gauche, par un A, à droite, par un N, en bas par un ω, en haut par un O surmonté d'un V. Ficorini (2) voit



dans ce monogramme, avec la croix, le symbole de l'ancre pour signifier l'espérance et l'invocation :

1. Ficorini, *De plumbeis antiquorum numismatibus*. Rome, 1750. Cf. Paul Monceaux, *Bull. des Antiq. de France*, 1903, p. 207.

2. Ficorini, p. 21. Le sens donné par Ficorini a cependant été contesté.

adjuva nos qui, jointe à l'image de la Vierge-Mère, est synonyme de la formule grecque Θεοτοκε βοήθει. Cette formule est, d'ailleurs, la prière latine des carreaux de terre cuite : *Sancta Maria, adjuva nos.*

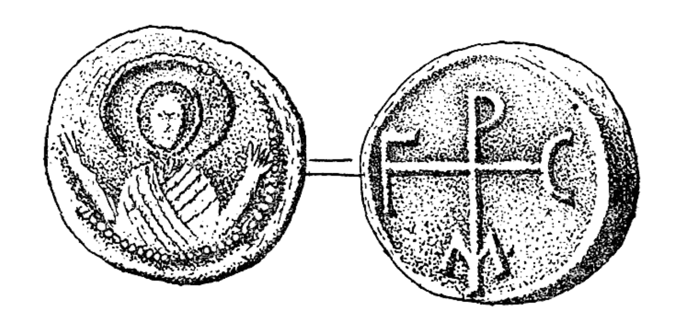
Dans mon mémoire communiqué au Congrès marial de Rome en 1904, je disais que les plombs de bulle fourniraient dans l'avenir les plus nombreux témoignages du culte de l'Afrique pour la très sainte Vierge.

Dès mon retour à Carthage, mon attention se porta d'une façon particulière sur ce genre de monuments chrétiens. Aussi je fus grandement récompensé par les agréables surprises que me réservait la divine Providence.

On en jugera par les notes suivantes écrites au fur et à mesure que j'avais le plaisir d'enregistrer dans mon *Journal Marial* une nouvelle trouvaille.

UN TRIMESTRE DE DÉCOUVERTES MARIALES

Le 19 avril 1905, en creusant la terre pour planter un arbre dans le jardin de Saint-Louis, notre con-



cierge arabe trouve un plomb portant sur une face la Sainte Vierge figurée en orante et au revers un monogramme cruciforme.

Le 14 juin 1905, je me trouvais au presbytère d'Enfidaville, en compagnie de plusieurs prêtres, membres de la Commission d'archéologie chrétienne du diocèse de Carthage. Cette Commission devait assister le lendemain aux travaux d'enlèvement d'une superbe mosaïque mentionnant seize martyrs et située dans la basilique d'Uppenna, monument tout entier pavé de mosaïques funéraires (1).

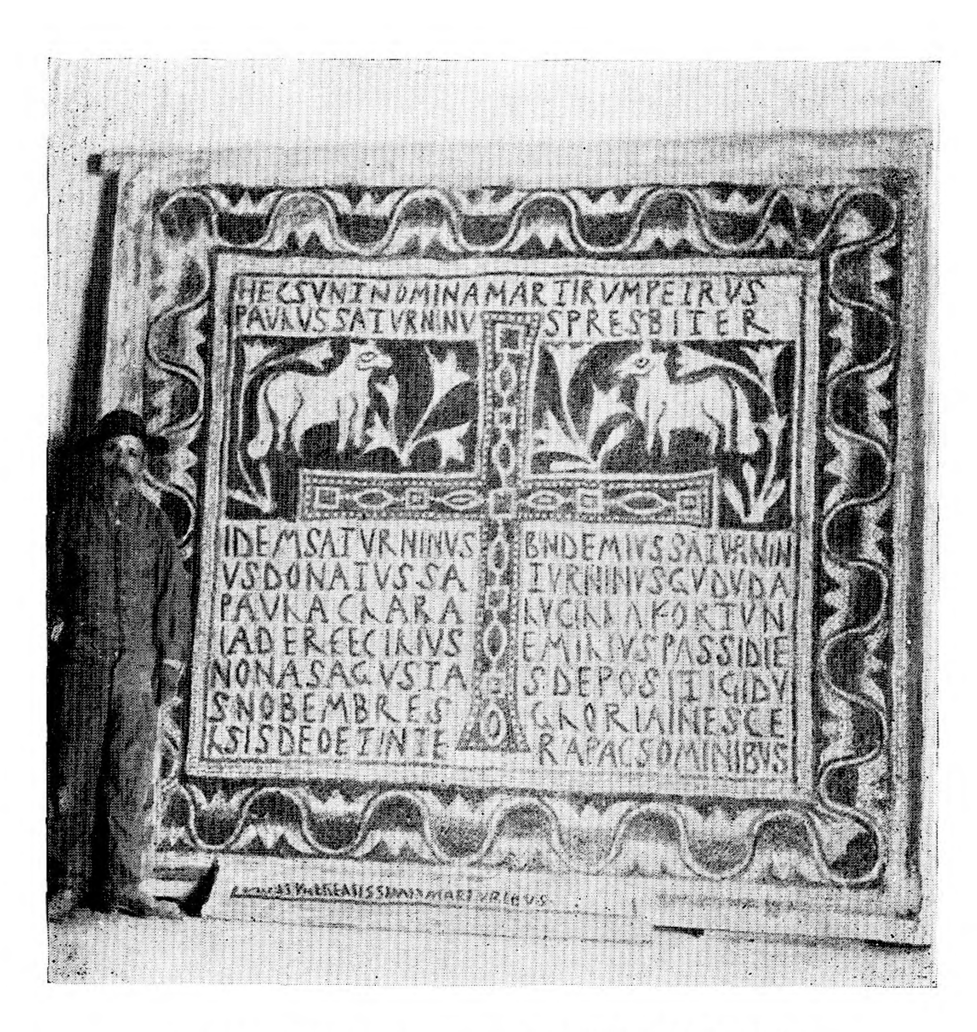
Il y avait là l'abbé Raoul, vicaire général, l'abbé Pavard, aumônier du lycée de Tunis, l'abbé Leynaud, curé de Sousse, l'abbé Attard un de ses vicaires, et l'abbé Tournier, curé de Sidi-Tabet. L'abbé Emmanuelli, curé d'Enfidaville, qui m'entendait parler des intéressants documents que j'avais réunis sur le culte de la Sainte Vierge et en particulier des sceaux byzantins, me dit qu'il possédait un plomb à inscription provenant de Sousse, l'antique Hadrumète et me le présenta aussitôt. Je l'examinai. D'un côté il offrait en monogramme cruciforme l'invocation à Marie : **ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ** et de l'autre, je lisais : **ΚΥΠΡΙΑΝΩ**, nom suivi du titre de *stratilate*, général ou commandant d'armée.

L'inscription entière était donc : *Mère de Dieu, protège Cyprien, le commandant d'armée* (2).

Le brave curé d'Enfidaville ayant pris l'avis de la vénérable assemblée, s'empressa de m'offrir le sceau du général Cyprien.

1. La basilique d'Uppenna et une autre découverte à peu de distance, à Sidi-Abich, étaient entièrement pavées de mosaïques, sujets décoratifs ou symboliques et surtout dalles de tombes avec leurs inscriptions. Toutes ces belles mosaïques aux tons chauds et variés vont former l'ornementation intérieure de la jolie église d'Enfidaville. Cette riche collection de mosaïques chrétiennes en fera un monument unique en son genre, dont l'archidiocèse de Carthage aura le droit d'être fier.

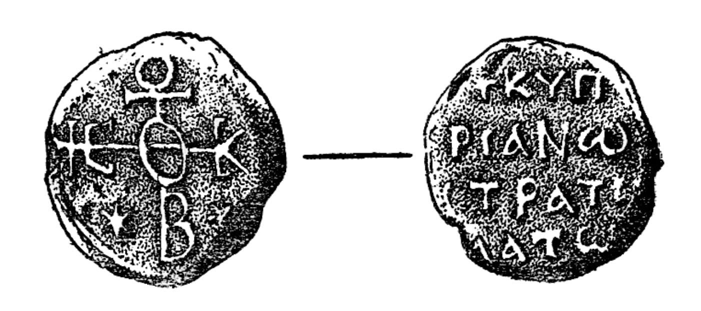
2. V. Schlumberger. *Sigillographie de l'Empire byzantin*, p. 366.



LA MOSAÏQUE DES SEIZE MARTYRS D'UPPENNA.

Ce nouveau document qui entrait si bien dans mon étude sur le culte de la Sainte Vierge n'était que le prélude de découvertes qui allaient marquer le dernier trimestre de l'année 1905. L'automne est toujours, à Carthage, l'époque la plus favorable pour ces sortes de trouvailles. C'est l'époque des labours et aussi celle des pluies qui, en lavant le sol, en font sortir quantité de menus débris et surtout des monnaies.

Les Arabes chercheurs de pièces se mettent alors en campagne. Les yeux fixés au sol, ils parcourent en tous sens les principaux quartiers de la ville



détruite. Les bons coins leur sont connus. Ils ramassent quantité de fragments de belle poterie étrusque, romaine ou gallo-romaine, des anses et des tessons estampillés de la marque du potier, des fonds de plats byzantins ornés de croix ou d'autres symboles religieux, des débris d'inscriptions, des échantillons de porphyre et de marbre de couleur, des éclats de lampes et de statuettes, des cubes de mosaïques, de brillants morceaux de verre irisé, des pastilles de verre coloré auxquelles on a donné le nom singulier de *larmes puniques*, enfin de menus objets de métal et surtout beaucoup de monnaies. Il serait amusant de dire tout ce qui se glisse de moderne ou de faux au milieu de cette variété de débris. Lors-

qu'un Arabe a trouvé une intaille ou une monnaie d'or, il est dans la joie. Mais si les pierres gravées et les camées se rencontrent encore quelquefois, la bonne fortune de trouver une monnaie d'or est très rare. Les Arabes, il est vrai, ne se font pas scrupule d'offrir aux étrangers de fausses monnaies et de fausses intailles. Il est telle et telle pièce que, depuis plus d'un quart de siècle, je vois réapparaître de temps en temps.

En fait de monnaies authentiques, le plus souvent les Arabes ne trouvent à la surface du sol





MONNAIE D'HÉRACLIUS (610-641.)

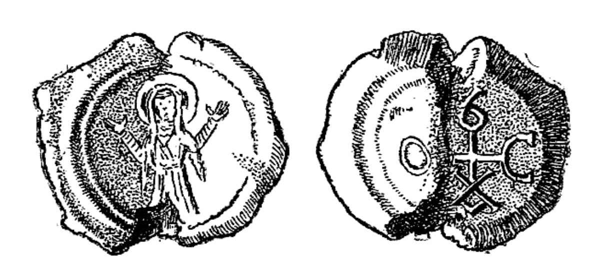
que de petits bronzes très usés ou oxydés et sans intérêt.

Ceux qui font ce métier présentent dans le creux de leur main aux nombreux touristes de passage, le produit de leurs recherches. D'ordinaire, le voyageur ne tient pas à charger ses poches de cette *ferraille.*

Cependant un œil exercé peut rencontrer parfois dans ces poignées de débris des pièces rares et d'une réelle valeur archéologique. On en jugera par nos trouvailles du mois d'octobre 1905. Je me borne ici à signaler les documents concernant le culte de la Sainte Vierge.

A l'importante série de plombs décrits plus haut, les pluies d'octobre sont venues en ajouter d'autres.

Deux de ces sceaux offrent sur leur face le buste de la Sainte Vierge figurée en orante, la tête nimbée.

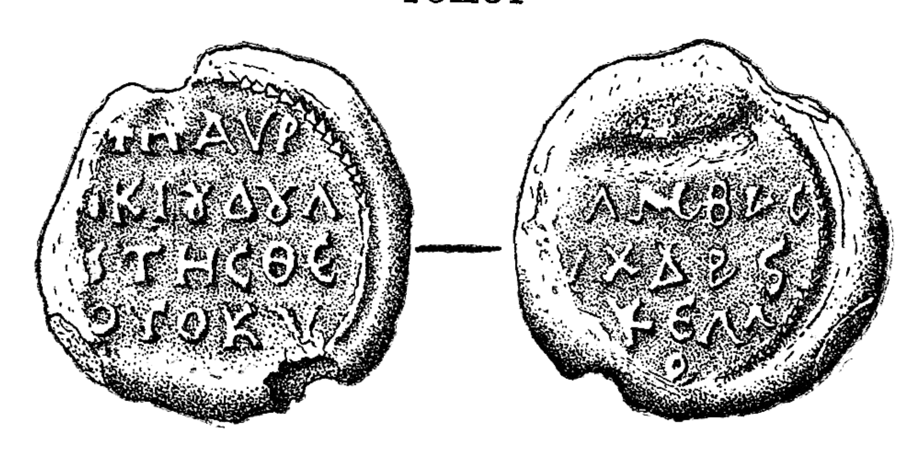


Un troisième montre l'image de Marie, complète et debout également avec le nimbe et les mains levées dans l'attitude de la prière.

Ces trois plombs portent au revers un nom propre en monogramme cruciforme.

Sur un quatrième, il n'y a pas l'image de Marie, mais le possesseur du sceau qui s'appelait *Maurice*, s'y honore du titre de *Serviteur de la Mère de Dieu* (1) :

† ΜΑΥΡ
ΙΚΙΟΥΔΟΥ
ΛΟΥΤΗCΘΕΟ
ΤΟΚΟΥ



1. Ce précieux sceau a été communiqué par M. Paul Monceaux aux Antiquaires de France, le 29 novembre (Bull. 4e trim. 1905, p. 330.)

Ce n'est pas la première fois que les ruines de Carthage nous fournissent un plomb de bulle avec la mention de *Serviteur de la Mère de Dieu.* Maurice qui faisait suivre son nom de ce titre n'était pas le premier venu. Le revers du sceau, lu et interprété par M. P. Monceaux, nous révèle que *Maurice* était chambellan impérial, chartularius et sacellaire, c'est-à-dire archiviste ou agent financier, chargé des fonctions de trésorier.

En même temps que le plomb de Maurice, j'en avais acquis un autre tellement fruste qu'il n'y avait guère d'espoir d'en tirer quelque chose. Cependant à force de le brosser, je puis distinguer d'un côté les têtes de Constant II et de Constantin Pogonat et de l'autre celles d'Héraclius et de Tibère, complétant le groupe impérial (659-668). Entre les têtes d'Héraclius et de Tibère on aperçoit un petit monogramme cruciforme qui pourrait bien être encore celui de l'invocation : ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ. Mais je ne puis que le signaler sans le donner comme un document certain du culte de Marie.

Durant ce mois d'octobre, j'avais encore recueilli des mains des Arabes deux fragments de ces statuettes d'argile représentant la Sainte Vierge et que j'ai attribuées plus haut à la fin du IVe siècle ou au commencement du Ve.

Enfin dans les derniers jours du mois, un des chercheurs arabes étant allé glaner des pierres et des débris autour des ruines de la grande basilique de *Damous-el-Karita*, m'apportait un petit morceau de marbre blanc très fin, sculpté en forme de feuille épineuse. C'est un fragment de la bordure qui encadrait notre magnifique bas-relief de la Sainte Vierge ou celui de l'Apparition de l'Ange aux ber-

gers, scène qui lui faisait pendant à une des entrées de la vaste basilique (v. p. 7 et 11).

Avec la fin d'octobre, la plupart des terrains déjà ensemencés diminuent d'autant le champ des recherches. Les trouvailles de monnaies sont plus rares.

D'ailleurs, en cette année 1905, le Ramadan, mois de jeûne strict pour les musulmans, commençait dans les derniers jours d'octobre. Les Arabes chercheurs de monnaies aspiraient au repos et il ne fallait plus compter sur leurs trouvailles. J'avais lieu, cependant, d'être satisfait. La Sainte Vierge avait béni ce mois consacré à l'honorer et j'étais heureux de pouvoir ajouter de nouveaux documents à mon travail.

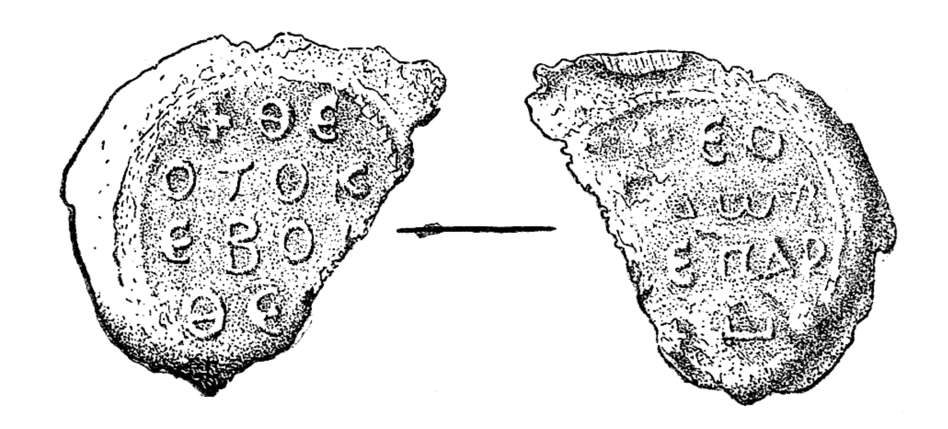
Cependant, le 2 novembre, un gamin arabe m'apportait encore, avec une pointe de flèche, un morceau de verre et de vilaines monnaies, un débris de statuette de la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus.

Ce mois de novembre devait s'écouler presque tout entier, sans trouver d'autres souvenirs du culte de Marie. La Providence m'a cependant habitué à enregistrer durant ce mois d'intéressantes découvertes. Nos fouilles avaient été particulièrement heureuses, le 4 et le 11, anniversaires d'autres découvertes importantes.

Le 26, jour anniversaire de la mort du Cardinal Lavigerie, je désirais une découverte et je ne pouvais espérer la faire dans notre chantier de fouilles, car c'était un dimanche et mon équipe d'ouvriers était au repos. « Peut-être, me disais-je, m'arrivera-t-il au moins une lettre m'annonçant quelque intéressante découverte archéologique. »

J'avais déjà eu à pareille date une de ces agréables surprises. Mais cette fois le courrier ne m'ap-

porta rien de ce genre. J'en étais déçu et j'éprouvais une sorte de tristesse involontaire que je ne pouvais m'expliquer. Il fallait pourtant se résigner. J'avais perdu tout espoir de voir ce jour marqué d'une trouvaille, quand dans l'après-midi, au moment de notre récréation, avant l'office des vêpres, un mendiant arabe vient solliciter l'aumône d'un burnous et d'une chéchia. Pour appuyer sa demande, il me présente quelques pièces qu'il a trouvées. Quelle ne fut pas mon émotion quand, parmi ces monnaies frustes, j'aperçus deux plombs. L'un d'eux com-



plètement détérioré par les injures du temps, ne conservait aucune trace de figure ou d'inscription. Sur l'autre, je lus avec une véritable joie : †ΘΕΟΤΘΚΕ ΒΟΗΘΕΙ. *Mère de Dieu, protège...* Le revers complétait l'invocation : ΘΕΟΔΩΡΩ ΕΠΑΡ(χω), Théodore, l'*éparque,* c'est-à-dire le préfet.

L'inscription entière de ce sceau se lit donc : *Mère de Dieu, protège le préfet Théodore.*

M. G. Schlumberger, dans sa Sigillographie de l'empire byzantin, fait remarquer que les sceaux de préfets (éparques) appartiennent surtout aux premiers siècles de l'empire byzantin. Alors le titre, comme sur notre plomb, figure généralement seul

sans être suivi d'aucune mention d'une catégorie spéciale.

J'étais heureux de pouvoir enregistrer cette trouvaille le 26 novembre en remerciant la très Sainte Vierge et le Cardinal Lavigerie car, me semblait-il, l'âme du grand apôtre de l'Afrique ne devait pas être étrangère à cette remarquable coïncidence.

Le soir du même jour, parcourant des documents qui n'avaient dans ma pensée aucun rapport avec mon étude sur le culte de la Sainte Vierge, j'avais l'agréable surprise de rencontrer une note écrite cinq ans auparavant au sujet d'un Frère scolastique décédé le 23 novembre 1900. La voici : « En creusant la tombe du cher Frère Müller qui, pendant ses années de scolasticat, avait employé presque tous ses jours de congé et ses récréations entières à construire une grotte colossale en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes, on trouve deux morceaux d'inscription chrétiennes. L'un en calcaire gris porte ces lettres hautes de 0m07 :

ARIA

» C'est, on le voit, presque le nom entier de *Marie* à la gloire de laquelle il a si généreusement travaillé. »

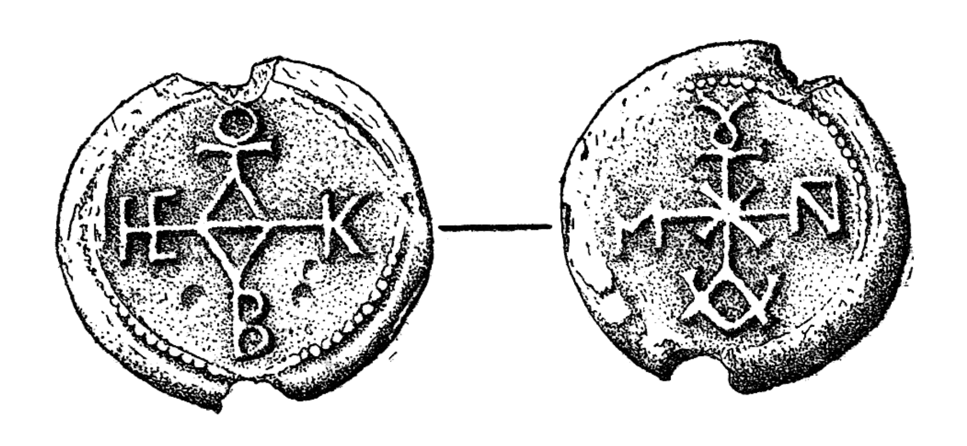
Il pourrait se faire cependant que ces quatre lettres appartenaient à un autre nom tel que *Januaria* qui se lit fréquemment sur les tombes chrétiennes, ou encore à l'indication du mois de janvier, par exemple *Kalendas januarias.*

Quoi qu'il en soit, le 26 novembre pouvait à bon droit être marqué d'une boule blanche. Mais la Providence me réservait encore d'autres surprises durant le mois de décembre.

Le 7, veille de la grande et belle fête de l'Imma-

culée Conception, pendant que le carillon du monastère des Carmélites annonçait les premières vêpres de l'office, j'eus encore la joie de faire l'acquisition d'un plomb de bulle, apporté par les Arabes avec un groupe de vieilles monnaies. Cette fois le sceau est très bien conservé. Il porte sur sa face le monogramme marial : ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ, Mère de Dieu, protège... Le revers offre également un monogramme renfermant un nom qui complète l'invocation.

Ce plomb et celui du 26 novembre ont été com-



muniqués par M. Paul Monceaux aux Antiquaires de France le 13 décembre 1905. « Sur la face, m'écrivit ce savant, je lis avec vous, sans hésiter, θεοτόκε βοήθει. Des monogrammes identiques figurent sur d'autres sceaux, et je les ai toujours interprétés ainsi. »

La semaine qui suivit la fête de l'Immaculée Conception, une violente tempête s'abat sur Carthage. La pluie tant désirée des colons tombe à torrents. Cette fois, le sol a été lavé à fond. Le 14 décembre, le temps se remet au beau. Il semble que les chercheurs de monnaies vont faire d'intéressantes

trouvailles. Cependant on ne m'apporte que des pièces insignifiantes. J'avais espéré mieux et surtout j'avais espéré pouvoir enregistrer quelque sceau byzantin complétant mon travail sur la Sainte Vierge.

Le 15, octave de la fête de l'Immaculée Conception, je m'étais rendu à notre nécropole punique, en compagnie de M. Henry Bourbon, l'habile et complaisant photographe de mes travaux de fouilles. A notre retour, nous trouvâmes, près des citernes, un Arabe qui me présente quatre monnaies et quelques brindilles d'or trouvées dans le sable sur le bord de la mer. Cet indigène est un ex-tirailleur qui a même passé plusieurs années dans un pénitencier de Corse. Il parle français. C'est un *civilisé* qui se croit nécessairement supérieur aux autres Arabes. Aussi au lieu d'imiter les chercheurs de monnaies qui montent à Saint-Louis et se tiennent près de la Primatiale ou à l'entrée du Musée Lavigerie pour faire des offres aux nombreux visiteurs, il ne se donne pas tant de peine. Il préfère rester non loin de son gourbi et attendre une bonne occasion en guettant les touristes au passage.

En me voyant il vient à moi et me salue. Aussitôt, il me présente ses trouvailles. J'ai beau lui dire que je n'en veux pas, d'autant plus qu'il en demande un prix exorbitant, il insiste pour me les faire accepter.

— Mais je n'ai pas d'argent sur moi ! lui dis-je.

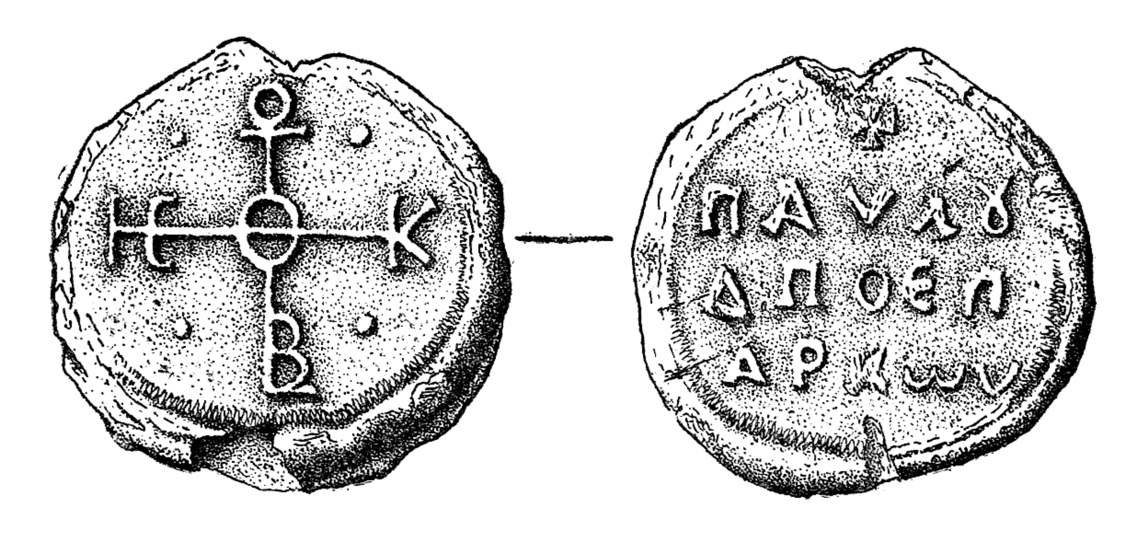
— Qu'à cela ne tienne, me répond-il, tu me paieras quand tu voudras, ou je monterai tantôt à Saint-Louis. Je finis par céder, et l'achat est conclu.

Vers deux heures de l'après-midi, au moment où je récite les vêpres de l'octave de l'Immaculée Conception, notre concierge vient m'avertir qu'un Arabe

me demande et qu'il a en main un plomb avec *numéro.*

J'achève mon office et je me rends aussitôt vers l'indigène. C'est l'ex-tirailleur de ce matin. Il vient toucher le prix de ses monnaies et me présente un sceau byzantin très bien conservé. En rentrant chez lui après notre rencontre, il a surpris son petit neveu en train de jouer avec ce plomb.

La face porte en monogramme l'invocation **ΘΕΟ-**



ΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ et au revers, je lis le nom de Paul, ex-préfet.

†
ΠΑΥΛΟΥ
ΑΠΟΕΠ
ΑΡΧΩΝ
†

L'inscription entière est donc : *Mère de Dieu, protège Paul, ex-préfet.* Je n'ai pas besoin de dire que je remerciai de bon cœur Notre-Seigneur et sa divine Mère.

Sans la rencontre providentielle du matin, ce sceau marial aurait sans doute été vendu à quelque touriste qui n'en aurait pas soupçonné l'intérêt et je n'aurais pas eu le plaisir de l'enregistrer ici.

Il fut communiqué aux Antiquaires de France dans la séance du 24 janvier suivant.

Le dimanche suivant 17 décembre, un Arabe me présente un tas de menus tessons et de fragments de verre, parmi lesquels je distingue un débris de statuette de la Sainte Vierge. Elle est brisée à la hauteur de la tête et des pieds de l'Enfant Jésus.

Le mois de décembre avait donc été marqué, comme les mois d'octobre et de novembre, par de précieuses trouvailles concernant le culte de Marie à Carthage.

Je pouvais à bon droit appeler ce trimestre privilégié : *Un trimestre de découvertes mariales.*

TROUVAILLES DE 1906.

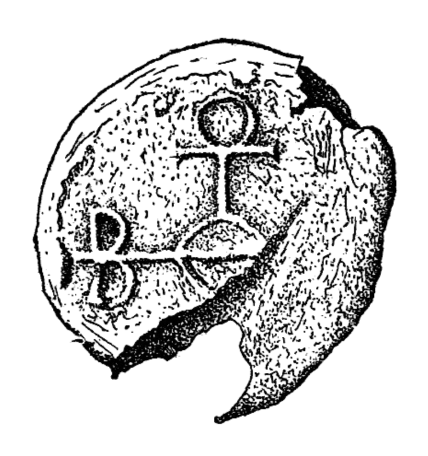
Qu'allait être la nouvelle année pour les découvertes mariales? L'année qui venait de s'écouler et surtout le dernier trimestre paraissaient garantir l'avenir.

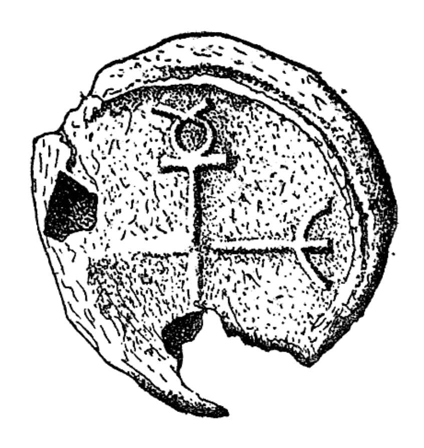
Dès le 23 janvier, jour de la fête des Epousailles de la Sainte Vierge, au moment où je viens de célébrer la Sainte Messe et où je suis sur le point de m'absenter pour la journée, notre concierge que j'avais envoyé porter au Carmel les Annales de la Sainte Enfance, est heureux de me remettre un plomb écrit qu'il a trouvé dans le chemin du monastère.

C'est un sceau byzantin très avarié, portant sur chaque face un monogramme cruciforme. D'un côté,

ce qui reste du monogramme convient à l'invocation : ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ, *Mère de Dieu, protège...*

Le jour de cette trouvaille, nous avions à Saint-Louis, un des principaux membres de notre Société, grand théologien. Quand, le soir, à mon retour d'Utique, où je m'étais rendu, je racontais devant lui l'heureuse surprise du matin, il se rappela avoir ramassé la veille un morceau de plomb sur le chemin conduisant au Carmel, mais n'y voyant aucune inscription à cause de la couche de terre qui le recouvrait, il l'avait rejeté.





Ne dirait-on pas que la Sainte Vierge tenait à ce que ce sceau me parvînt le jour où on célébrait une de ses fêtes ? La veille, c'eût été trop tôt, selon la remarque d'un de mes amis.

Après cette date du 23 janvier, il me fallut attendre la saison d'automne pour avoir la joie d'enregistrer d'autres découvertes mariales.

TROUVAILLES D'OCTOBRE 1906.

Je comptais surtout sur l'automne pour faire de nouvelles trouvailles mariales.

J'ai déjà dit combien cette saison est favorable aux découvertes de ce genre. C'est le moment où les terrains, non encore labourés, sont lavés par les pluies et offrent plus de chances aux chercheurs. Lorsque se font les travaux d'ensemencement, l'aire des recherches diminue et les trouvailles deviennent de plus en plus rares.

En 1906, vers le 13 septembre, veille de l'anniversaire du martyre de saint Cyprien, nous venions d'entendre au réfectoire la lecture du martyrologe rappelant la glorieuse confession et la mort généreuse de l'illustre évêque de Carthage, quand nous entendîmes et bientôt nous sentîmes tomber les premières gouttes des pluies automnales. Le ciel s'était soudainement assombri. Cependant l'orage qui menaçait n'éclata pas sur Carthage. Des nuages épais, sillonnés d'éclairs, couvraient la presqu'île du cap Bon et l'orage alla s'abattre sur *Kourba*, l'antique *Curubis* où saint Cyprien, en 257, subit la peine de l'exil et eut la vision de son martyre.

En somme, les tempêtes *cypriennes*, de tradition à Carthage, parce qu'elles arrivent à l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire aux environs de la fête de saint Cyprien (1), ne se firent vraiment sentir que dans les derniers jours de septembre.

Le jeudi 27, et surtout les deux jours suivants, des pluies torrentielles ravagèrent plusieurs parties de la Tunisie et de l'Algérie. Des extrémités de la côte africaine, depuis Nemours et Oran, jusqu'à Sfax et Gabès, arrivaient des bruits de sinistres. Des rivières ordinairement à sec, avaient débordé; des routes étaient sous l'eau, des troupeaux avaient

1. Procope. VANDAL. I, 20-21. Cf. Paul Monceaux. *Hist. litt. de l'Afrique chrétienne*, II, p. 384.

été enlevés ; des voies ferrées étaient coupées, la circulation arrêtée, les services de la poste et du télégraphe interrompus. Malheureusement, outre ces désastres, comme il arrive trop souvent dans les crues subites, les orages avaient causé la mort de plusieurs personnes.

Carthage, heureusement, n'eut pas à déplorer de ces catastrophes, mais les grandes pluies avaient lavé profondément le sol, ravinant toutes les pentes.

Les chercheurs de monnaies peuvent maintenant se mettre en campagne.

Le vendredi 28 septembre, profitant d'une éclaircie pour me rendre à notre chantier de fouilles qui est installé sur l'emplacement d'une ancienne *area* chrétienne (1), je rencontre sur mon chemin, près de Damous-el-Karita, un Arabe qui me présente une tête de figurine, semblable à celles que nous avons reconnues plus haut représenter la Sainte Vierge. Je mentionne cette petite trouvaille, pour montrer combien on rencontre fréquemment des débris de ces statuettes. Si elles étaient païennes, elles seraient enfoncées plus profondément dans le sol et on ne trouverait pas leurs débris ni si facilement ni si souvent.

Le dimanche 30 septembre, nous étions à la veille du Mois du Rosaire, et ce jour-là, nous célébrions à Carthage la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Cette coïncidence et la pensée que les Arabes

1. Nous y avons trouvé les ruines d'une grande basilique et plus de quatre mille morceaux d'épitaphes chrétiennes. Des inscriptions ont pu heureusement être retirées du sol entières. D'autres ont pu être reconstituées. Enfin nous venons d'y trouver l'emplacement de la sépulture de sainte Perpétue et de sainte Félicité. La pierre tombale les nomme toutes deux, ainsi que leur quatre compagnons de martyre, *Saturus*, *Saturninus*, *Revocatus* et *Secundulus*.

ont dû trouver beaucoup de monnaies entretiennent en moi la vision de superbes plombs de bulle intéressant le culte de la Sainte Vierge. La divine et si bonne Providence n'allait-elle pas cette année encore favoriser le Mois du Rosaire de quelque découverte précieuse? Mon esprit est paisiblement occupé de cette pensée, je pourrais dire de ce désir marial.

Le matin, au sortir de la grand'messe, j'apprends avec une vive satisfaction, par une excellente lettre de Mgr Bauron, curé de Saint-Eucher, à Lyon, la prochaine apparition d'une *Revue Mariale.* La lettre qui m'apportait cette heureuse nouvelle me donnait en même temps, d'une façon inattendue, des renseignements pour lesquels j'avais résolu d'écrire ce jour-là même à Mgr Bauron. La Providence me réservait cependant une bien plus agréable surprise.

Au moment où je venais de prendre connaissance de la lettre qui prévenait des désirs non encore exprimés, on m'annonce que des Arabes porteurs de monnaies anciennes sont à l'entrée de Saint-Louis et me demandent. En me dirigeant vers eux, je songe aux plombs de bulle, en même temps qu'au Mois du Rosaire et à la fête du jour.

Ma joie fut grande en apercevant au milieu des pièces que les Arabes me présentaient, un plomb correspondant à mes désirs. L'achat fut vite conclu.

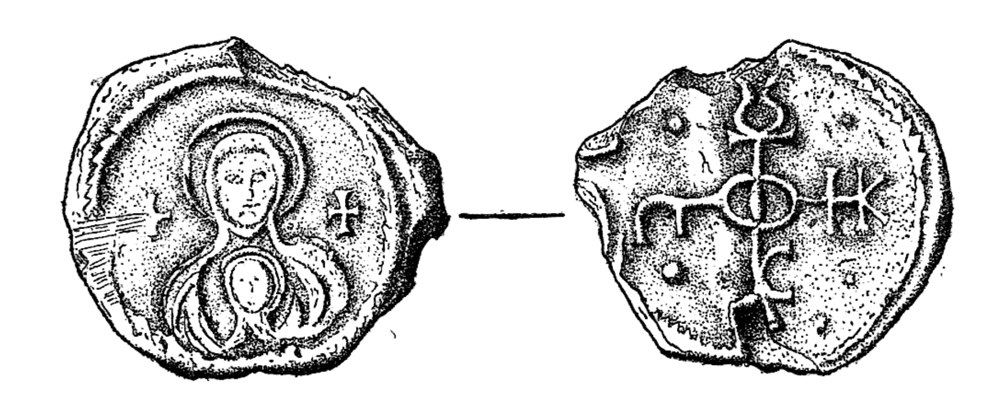
D'un côté, ce sceau porte l'image de la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus. La Mère et son divin Fils sont nimbés. A droite et à gauche du buste de Marie, apparaît dans le champ une petite croix.

Au revers, un monogramme cruciforme renferme le nom du personnage dévot à Marie qui avait ainsi scellé sa correspondance.

La fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs et la veille du Mois du Rosaire, en l'année 1906, avaient donc été particulièrement bénies pour l'archéologie mariale.

J'ai déjà dit quelle variété d'objets les Arabes ramassent sur le sol, à travers les ruines de Carthage. Avec le plomb de bulle qui avait pour moi une valeur sans égale, je fis aussi le même jour l'acquisition de plusieurs pièces chrétiennes très intéressantes. Je les énumérerai très brièvement.

Une petite monnaie d'argent, de l'époque byzan-



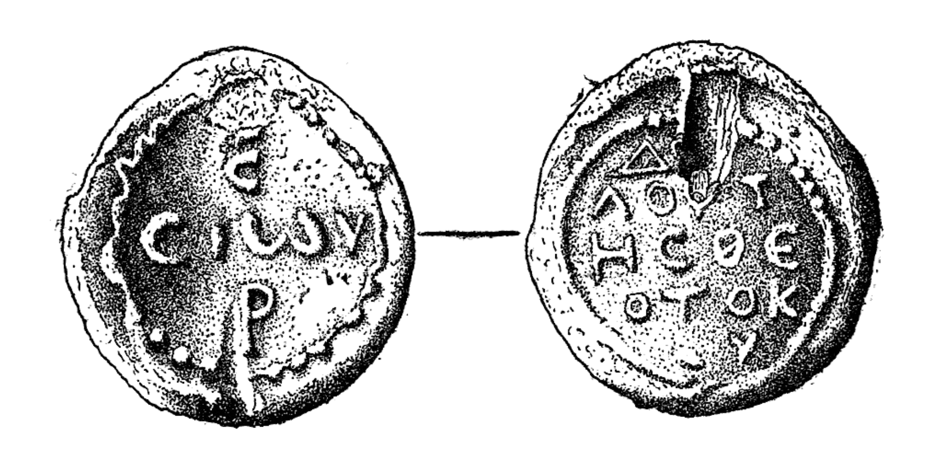
tine offre un revers excessivement rare consistant en une petite croix centrale entourée de l'inscription : SALVS MVNDI. C'est la première fois que je lis cette légende sur une monnaie.

Une autre pièce d'argent est tout simplement une grande et belle médaille moderne du Sacré-Cœur. Quelque pieux touriste l'aura perdue en visitant les ruines. Elle mesure près de quatre centimètres de diamètre. Sur la face, Notre-Seigneur Jésus-Christ montrant son Cœur, est figuré à mi-corps entre les lettres symboliques *alpha* et *oméga* avec le mot : *Montmartre* et cette invocation : *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis.* Le revers porte la dédi-

cace : *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens et devota*, entourant trois lignes horizontales : *Vœu national — Archiconfrérie — du Sacré-Cœur.*

Le plomb de bulle à l'image de la Sainte Vierge qui, avec ces pièces, m'était arrivé le 30 septembre, me donnait bon espoir pour le mois du Rosaire.

Le jour de la fête des Saints Anges, pendant qu'une caravane de pèlerins, sous la conduite de l'abbé Potard, visite les sanctuaires de Carthage et le Musée Lavigerie, deux plombs de bulle trouvés



par les Arabes m'arrivent entre les mains. Ils sont mal conservés et j'ai le regret de constater qu'aucun d'eux ne porte trace de la dévotion à Marie.

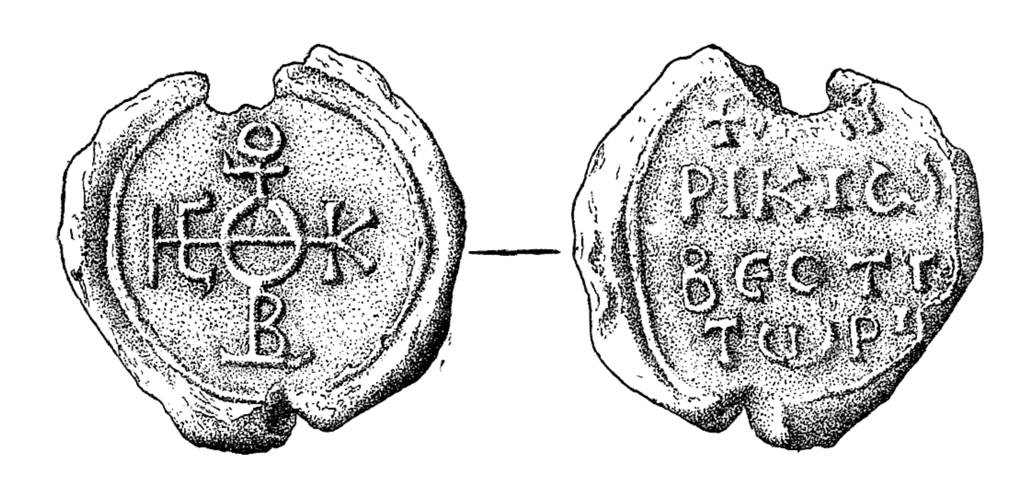
Le premier vendredi du mois amène encore deux plombs en fort mauvais état.

Cependant, plusieurs jours après, l'un d'eux, nettoyé avec soin par un de mes confrères, permet de reconnaître la formule : ΛΟΥΛΟΥ ΤΗC ΘΕΟΤΟΚΟΥ, c'est-à-dire sceau *du serviteur de la Mère de Dieu.* C'est donc bien un plomb marial et le mois du Rosaire ne se sera pas écoulé sans m'avoir apporté de nouveaux documents pour l'histoire du culte de

Marie. Un autre jour, on m'apporte, avec de menues monnaies, un petit crucifix moderne de cuivre et deux monnaies du moyen âge. Comme on le voit, ce ne sont pas toujours des monuments des premiers siècles qu'on trouve à Carthage.

Cependant, le 19, c'est bien encore un sceau byzantin qu'on m'apporte, mais je n'y vois rien de marial.

Le 25, c'est autre chose. L'Eglise d'Afrique célèbre la fête de saint Félix avec ses compagnons



martyrs et nous sommes à la veille de la fête de saint *Quodvultdeus*, évêque de Carthage. S'il plaît à Dieu, la journée sera bonne.

Elle le fut en effet. Ce jour-là, j'étais allé à Tunis et quand je rentrai à Saint-Louis, un de mes confrères était tout joyeux de me montrer un plomb de bulle dont il avait fait l'acquisition en mon absence.

C'est un beau plomb marial. La face porte le monogramme de l'invocation à la Mère de Dieu, et au revers, on lit le nom et le titre d'un personnage de la maison impériale : **ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΗ MAVRIKIΩ**

BECTITΩPI, *Mère de Dieu, protège Maurice le Vestitor.*

Il n'est pas facile de dire au juste à quel fonctionnaire appartenait le titre de *Vestitor*.

Ce devait être un maître-tailleur au service de l'Empereur.

A l'époque byzantine, il y avait dans le palais impérial, outre les *Vestitores*, des *Vestiarii*, des *Vestiarites*, des *Vestarques* et autres fonctionnaires attachés à la direction et à l'administration du *Vestiaire* de la cour. M. G. Schlumberger, dans sa « Sigillographie de l'Empire byzantin » (1), avoue ne pouvoir préciser ce qui distinguait entre elles ces diverses charges.

D'ailleurs, ce qui nous intéresse le plus dans ce sceau, ce n'est pas tant la fonction du personnage, si honorifique qu'elle fût, mais bien l'invocation par laquelle ce chrétien tenait à se mettre sous la protection de Marie. Ce qui nous intéresse, c'est la nouvelle preuve qu'il nous fournit de la dévotion envers la Mère de Dieu aux premiers siècles.

Le mois du Rosaire m'avait donc, comme l'année précédente, apporté de précieux témoignages du culte de la Sainte Vierge au VI[e] et au VII[e] siècle.

TROUVAILLES DE 1907.

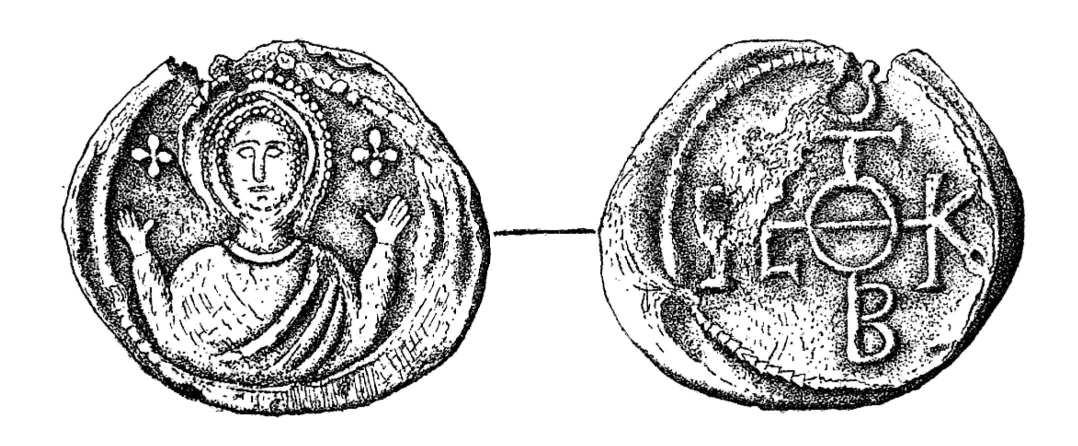
En 1906, c'est le 23 janvier qu'avait été trouvé le premier plomb marial de l'année. En 1907, la première découverte eut lieu encore plus tôt. Le 14 janvier, en la fête de saint Hilaire et de celle du martyr saint Félix dont l'Eglise fait mémoire le

1. Page 602.

même jour, j'ai la joie d'enregistrer une heureuse trouvaille mariale. C'est un beau plomb de bulle qui a été ramassé par un enfant arabe vers la mer, au bas de la colline de Saint-Louis.

La face porte le buste de la Sainte Vierge figurée en orante et placée entre deux petites croix. Au revers, le monogramme cruciforme renferme l'invocation habituelle : ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ. *Mère de Dieu protège.*

Ce sceau ne porte pas de nom, et cette lacune,

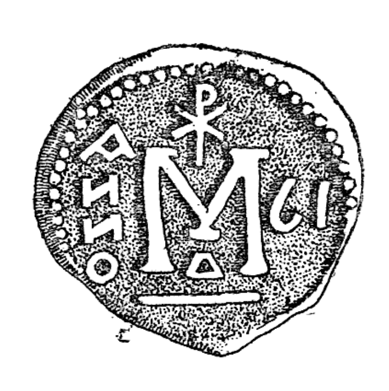


m'écrit M. P. Monceaux, « s'explique probablement par la modestie du propriétaire. Peut-être, d'ailleurs, y avait-il un second sceau donnant le nom. »

Le mois de février m'apporta un sceau très avarié au revers duquel on lit facilement ΔΟΥΛΟΥ, premier mot de la formule connue. L'épitaphe de la chrétienne *Marie* dont j'ai parlé plus haut, avait marqué le mois de mars (v. p. 85).

Si, au temps des persécutions, le sang des martyrs qui arrosa si souvent le sol de Carthage était, selon la belle expression de Tertullien, une semence de chrétiens — *sanguis martyrum, semen christianorum* — il me semble que les nombreux témoignages

du culte de Marie aux premiers siècles, sortis de ce même sol de Carthage, doivent être autant de germes féconds qui contribueront à étendre et à faire fleurir toujours davantage dans les âmes le culte et l'amour de la très Sainte Vierge. Tel sera le vœu le plus ardent de tout cœur dévoué à Marie, de tout serviteur de la Mère de Dieu.



VI.

LE BAS-RELIEF DE CHERCHELL

Tous les monuments que j'ai fait connaître jusqu'à présent ont été découverts à Carthage ou en Tunisie.

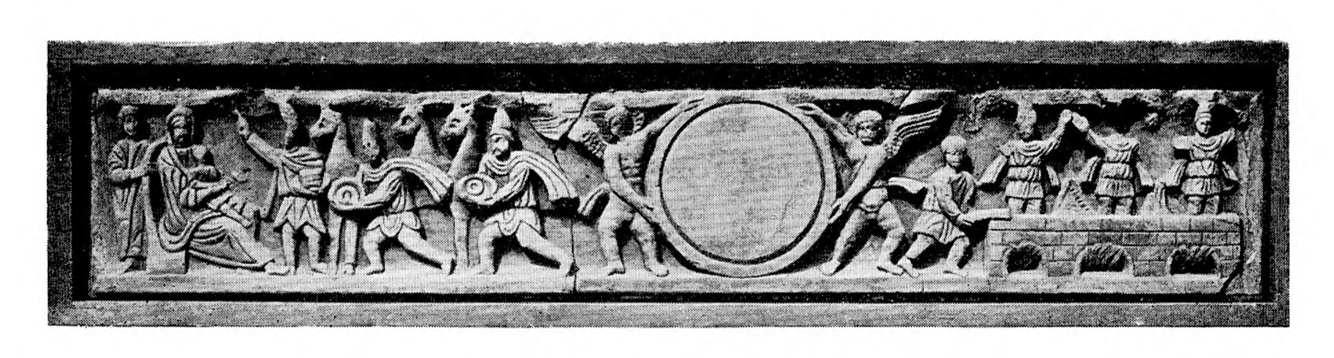
Avant de terminer cette première partie de notre étude, il nous est agréable de pouvoir donner la description d'un intéressant bas-relief découvert en Algérie, à Cherchell, l'antique Césarée. Les détails qui vont suivre sont extraits d'une note publiée en 1890 dans la *Revue Archéologique* (1)par M. Waille, professeur à l'Ecole supérieure des Lettres, d'Alger.

Le monument dont il s'agit est sculpté sur une plaque de marbre blanc longue de $1^{m}83$ et haute de $0^{m}315$. Il manque quelques centimètres à l'extrémité droite. M. Waille attribue au Ve siècle cette œuvre de sculpture.

Vers 1889, à l'ouest de Cherchell et presque en face du cimetière actuel, un boucher nommé Kaddour découvrait un bas-relief funéraire représentant à droite les trois enfants dans la fournaise (2) et à gauche l'Adoration des Mages. Dans cette dernière scène la Sainte Vierge, vêtue d'une ample tunique et la tête couverte d'un long voile, est assise sur un siège à haut dossier. Sur ses genoux, elle porte

1. Troisième série, T. XV, p. 214.

2. Pour saint Jean Damascène, la fournaise de Babylone, « tout à la fois flamme et rosée », préfigurait Marie avec le feu divin caché dans ses entrailles. (P. Terrien, *La Mère des Hommes*, II, p. 405.) Il est intéressant de voir dans le bas-relief de Cherchell cette scène faire pendant à celle de la Sainte Vierge offrant Jésus à l'adoration des Mages.



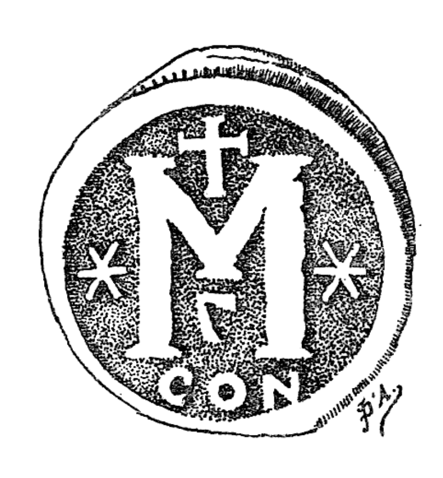
BAS-RELIEF DE CHERCHELL.

l'Enfant Jésus déjà grand et le présente à l'adoration des Mages, au nombre de trois. « Ils sont coiffés du haut bonnet persan et portent une tunique courte nouée à la ceinture ». Le premier, debout, lève la main droite comme pour indiquer à ses compagnons l'étoile miraculeuse. Les deux autres accourent tenant dans leurs mains une corbeille de présents. « Leur manteau flottant au vent, marque bien l'ardeur de leur élan et de leur touchante impatience ». Ils sont accompagnés de leurs chameaux qui regardent curieusement, eux aussi, du côté de la Sainte Vierge.

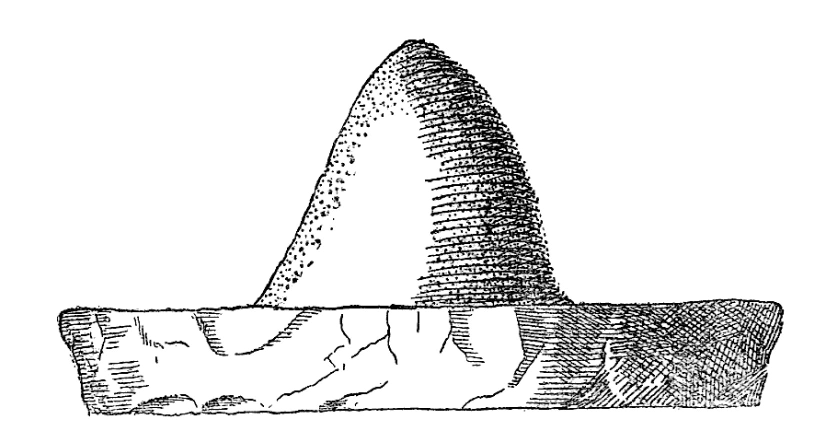
Derrière le siège de Marie, un personnage que l'on croit être saint Joseph, se tient debout. De la main droite, il saisit le dossier du siège de Marie.

Cet intéressant bas-relief, acheté par M. l'abbé Papelier, curé de Cherchell, fait aujourd'hui partie des collections chrétiennes du Musée du Louvre.

Une petite gravure de cette sculpture a été donnée en tête de sa note par M. Waille. M Héron de Villefosse, conservateur au Musée du Louvre, m'en a procuré une excellente photographie que je suis heureux de reproduire dans cette étude (v. p. 129).



C'est aussi de Cherchell que provient un objet très curieux offert par le Cardinal Lavigerie au musée qu'il a créé à Carthage et auquel nous avons donné son nom. Un disque d'argile de 0m06 de diamètre, muni d'un appendice de forme conique servant à le saisir, porte en creux le monogramme du Christ formé des deux premières lettres du mot ΧΡΙΣΤΟΣ accostées de l'*alpha* et de l'*oméga*, avec cette inscription : HIC EST FLOS CAMPI ET LI-



MOULE A HOSTIES.

LIUM, *Celui-ci*, c'est-à-dire le Christ, *est la fleur du champ et le lis.*

Dans ce moule à hosties, l'inscription rappelle le second verset du chap. II du Cantique des Cantiques, verset que l'Eglise a souvent appliqué dans sa liturgie à la très Sainte Vierge (1).

Ici le texte biblique se rapporte directement au Verbe de Dieu, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, né de la Vierge Marie. Aussi nous ne le donnons pas

1. La liturgie applique souvent à Marie ce que la Sainte Ecriture dit de la Sagesse éternelle. *Tam divina est Maria*, dit Gerson *ut quidquid Scriptura dicit de Sapientiâ æternâ, Ecclesia dicet de Mariâ.*

comme un monument se rapportant directement au culte de Marie.

Cependant, si nous prenons le mot *campus* en particulier, il se rapporte bien à la Sainte Vierge, ce jardin fermé « qui ne s'ouvrit qu'au seul Roi des siècles (1) ».

Dans une hymne du VIIe siècle, Marie est saluée



INSCRIPTION DU MOULE A HOSTIES.

« champ fécond en miséricorde, prairie de délices, terre promise de laquelle s'écoulent le lait et le miel (2) ».

La vertu du Très-Haut jeta son ombre féconde sur la Vierge et son sein devint comme un champ fertile où l'on récolte le salut en chantant Alleluia. »

1. P. Terrien, *La Mère de Dieu*, II, p. 92.
2. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, I, p. 373.

Marie est la terre qui a donné aux fidèles un Sauveur :

Terra suum Salvatorem
Germinans fidelibus.

Jésus-Christ est le froment des élus, et, dit saint Bernard, ce froment a poussé d'une terre où nul mortel ne l'a semé (1).

Si donc Notre-Seigneur est la fleur et le lis, Marie, la plus pure des créatures, est le *campus*, c'est-à-dire l'*hortus conclusus*, terre que l'épine du péché n'a jamais déparée, terre où la bénédiction du Seigneur s'est reposée, sans qu'elle ait jamais connu l'antique malédiction, enfin c'est de cette terre qu'a poussé le Christ, fruit béni de ses entrailles (2) ».

« Marie, dit saint Ambroise, dégagée des sens et Vierge, a fait croître le Christ comme une *fleur* en conservant l'intégrité de son corps (3) ».

Puisque dans la formule : HIC EST FLOS CAMPI ET LILIUM le mot CAMPUS se rapporte bien à Marie, l'objet sur lequel il se lit méritait de trouver place dans notre travail, ne serait-ce que pour satisfaire la piété du lecteur.

Jesu, flos Matris Virginis (4),
Amor nostrae dulcedinis.
Tibi laus, Honor nominis
Regnum beatitudinis.
Amen.

1. P. Terrien, *La Mère de Dieu*, II, p. 152.

2. *Id.* I, p. 361. La Mère de Dieu, dit saint André de Crète, est la terre sainte où germe la vérité (*id. La Mère des Hommes*, II, p. 406.)

3. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, I, 303.

4. Dernière strophe de l'hymne *Jesu, decus angelicum* de la fête du Très saint nom de Jésus (office de Laudes).

Tels sont les monuments de Carthage, de la Tunisie, de l'Algérie, se rapportant au culte de la Sainte Vierge et antérieurs à l'invasion arabe.

Tous ont été trouvés durant ces dernières années dans l'espace d'un quart de siècle.

Si nous rappelons maintenant leur absence complète constatée par Mgr Pavy en 1858 et vingt ans plus tard dans l'ouvrage de M. Rohault de Fleury, si nous rappelons en même temps les prévisions du Cardinal Lavigerie exprimées en 1885, nous pouvons nous réjouir de voir ces dernières amplement réalisées.

En 1885, le Cardinal Lavigerie ne pouvait citer que notre bas-relief de Damous-el-Karita récemment découvert, et voici que les monuments du culte de Marie, grâce encore au Cardinal Lavigerie, l'inspirateur des recherches dans le sol de Carthage, sont devenus si nombreux qu'il faut renoncer à les compter. Chaque jour, d'ailleurs, apporte de nouveaux documents.

Nous avons passé en revue les plus anciennes représentations de la Mère de Dieu ici sculptée dans le marbre, là modelée sous forme de statuettes ou estampée sur des carreaux d'argile. Nous avons signalé l'invocation : *Sancta Maria, adjuva nos.* Nous avons lu le nom de Marie sur les dalles de tombes chrétiennes. Les plombs byzantins nous ont montré avec de multiples images de Marie, le titre de *Serviteur de la Mère de Dieu* et la pieuse invocation : *Mère de Dieu, protège...* suivie du nom de personnages officiels. Ces plombs dont la série est considérable, nous ont conduit à travers le VIe et le VIIe siècle jusqu'à la prise de Carthage par les Arabes en 698. Alors un voile de deuil s'étend sur les

ruines de la cité chrétienne. Carthage, la grande ville, la métropole de cette illustre Eglise d'Afrique est saccagée et détruite. Son sol demeure désert et on ne pourra plus qu'à de longs intervalles constater, soit dans les environs, soit dans le reste des pays barbaresques l'existence de monuments se rapportant au culte de Marie qui ne cessa cependant jamais d'être honorée dans ces contrées si désolées soumises au joug de l'Islam.






SECONDE PARTIE

MONUMENTS POSTÉRIEURS AU VIIIe SIÈCLE. — PÉRIODE ARABE

Malgré l'état affreux où se trouva l'Afrique du Nord après la conquête musulmane, les chrétiens ne disparurent pas complètement. Les massacres, les apostasies même ne réussirent pas à éteindre la foi. Il y eut toujours des fidèles, obligés, il est vrai, de se dissimuler ou de se cacher, pour avoir la vie sauve. Parfois, moyennant le paiement d'un impôt, ils obtenaient d'être tolérés, mais toujours dans des conditions plus ou moins humiliantes. C'est le temps aussi où la piraterie faisait des milliers de victimes. A Tunis en particulier, le nombre des esclaves était fort considérable. Leur situation était des plus lamentables, souvent horrible.

Les esclaves demeurés fidèles à leur foi, cherchaient leur consolation dans leur piété envers Marie, secours des affligés.

Ils pouvaient cependant, dans certaines circonstances, parler de Marie à leurs maîtres, car les Musulmans, si leur religion leur interdisait de la représenter en image, l'avaient en vénération, comme Mère de Jésus.

Qu'il me soit permis de donner ici les principaux passages du Coran concernant la Sainte Vierge. Mahomet reconnaît la Pureté de Marie, le mystère de

l'Annonciation et la Maternité virginale. Tout le monde sait que le Coran parle de Notre-Seigneur Jésus-Christ comme d'un grand prophète. Mahomet dit que Jésus, avec Marie sa Mère, constitue un signe pour l'univers.

Dans la troisième sourate (1), le Coran montre Marie comme une belle créature, choisie de Dieu, exempte de toute souillure, élue entre toutes les femmes de l'univers.

Voici en résumé et sans commentaire ce que dit le Coran de Marie, la Mère de Jésus :

« Un jour les Anges lui dirent : Dieu t'annonce son Verbe. Il se nommera le Messie, fils de Marie, illustre dans ce monde et dans l'autre et un des familiers de Dieu; car il parlera aux humains, enfant au berceau et homme fait, et il sera au nombre des justes.

« Seigneur, répondit Marie, comment aurai-je un fils? aucun homme ne m'a touchée (2). C'est ainsi, reprit l'Ange, que Dieu crée ce qu'il veut. Il dit : Sois, et il est. »

Dans la sourate XIXe, nous lisons : « Nous envoyâmes vers elle notre esprit. Il prit devant elle la forme d'un homme d'une figure parfaite. « Elle lui dit : Je cherche auprès du Miséricordieux un refuge contre toi. Si tu le crains...

« Il répondit : Je suis l'envoyé de ton Seigneur, chargé de te donner un fils saint.

« Comment, répondit-elle, aurai-je un fils, aucun homme n'a jamais approché de moi et je ne suis point une femme dissolue.

« Il répondit : Il en sera ainsi; ton Seigneur a dit :

1. La Beaume. *Le Koran analysé*, Paris, 1878, p. 203-206.

2. C'est le *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* de l'Evangile de saint Luc, I, 34.

ceci est facile pour moi. Il sera notre signe devant les hommes et la preuve de notre miséricorde. L'arrêt est prononcé.

« C'était Jésus, fils de Marie, pour parler la parole de la vérité. »

Dans les sourates XXIe et LXVIe, le Coran parle encore de « celle qui avait conservé sa virginité » et en qui Dieu souffla une partie de son esprit, la constituant avec son fils un signe pour l'univers. »

Fait bien remarquable, lorsqu'après la prise d'Alger par les armes françaises, une mosquée fut convertie en église, la statue de la Sainte Vierge fut placée dans la *Kobla,* niche indiquant la direction de la Mecque et vers laquelle les Musulmans se prosternent pour prier. Or, cette niche était entourée d'une inscription arabe et en donnant cette dernière comme couronne à la statue, on ignorait absolument qu'elle était précisément un des passages du Coran chantant les louanges de Marie, Mère de Jésus. Quand on en connut plus tard le sens, la nouvelle causa une vive joie au clergé d'Alger et surtout à son premier pasteur, le zélé Mgr Dupuch, qui devait consacrer sa cathédrale provisoire à Notre-Dame des Victoires. Le cardinal Lavigerie pensait que cette providentielle coïncidence n'avait pas peu contribué à fixer le choix du pieux évêque. Par cette rencontre de la statue de la Sainte Vierge avec un passage du Coran la concernant, Marie n'indiquait-elle pas son désir d'être honorée d'un culte particulier sur cette terre musulmane devenue française et d'être désormais la Patronne et la Protectrice de l'Eglise d'Afrique?

Comme je l'ai dit plus haut, les Musulmans étant iconoclastes, n'admettent pas les images représen-

tant la figure humaine. Aussi ont-ils détruit, partout où ils sont passés, les statues des saints. Parmi les figures qui ornaient la fameuse Kaâba de la Mecque, lorsque Mahomet s'en empara, « celle de la *Vierge Marie tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux*, se voyait sculptée contre une des colonnes qui soutenaient l'intérieur de l'édifice.

Ce fait très peu connu, rapporté par Burckhardt (t. I, p. 221), d'après l'histoire de la Mecque par El-Azraki, est complètement confirmé par Harawi dans sa description du temple de la Mecque.

« Il y avait, dit-il, six colonnes dans le Kaâba; on y voyait des figures d'anges, celles des prophètes; Abraham, l'ami d'Allah, tenant dans ses mains les flèches du sort; puis encore une figure de *Jésus, fils de Marie, avec sa Mère*. L'année de la conquête de la Mecque, Mahomet ordonna que toutes ces images fussent détruites. » (*Arabie*, par Noël Desvergers, p. 188.)

L'existence d'une statue de la Sainte Vierge dans la Kaâba de la Mecque avant la prise de cette ville par les Musulmans nous offre une nouvelle preuve du culte qui était rendu à Marie dès les premiers siècles de l'Eglise. Nous voyons par ces documents que Jésus était figuré avec sa mère. Comment ne pas être frappé de cette indication? N'avons-nous pas là une preuve nouvelle de l'antique usage de représenter ainsi la Sainte-Vierge? Nos conclusions au sujet des terres cuites du IV[e] siècle y trouvent leur confirmation.

Les monuments que nous avons décrits dans la première partie de ce travail sont autant de vestiges de ce culte échappés à la fureur des iconoclastes.

Si maintenant nous rencontrons à Carthage, en

Tunisie ou en Algérie, des représentations de la Mère de Dieu, médaille ou statue, postérieures à la conquête de l'Afrique par les Arabes, nous pouvons affirmer, à peu près avec certitude, que l'objet pieux est de provenance étrangère.

Avant de décrire les pièces mariales qui se rapportent à cette période, il me paraît utile de signaler quelques-uns des faits historiques concernant le culte de Marie dans les Etats barbaresques.

Après la conquête musulmane, plusieurs sortes de population chrétienne se rencontrent en Afrique. Il y avait d'abord les débris de la nation vaincue. Soumis à un impôt, les chrétiens obtenaient à ce prix d'être tolérés. D'autres chrétiens étaient venus d'Europe ou des îles de la Méditerranée, attirés dans ces contrées par le commerce et l'appât du gain ou maintenus par suite de traités politiques. Marseille, Naples, Livourne, Pise, Gênes, Venise, Barcelone et même Dieppe eurent des comptoirs dans l'une ou l'autre des villes de la côte barbaresque, telles que Alger, Oran, Tlemcen, Mostaganem, Bougie, Collo, La Calle et Tunis. Avant les Croisades, au IXe et au Xe siècle, l'influence de Charlemagne et des Carlovingiens s'exerça en Orient et cette influence paraît s'être fait sentir jusqu'en Afrique. Alors les rois prescrivaient l'envoi d'aumônes aux chrétientés d'Orient. « Suivant quelques chroniques, les largesses royales s'étendaient non seulement aux Eglises de Palestine, mais à toutes celles des possessions arabes d'Alexandrie et même de Carthage (1). »

Les principales puissances européennes ne tar-

1. *Le Protectorat franc en Terre-Sainte avant les Croisades*, dans *La Croix*, no des 3 et 4 mars 1907.

dèrent pas d'ailleurs à entretenir des relations avec les chefs musulmans des pays où ils avaient des intérêts commerciaux ou politiques. Telle fut l'origine des Consulats. On vit même des princes chrétiens fournir des soldats à leurs alliés musulmans. Parfois aussi des chrétiens s'engageaient volontairement dans les armées des chefs arabes qui appréciaient leurs qualités et leurs services. Mais le grand nombre des chrétiens étaient surtout ces milliers d'esclaves, victimes infortunées de la piraterie. Le plus ancien témoignage de cette coutume barbare se rencontre au XIe siècle. A cette époque, il y avait encore en Afrique des chrétientés et quelques évêques. C'est ce que nous apprennent deux lettres du Pape saint Léon IX (1049-1054) et cinq autres du Pape saint Grégoire VII (1073-1085.)

Les lettres de saint Léon sont adressées à des évêques d'Afrique et ont pour objet le privilège inaliénable de la Primatie de l'Eglise de Carthage.

Parmi celles de saint Grégoire, il y en a une qu'il écrivit à l'émir Ebn-Zéïr. Quant aux autres, elles étaient destinées soit au Primat de Carthage soit aux fidèles. A ces derniers, Grégoire VII écrit : « Que les Musulmans qui sont autour de vous, voyant la sincérité de votre foi, la pureté de votre charité mutuelle, de votre amour fraternel, soient portés par vos exemples à estimer plutôt qu'à mépriser la religion chrétienne. »

Les lettres de ces deux grands papes ont fourni au Cardinal Lavigerie la matière d'une belle lettre pastorale dans laquelle il reproduit et interprète les instructions salutaires des zélés Pontifes. Cette circulaire du Cardinal Lavigerie a été insérée dans ses œuvres choisies (t. II, p. 453.)

Etablir la présence de chrétiens en Afrique dans cette période de désolation et de persécution, c'est prouver implicitement que la Sainte Vierge y fut honorée. Mais l'histoire nous a conservé pour cette époque des témoignages explicites de la dévotion envers Marie. En 1114, des religieux bénédictins du Mont Cassin, surpris par des corsaires sur les côtes de Sardaigne, furent enlevés et réduits en esclavage. On les transporta à Bougie, et de là, on les conduisit dans les montagnes de la Kabylie, à El-Kalaâ où les indigènes demeurés chrétiens conservaient une église dédiée à la Sainte Vierge. Cette communauté chrétienne avait son évêque résidant à côté de l'église. C'est le dernier prélat indigène dont les annales historiques puissent faire mention. On le désignait sous le nom de *Khalifa*. Comme le fait remarquer mon confrère, le R. P. Mesnage, dans sa savante étude sur l'extension du Christianisme chez les Berbères (p. 445), cette dénomination prouve combien l'influence du langage et des habitudes arabes avaient déjà envahi cette population chrétienne.

Grâce à l'intervention du comte Roger de Sicile, les religieux captifs furent délivrés. Mais leur doyen, le bienheureux Azzon, avait succombé à El-Kalaâ. Il fut inhumé dans l'église Sainte-Marie devant l'autel et on entretenait une lampe allumée sur son tombeau.

Ces détails ont été conservés dans la chronique du monastère du Mont Cassin. Le diacre Pierre, qui les relata, les tenait de la bouche même de ses confrères heureusement délivrés. Aujourd'hui, non loin d'El-Kalaâ, les Missionnaires d'Alger ont une mission, à Ir'il Aly, chez les Beni-Abbas. Les Reli-

gieuses missionnaires de Notre-Dame d'Afrique y ont égalcment un établissement. De temps en temps soit les Pères missionnaires, soit les Sœurs, dans leurs tournées apostoliques, visitent le village d'El-Kalaâ, cette localité où, au XIIe siècle, la Sainte Vierge était encore honorée.

C'est à la fin de ce même siècle (1198) que saint Jean de Matha et saint Félix de Valois fondèrent l'ordre de la Très Sainte Trinité pour la Rédemption des captifs. A partir de cette fondation dans laquelle la Sainte Vierge intervint miraculeusement, les Trinitaires vinrent constamment accomplir en en Afrique leur sublime mission de zèle et de charité.

Dans deux voyages qu'il fit à Tunis, en 1202 et 1210, Jean de Matha racheta et délivra près de 250 esclaves. C'est dans une de ces missions que, d'après ses biographes, il fut favorisé d'une apparition de la Sainte Vierge.

Saint Jean de Matha fut un fervent défenseur du dogme de l'Immaculée Conception. Il portait constamment sur son cœur une image de Marie, et même, écrit le R. P. Calixte, il la priait à l'aide d'un chapelet avant que saint Dominique n'ait répandu ce pieux usage dans le monde (1).

L'ordre des Trinitaires eut bientôt comme émule celui de Notre-Dame de la Merci.

Fondé en 1223, sous l'inspiration de la Sainte Vierge, par Pierre Nolasque et Raymond de Pennafort, deux zélés serviteurs de la Mère de Dieu, le nouvel ordre ne tarda pas à rivaliser d'héroïsme avec les Trinitaires.

La ville d'Alger fut témoin des souffrances et de

1. R. P. Calixte. *Vie de saint Jean de Matha*, p. 59, 217-219.

la charité de saint Pierre Nolasque. On l'y chargea de fers en haine de sa foi, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à prêcher la vérité avec un courage tout apostolique.

Vers cette même époque, les Pisans et les Génois avaient à Tunis une chapelle dans leur fondouk. Elle avait été bénite sous le vocable de Sainte-Marie. On connaît le nom de deux aumôniers de cette chapelle, Tealdus et Opitho, d'après les manuscrits. Ils devaient, comme l'aumônier de leurs compatriotes fixés à Bougie, payer une redevance annuelle à l'archevêque de Pise (1).

L'Afrique, au XIIIe siècle, outre les Trinitaires et les Pères de la Merci, vit débarquer dans ses ports, depuis le Maroc jusqu'à Tunis, des Franciscains et des Dominicains. Il y en avait aux côtés de saint Louis quand il vint camper avec son armée sur les ruines de Carthage. Son confesseur était un Dominicain. Ce fut lui qui, aux derniers moments du saint Roi, lui porta le saint Viatique et lui dit, en lui présentant la sainte hostie, ces paroles de foi que le Cardinal Lavigerie a fait reproduire, en lettres d'or, avec la réponse du monarque expirant, près de l'autel privilégié de la Primatiale de Carthage :

« Vous croyez, demanda le confesseur de saint Louis, en lui présentant la sainte hostie en viatique, que ce soit là le vrai corps de Jésus-Christ ? » « Oh ! oui, répondit le monarque mourant, et ne le croirais même mieux si je le voyais tel que les apôtres le contemplèrent au jour de l'Ascension. »

L'ardente dévotion de saint Louis pour la divine

1. Cf. Mas-Latrie, *Traités de paix et de commerce.* Paris, 1868.

Eucharistie est très connue, mais sa dévotion envers la Sainte Vierge l'est beaucoup moins. Quelques traits de sa vie ne seront pas déplacés ici.

On ignore généralement que saint Louis fut donné à la France par Marie, car sa naissance avait été obtenue à la suite d'un vœu fait à la Sainte Vierge par Blanche de Castille, sa mère. C'est dans l'église de Notre-Dame de Poissy que l'enfant royal reçut la grâce du baptême, grâce que le pieux roi aimait à rappeler lorsqu'il signait son nom. Il dut de bonne heure puiser, sur les genoux de sa mère, avec l'amour de Dieu et l'horreur du péché, une tendre dévotion envers Marie. On ne peut douter de la piété de Blanche de Castille envers la très Sainte Vierge quand on la suit dans ses pèlerinages à Notre-Dame de Rocamadour, à Notre-Dame du Puy, à Notre-Dame de Livron, dans le diocèse de Montauban (1), à Schaffen, près de Diest, en Belgique (2), etc...

La dévotion pour Marie était alors si naturelle parmi les chrétiens, que celle de saint Louis a été à peine signalée par ses historiens. Mais elle se révèle, comme au hasard, dans plusieurs circonstances où se manifeste la grande confiance qu'il avait en la puissance de la Reine du Ciel.

A l'âge de trente ans, guéri d'une grave maladie, il se rend avec sa pieuse mère et ses trois frères en pèlerinage d'action de grâces à Notre-Dame de Rocamadour (3).

---

1. Blanche de Castille dota ce sanctuaire de fondations pieuses qu'on acquittait encore en 1789.

2. Ce sanctuaire possédait une statue de Marie, en albâtre, célèbre par de nombreux miracles.

3. Ce pèlerinage eut lieu en 1245. Cf. Ernest Rupin, *Roc-Amadour*, Paris, 1904, p. 197. « *Anno prædicto* (1245) *Ludovicus rex Francorum, cum matre sua domina Blanca, et tribus fratribus suis fuerunt Lemor. 5 cal. Maii et ibant*

Durant sa première croisade, on le voit à Nazareth, dans la maison de la Sainte Vierge. Il y fait célébrer le divin sacrifice à l'autel de l'Incarnation et s'unit à Notre-Seigneur par une fervente communion. On rapporte qu'en témoignage de sa reconnaissance et de sa piété, le saint Roi consentit à se faire représenter à genoux devant l'image de Marie sur la muraille du sanctuaire. Cette peinture était encore visible en 1625. Après son retour de la croisade, saint Louis fait, en 1254, le pèlerinage de Notre-Dame du Puy. On le retrouve en 1256, agenouillé devant l'autel de la Sainte Vierge, dans l'abbaye de saint Martin, au diocèse de Séez. En 1264, saint Louis vient passer les fêtes de Noël à Notre-Dame de Rouen (1), près de son ami, l'archevêque Eudes Rigaud. Saint Louis, dans ses divers voyages à Rouen, dut connaître Notre-Dame de Bonsecours, car ce pèlerinage était déjà ancien au début du XIII[e] siècle.

Saint Louis était membre de la Confrérie de N.-D. de la Treille qui devait être plus tard la patronne des chevaliers de la Toison d'Or. Il enrichit le sanctuaire de la Treille de dons magnifiques.

En route pour sa seconde croisade, nous voyons saint Louis, pendant la traversée d'Aigues-Mortes à Tunis, faire célébrer sur son navire la messe *de Beata*.

La dévotion à Marie était d'ailleurs en grand honneur dans toute la famille de saint Louis. Sa sœur, sainte Isabelle, fonda à Lonchamps, près de Paris,

---

peregrini apud Rupem Amatoris. » Bibl. nat. Fonds Gaiguières, vol. 42, fol. 195. — Recueil des Historiens des Gaules, T. XXI, p. 776.)

1. Discours de Mgr Fuzet, à l'Académie de Rouen, 14 décembre 1905.

un monastère qu'elle dédia à l'Humilité de la très Sainte Vierge.

Les divers traits, peu connus, que je viens de citer, suffisent à prouver que saint Louis était un dévot de Marie.

Aussi est-ce avec raison que le R. P. Coubé, dans un magnifique discours (1), l'a appelé le chevalier de Notre-Dame et l'a montré « portant son chapelet au combat, cuirasse mystique, sous sa cuirasse d'acier. »

Saint Louis ayant débarqué à Carthage le 18 juillet 1270, y mourait le 25 août. Les Croisés demeurèrent encore plus de deux mois sur la terre tunisienne et ne la quittèrent que dans les premiers jours de novembre, après la conclusion du traité honorable qui termina la croisade. Entre autres clauses, ce traité stipulait :

« Les moines et les prêtres chrétiens pourront demeurer dans les Etats de l'émir des croyants qui leur donnera un lieu où ils pourront bâtir des monastères et des églises et enterrer leurs morts ; lesdits moines et prêtres prêcheront et prieront publiquement dans leurs églises, et serviront Dieu selon les rites de leur religion et ainsi qu'ils ont coutume de le faire dans leur pays. »

On ne peut douter que la Sainte Vierge n'ait été honorée alors sur la terre de Carthage et à Tunis. D'ailleurs les Trinitaires et les Pères de Notre-Dame de la Merci ainsi que les Franciscains, ne manquèrent pas, dans leurs séjours sur les côtes africaines, de faire connaître et aimer leur très sainte et admirable Patronne.

1. Discours prononcé en 1900 au congrès Marial de Lyon.

Au siècle de saint Louis, un autre roi très chrétien, célèbre par ses victoires sur les Musulmans, manifestait ostensiblement sa dévotion envers Marie. Saint Ferdinand d'Espagne, dans ses batailles, portait l'image de la Sainte Vierge sur le pommeau de sa selle. Avant de se mettre en campagne, il priait publiquement Marie, et c'est ainsi qu'il obtint la conquête de Séville.

La nation que l'on a appelée à bon droit *Terre Sainte*, l'Espagne, eut toujours pour la Sainte Vierge une grande piété. Même à travers la domination arabe, l'Andalousie, au rapport d'Edrisi, conserva des localités du nom de *Sancta Maria*, preuve indiscutable de l'antique dévotion de l'Espagne envers Marie. Lors de l'invasion musulmane, un grand nombre de statues de la sainte Vierge furent soigneusement cachées, et plusieurs siècles après, lors de la délivrance du pays, exhumées de leur cachette pour être rendues au culte et être honorées avec une piété que le temps n'a pas affaiblie.

Durant le siècle qui suivit celui de saint Louis, les ordres rédempteurs continuèrent sur les côtes d'Afrique leurs missions de sublime charité. Nous ferons bientôt connaître un curieux monument de cette époque découvert en Kabylie et portant une invocation arabe à Marie, Mère de Dieu.

En 1415, pendant les premières Vêpres de l'Assomption, don Juan Ier, roi de Portugal, s'étant emparé de Ceuta, convertit dès le lendemain la principale mosquée en église et la consacra au culte de la Sainte Vierge.

« Le nom et la Madone de Notre-Dame d'Afrique, observe Mgr Pavy, marquent cette religieuse époque qui est celle du premier établissement moderne

des Européens en Barbarie. » Fait intéressant pour notre travail, il est rapporté qu'à la prise de Ceuta, on trouva près de la ville, au fond d'une fontaine, plusieurs morceaux d'une inscription offrant les premiers mots de la Salutation angélique : *Ave, Maria, gratiâ plena, Dominus tecum.*

Quelques années après, le R. P. Laurent Campany, religieux de Notre-Dame de la Merci, futur supérieur général de son Ordre (1459), fut fait esclave en Afrique. Pendant son séjour à Tunis, il composa, à l'usage des esclaves, une sorte de litanies dont voici quelques invocations :

« Sainte Marie, défense de l'opprimé, force des faibles, refuge des malheureux, consolatrice des affligés, Rédemptrice des captifs, délivrez-les.

« Sainte Mère de Dieu, véritable mère des orphelins et des captifs, délivrez-les.

En 1509, la cardinal Ximénès, après la prise d'Oran, affecta au culte de Marie une grande mosquée sous le titre de Notre-Dame des Victoires et de l'Annonciation. Jusqu'à l'abandon de cette ville, en 1791, « rien ne fut plus solennel, écrit Mgr Pavy, que les pompes du culte de Marie, pratiqué dans cette ville par les Espagnols. »

Lorsque Charles Quint résolut d'entreprendre l'expédition de Tunis, il se rendit d'abord en pèlerinage à Notre-Dame de Montserrat. L'illustre et antique Madone était une de celles qu'on avait cachée à l'arrivée des Maures en Espagne et qu'on avait exhumée après l'expulsion des Infidèles, de la gorge profonde où elle était demeurée.

Au moment de la prise de Tunis par Charles-Quint, l'historien de cet empereur, Prudence de Sandoval, signale l'existence de plusieurs églises dont une

portait le nom de Notre-Dame de l'Etoile. Autre fait curieux et peu connu, on honore de nos jours à Bemfica, en Portugal, une image de la Sainte Vierge qu'une légende dit avoir été rapportée de Tunis à la suite de la conquête de Charles-Quint. D'après cette légende, la statue serait demeurée cachée dans le mur d'enceinte de Tunis depuis l'époque où cette ville avait été conquise par les Maures sur les chrétiens jusqu'au moment où l'empereur Charles-Quint s'en empara (1). La Vierge que l'on vénère aujourd'hui à Bemfica ne remonte pas assurément à une époque si reculée, mais la légende qui s'y attache doit avoir quelque fondement. Elle se rapporte sans doute à une statue plus ancienne qui aura été remplacée par la Vierge actuelle.

En 1551, Marmol nous montre les troupes chrétiennes invoquant hautement la protection de Marie à la prise d'Africa, notre Madhia de Tunisie.

Combien d'exemples du culte de Marie pourraient être encore cités? Je ne puis taire ici le nom de Thomas de Jésus, religieux portugais de l'Ordre des Ermites de saint Augustin. Ayant accompagné le roi Sébastien dans sa désastreuse expédition contre Tanger en 1578, il fut blessé et pris par les Maures. Malgré toutes les démarches faites en sa faveur, jamais il ne voulut consentir à être délivré. Jusqu'à son dernier soupir, il exerça son zèle d'apôtre auprès des malheureuses victimes de l'esclavage. Au milieu des incommodités de toute sorte et des mauvais traitements, il réussit à composer dans sa prison un ouvrage admirable sur les souffrances de *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, livre destiné à soutenir et con-

1. Rohault de Fleury. *La Sainte Vierge*, II, p. 356.

soler ses frères captifs qu'il ne pouvait secourir autrement. Ce sont des considérations sur Jésus souffrant, suivies de pieux entretiens qui se terminent presque tous par une courte mais vive prière à la Sainte Vierge (1).

Qu'on juge de l'onction et des sentiments admirables de ce saint religieux. S'adressant à Dieu, il disait : « J'aime mieux vivre par votre volonté dans les chaînes, dans la puissance de mes ennemis, abandonné, affligé, persécuté que d'être libre par mon choix... S'il ne m'est pas avantageux d'être dans la joie et de vous servir en pleine paix, Seigneur, troublez de la manière qu'il vous plaira, le repos et la sérénité de ma vie ; mais tenez-moi sans cesse sous votre main et ne permettez pas que ma volonté se fasse jamais au préjudice de la vôtre. O très douce Mère, faites que cette vérité s'imprime si avant dans mon âme, que je ne fasse jamais que ce que Dieu voudra (2). »

« O Mère de Dieu, dit-il ailleurs, obtenez-moi la grâce d'être tout à Dieu et qu'aucune créature ne partage mon cœur avec lui. »

Le XVII[e] siècle fut pour les Etats barbaresques le siècle de saint Vincent de Paul et de ses religieux, les Lazaristes ou Pères de la Mission.

De 1605 à 1607, Vincent de Paul avait été esclave à Tunis. Pendant sa captivité, il aimait à chanter le *Salve Regina* et il attribua toujours sa délivrance à la protection de la Sainte Vierge.

Les esclaves chrétiens étaient alors fort nombreux

1. *Souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le P. Thomas de Jésus de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, traduit en français par le P. Alleaume, de la Société de Jésus, Paris, 1892.

2. *Id.* T. II, p. 59.

en Afrique. Le P. Dan a écrit qu'ils étaient 36.000. Mais des travaux entrepris récemment d'après les documents contemporains regardent ce chiffre comme inférieur à la vérité (1). On évalue à plus d'un million de livres les sommes que saint Vincent de Paul dépensa durant les quinze dernières années de sa vie pour racheter 1.200 esclaves.

Pendant que les Lazaristes exerçaient leur apostolat en Afrique, les Trinitaires et les Pères de la Merci continuaient avec non moins de zèle leurs œuvres de rédemption. En 1638, Louis XIII avait attribué à chacun de ces deux ordres, pour leurs quêtes, la moitié de la France. Mais en 1684, la paix ayant été conclue entre la France et les Etats barbaresques, Louis XIV chargea les consuls, ses représentants à Tunis et à Alger, de négocier, d'accord avec les ordres rédempteurs, le rachat des esclaves.

Nous arrêterons ici cette enquête chronologique des relations de l'Afrique du Nord avec les chrétiens et principalement avec tant d'apôtres qui portaient avec eux partout le culte de Marie. Malgré le grand intérêt et la touchante édification qui s'attachent à une telle revue, je suis loin de l'avoir donnée complète.

Si l'on voulait grouper ensemble tous les faits conservés par l'histoire et en faire ressortir les beaux exemples de vertu, les actes de dévotion envers la Sainte Vierge et les preuves manifestes de sa puissante intervention, il faudrait écrire tout un volume. Je souhaite qu'une plume plus digne et plus habile que la mienne entreprenne un jour cette étude à

1. Cf. G. Bonet-Maury, *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1906.

la gloire de notre sainte Religion et de notre Mère du Ciel. Les faits que j'ai rapportés et dont on pourrait augmenter considérablement le nombre, suffisent à prouver que la Sainte Vierge ne cessa jamais d'avoir des serviteurs dévoués en Afrique.

Bien des madones, images, statues, statuettes, médailles, chapelets et scapulaires, ont dû être apportés dans les villes de la côte méditerranéenne, et le fanatisme iconoclaste des Musulmans n'a pu réussir à tout détruire. La mer qui baigne ces rivages, jadis inhospitaliers et si redoutés, le voisinage des anciens bagnes et de leur chapelle, doivent recéler encore des monuments du culte de Marie que des découvertes futures permettront de placer dans le cadre que j'ai tracé. Ils compléteront la présente étude.

J'ai tenu, pour conserver à mon travail son caractère spécial, à ne pas m'éloigner du domaine archéologique.

Les monuments qui ont été retrouvés et que je vais décrire sont tous antérieurs au XVIIIe siècle. Ils se répartissent entre le début du XIVe siècle et la fin du XVIIe.

On se demandera peut-être si ces appréciations archéologiques offrent quelque garantie de certitude. Je me permettrai de dire que plusieurs de nos monuments portent une date précise. Le plus ancien, une médaille avec invocation en arabe, date de l'an 1312 et le moins ancien est une monnaie frappée en 1694.

Entre ces deux dates viennent se placer les autres monuments, statues de marbre, de pierre et de bois. C'est après avoir pris l'avis de plusieurs savants que j'établirai l'âge de ces Madones de la

manière approximative la plus exacte. Quant au lieu de provenance, le plus ancien monument a été trouvé en Kabylie, et les moins anciens à Sousse en Tunisie. Les autres proviennent soit du diocèse de Constantine soit des environs de Carthage.

Le nombre de ces images de la Sainte Vierge qui ont été retrouvées n'est pas considérable. Mais quel qu'en soit le nombre, elles permettent d'espérer qu'on en trouvera encore. Leur rareté et les circonstances particulières où elles ont été découvertes ajouteront à l'intérêt qui s'attache à cette seconde partie de notre travail.

Pour la période qui nous occupe, le Cardinal Lavigerie, dans sa notice sur le pèlerinage à Notre-Dame d'Afrique, ne pouvait signaler que deux pièces : une intaille ou médaille trouvée en Kabylie et une statuette exhumée à Tébessa. Je vais en donner la description, heureux de pouvoir y joindre celle de plusieurs autres monuments également intéressants.

I

MÉDAILLE AVEC INVOCATION EN ARABE.

Lors de la construction du fort de Tazmalt en Kabylie, un turco, en creusant le sol, découvrit une petite pierre de couleur rose pâle, de forme rectangulaire, aux angles taillés, et mesurant deux centimètres et demi de hauteur sur deux de largeur (1).

1. C'est sans doute une cornaline, pierre très employée pour les chatons de bagues. Les Arabes en vendent de la même forme. L'intaille de Tazmalt parait cependant trop grande pour avoir servi de chaton de bague, mais elle a pu orner un bracelet ou être suspendue à un collier comme véritable médaille. Cette dernière hypothèse paraît la plus vraisemblable.

C'est une pierre gravée ou plus exactement une intaille.

On y voit figurer à mi-corps la Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus sur le bras gauche, comme dans le tableau de Sainte-Marie Majeure de Rome, la Reine des Madones, l'image de la Mère de Dieu, la plus authentiquement ancienne en dehors des catacombes. L'intaille de Tazmalt doit offrir la copie,



IMAGE DE LA SAINTE VIERGE AVEC INVOCATION EN ARABE.

pas très habilement exécutée, d'une Madone très vénérée.

La pose du groupe rappelle aussi l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours avec cette différence que l'Enfant Jésus regarde sa Mère et semble lui offrir un baiser comme dans la Madone de Gabie en Italie (1). Marie, d'un geste maternel, tient la main

1. Dans la belle peinture de Sainte-Marie Majeure, l'Enfant-Jésus a aussi le visage tourné vers sa divine Mère. Citons aussi un bas-relief de marbre du XIe siècle conservé dans

gauche de Jésus. La Sainte Vierge et le divin Enfant ont la tête nimbée. Le nimbe de Marie était gemmé, c'est-à-dire orné de cabochons. A droite et à gauche du groupe sacré, on lit les lettres grecques bien connues MP et ΘY qui signifient Μήτηρ Θεου, *Mère de Dieu*. Outre ces sigles, tout le champ de la médaille est rempli de divers motifs.

C'est d'abord, dans la partie supérieure, deux petites croix gothiques à branches égales, terminées chacune par une feuille de trèfle, puis de chaque côté, sous les lettres grecques, on voit des tiges dont une avec feuilles et fruits. Dans les angles inférieurs, à droite et à gauche, une tige porte comme fleur un double triangle croisé de façon à former une sorte d'étoile à six branches, figure bien connue des Arabes sous le nom de *sceau de Salomon* (1).

---

une des chapelles de Saint-Marc de Venise (G. Schlumberger. *L'Epopée byzantine*, IIIe part. p. 689). L'Enfant-Jésus caresse sa Mère et lui présente affectueusement sa joue.

1. J'ignore si cette ressemblance est fortuite, mais la figure devait impressionner les Arabes, car ils donnent le nom de sceau de Salomon au double triangle disposé de façon à former une étoile à six pointes et lui attribuent une puissance magique. Cette figure revient souvent dans leurs grimoires cabalistiques. Elle se montre aussi sur les monnaies, surtout sur celles du Maroc, pays renommé pour ses pratiques de sorcellerie. La fabrication des amulettes est le gagne-pain de presque tous les marabouts. Chose curieuse, cette même figure se voit trois fois répétée dans une feuille de lierre, près d'un oiseau becquetant une grappe, sur une pierre du Musée du Vatican (*Dict. d'arch. chrétienne*, fig. 1030.)

D'après les légendes fantastiques des musulmans, le sceau ou l'anneau de Salomon se composait de quatre pierres précieuses qu'il avait reçues des anges. Ce sceau lui donnait un pouvoir absolu sur toute la nature. Privé de son anneau, il perdait toute sa sagesse et son intelligence. Un génie malfaisant le lui ayant enlevé par ruse, le roi perdit toute sa puissance, mais le quarantième jour il le retrouva dans le corps d'un poisson. Au moyen âge, Salomon était regardé comme le maître du monde invisible (Cf. Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*, II, col. 859, art. Salomon.) Il en était de même à l'époque byzantine. Un disque de bronze, trouvé à Carthage et destiné à être porté au cou, montre sur chaque face Salomon, à

Sous l'image de cette Vierge de style byzantin, se lit une invocation gravée en caractères arabes :



ce qui signifie :

Protège ta servante Marie.

En faisant précéder cette formule des mots Μήτηρ Θεοῦ qui se lisent dans les sigles $\overline{\text{MP}}$ et $\overline{\Theta\text{Y}}$, on obtient cette prière, moitié grecque moitié arabe : *Mère de Dieu, protège ta servante Marie.*

On a aussi traduit le texte arabe d'une autre façon qui ne paraît pas certaine :

Protège tes serviteurs, ô Marie !

D'ailleurs, dans l'un comme dans l'autre sens, l'invocation à la Sainte Vierge n'est pas douteuse. Cette invocation est suivie de trois chiffres arabes indiquant l'année 711 de l'ère musulmane correspondant à l'an 1312 de l'ère chrétienne.

Cette intéressante médaille que j'appellerai byzantino-arabe, lors de sa découverte, fut vendue à un bijoutier de Constantine. Un magistrat l'acheta

cheval, la croix en main. D'un côté on lit cette inscription : « *Sceau de Salomon protège* » un tel, et de l'autre cette imprécation : « *Fuis la détestée ! l'ange Archaf te chasse.* » (*Bulletin des Antiquaires de France*, 1897, p. 190. Voir aussi *Dict. d'arch. chrétienne*, figure 1068.) Le Musée Lavigerie possède aussi deux exemplaires d'un disque de plomb à bélière portant sur une face un personnage, sans doute Salomon avec l'inscription COΛOMON et sur l'autre face le temple de Jérusalem avec le vase des monnaies juives.

et la fit enchâsser dans un riche bracelet. En 1885, le docteur Reboud la publiait dans le XXIIIe volume du *Recueil des Notices et Mémoires de la Société archéologique de Constantine.* Cette même année, je ne sais par quel concours de circonstances, elle se trouvait dans le cabinet de travail du Cardinal Lavigerie (1). On reconnaît bien là le savant Prélat dévot à Marie. Dès qu'il eut connaissance de l'existence de cette intaille, il voulut la voir, en faire l'acquisition ou se la faire offrir en don, genre de don qu'il savait toujours fort bien récompenser. Peut-être lui-même en a-t-il fait cadeau ensuite à quelque insigne bienfaiteur de ses œuvres. J'ignore ce qu'elle est devenue.

On a fait plusieurs hypothèses pour expliquer la présence d'une telle médaille en plein pays musulman.

« Cet objet chrétien, pensait le Cardinal Lavigerie, a été certainement porté de loin par quelque esclave, à moins que l'on ne veuille dire que ce sont des Kabyles, encore chrétiens, qui l'ont alors acheté dans quelque voyage en Orient. Mais, même dans cette hypothèse, ce serait un souvenir de chrétiens persécutés; car au XIVe siècle, époque à laquelle se rapporte l'objet pieux en question, les Kabyles, surtout ceux qui pouvaient garder encore le culte de l'ancienne foi chrétienne, étaient durement opprimés par les Musulmans. »

Je me permettrai d'émettre une autre hypothèse.

Ne pourrait-on pas supposer qu'il s'agit ici d'une pièce chrétienne destinée à être répandue au mi-

1. *Pèlerinage de Notre-Dame d'Afrique,* p. 35.

lieu des Musulmans dont on connaissait la vénération pour la Vierge Marie ?

« On trouve dans le grand ouvrage sur l'Egypte (1), écrit le docteur Reboud, un dessin semblable, portant également les sigles de *Mêter Théou* et une légende arabe presque identique.

» Les deux légendes diffèrent en ce que la dernière est d'une écriture orientale plus compliquée; de plus, elle est sans date et ne porte pas le nom de Marie.

(Mère de Dieu) garde ta servante.

» A la légende arabe près, ces deux dessins sont la reproduction exacte d'un sujet gravé en creux au revers d'un camée du Cabinet des Médailles (2).

» Ici la légende est grecque et se traduit ainsi :

(Mère de Dieu) garde ta servante Anne (3).

Voilà donc trois monuments de la Sainte Vierge que l'on peut classer dans la même catégorie. Pour moi, je croirais volontiers que l'intaille de Tazmalt a été gravée sous l'inspiration et à la demande de personnes pieuses qui désiraient répandre ces sortes de médailles au milieu des Musulmans pour les engager à prier Marie que le Coran leur apprend à vénérer.

Je me permettrai de rapprocher l'usage de ces images de la Sainte Vierge à invocation arabe, de ces médailles de Notre-Seigneur avec inscription hébraïque dont parla si souvent la presse catholique de 1897 à 1900. Elles firent le sujet de nom-

1. *Etats modernes*, 2e vol. pl. K, no 125.

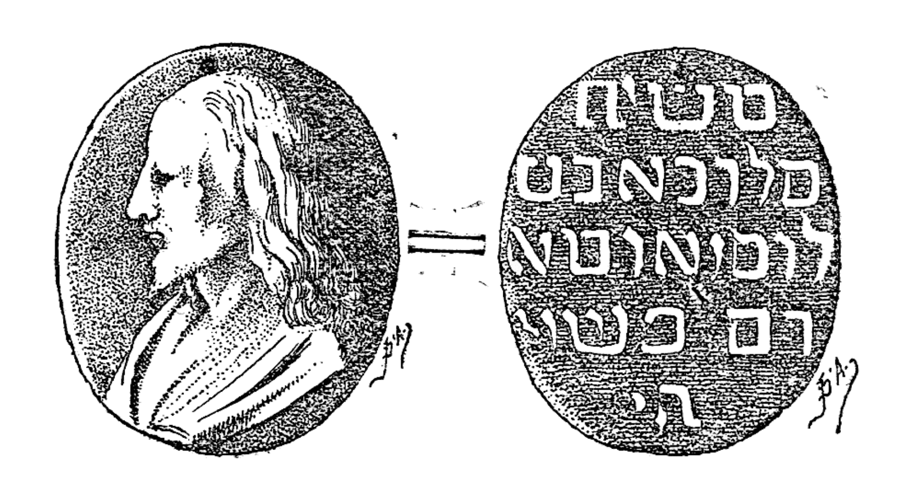
2. *Cat. général des camées et pierres gravées de la Bibliothèque nationale*, par Chabouillet, p. 47.

3. La Servante de la Vierge pourrait bien être Anne de Comnène, *op. cit.* p. 47.

breux commentaires. D'origine assurément chrétienne, elles étaient, je crois, destinées à être répandues parmi les populations juives.

Le Musée Lavigerie possède une de ces médailles achetée à Tunis, il y a un quart de siècle, par un de mes confrères, alors professeur au collège Saint-Charles.

Les exemplaires publiés en Europe sont de forme ronde. Notre médaille est de forme ovale, haute de 37 millimètres et large de 31. La face offre la tête



de profil et presque le buste de Notre-Seigneur. L'expression est d'une grande douceur et rappelle celle des gravures bien connues sous le nom de vrai portrait de Jésus-Christ. La barbe est courte, mais la chevelure très abondante tombe épaisse sur les épaules du Sauveur. Dans notre exemplaire, la figure du Christ, contrairement aux exemplaires trouvés en Europe, n'est accostée d'aucune lettre hébraïque. Il n'y a d'inscription que sur le revers. Un rabbin de Tunis a eu l'obligeance de la traduire. Voici quel sens il lui a donné :

« *Messie, Roi des rois, que ton trône soit exalté, que ta gloire soit augmentée !* »

Quant à l'inscription qui se lit au revers des médailles conservées en Europe, elle a été traduite des différentes manières suivantes (1) :

« *Le Messie, le roi, est venu en paix ; il est la lumière du monde, il vit.* »

« *Le Messie-roi est venu en paix ; illustre parmi les hommes pour lesquels il a donné sa vie.* »

« *Le Messie-roi est venu en paix ; il a brillé parmi les hommes, il leur a apporté le salut.* »

« *Le Messie-roi est venu en paix, et homme, il a sauvé (vivifié).* »

Quelles que soient les variantes de la traduction, il n'est pas douteux que l'inscription de ces médailles n'ait été composée à la gloire du Messie, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les savants s'accordent à attribuer au XVIe siècle la fabrication de ces médailles. Elles étaient, à mon avis, je le répète, destinées à être répandues au milieu des populations juives comme une invitation à reconnaître Jésus-Christ pour le Messie (2). Notre exemplaire a pu être apporté en Tunisie lors de l'occupation espagnole.

Charles-Quint (3) dut connaître ces médailles, car de son temps, le pape Jules II (1503) ainsi que

1. *La médaille juive de Notre-Seigneur*, article paru dans l'*Annuaire Pontifical catholique* (1905, p. 4-19) me permet d'ajouter à mon manuscrit les détails qui vont suivre.

2. On a écrit aussi qu'elles étaient portées par les juifs convertis comme souvenir de leur baptême.

3. On sait que Charles-Quint aimait à faire figurer sur ses monnaies des sujets pieux. Nous avons trouvé à Carthage, deux exemplaires d'une pièce d'argent que l'Empereur fit frapper à Lucques, au moment où il préparait son expédition de Tunis. Sur la face de cette monnaie on voit la tête couronnée du Christ miraculeux de Lucques avec cette légende : *Sanctus Vultus*. — Après la prise de Tunis, il fit frapper des monnaies sur lesquelles on lisait : *La gloire de Dieu est fort grande, a mis Tunes en ma commande.*

Paul IV (1555) et Pie V (1565), la choisirent comme médaille commémorative de leur pontificat.

De nos jours, elle a été habilement reproduite par un orfèvre de Paris, M. Falize, et elle a été choisie pour la médaille *Liberté* frappée à l'occasion de l'assemblée plénière des Evêques de France au château de la Muette en janvier 1907. L'inscription hébraïque du revers a été remplacée par une grande croix, symbole de la Foi. Des tiges d'olivier chargées de fruits, emblème de paix, s'en échappent. La croix est accostée d'une ancre et d'un cœur, symboles de l'Espérance et de la Charité. A travers le feuillage de l'olivier, passant au milieu de la croix, se lit en caractères saillants, le mot *Liberté*. Enfin, comme conclusion, et c'est là que j'en veux venir, la médaille ou intaille de Tazmalt portant l'image de la Sainte Vierge avec une invocation en arabe était destinée, au XIVe siècle, à être répandue parmi les Musulmans comme la médaille à effigie de Notre-Seigneur avec inscription hébraïque fut frappée deux siècles plus tard pour contribuer à la conversion des Juifs.

Dans l'un et l'autre cas, à mon avis, ces pièces étaient des objets de propagande religieuse.

II

STATUETTE DE PIERRE.

Quant à la statuette de la Sainte Vierge trouvée à Tébessa et que le Cardinal Lavigerie conservait avec piété sur sa table de travail d'abord à Saint-Eugène, puis à La Marsa, je suis heureux de pouvoir en donner ici une reproduction photographique.

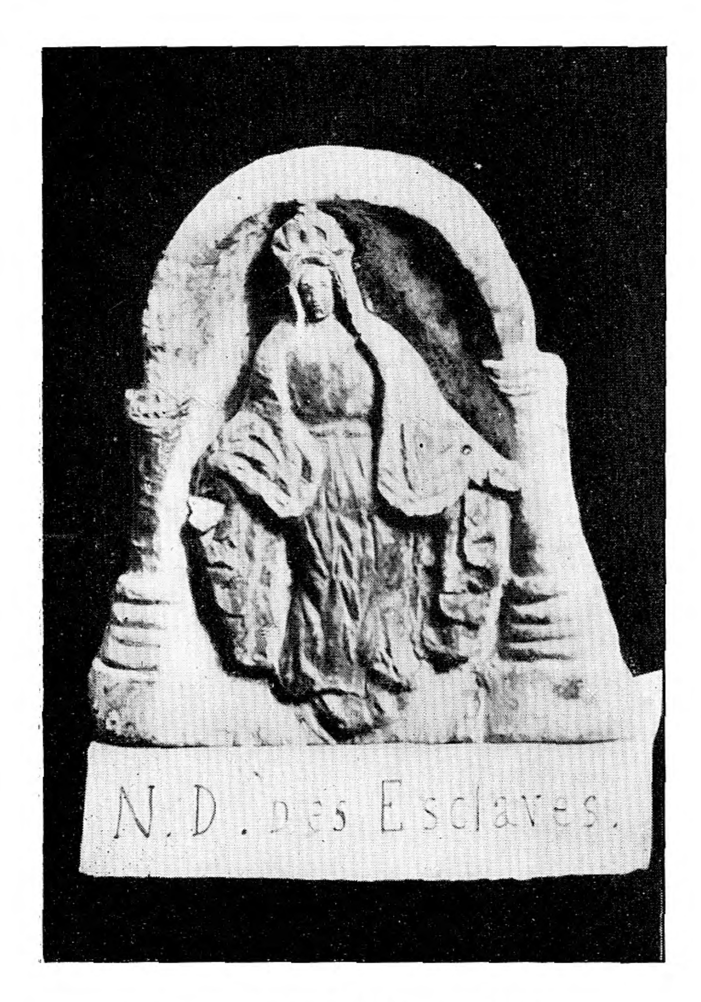
Voici en quels termes le Cardinal a raconté lui-même l'histoire de cette statuette (1) :

« Je faisais ma tournée dans le diocèse de Constantine dont j'étais l'Administrateur pendant la vacance du siège, lorsque, dans une paroisse que je visitais, un colon qui avait été entrepreneur de travaux de maçonnerie demanda à me voir, voulant, disait-il, me donner un objet précieux.

» Je le reçus aussitôt. Il déploya un linge blanc qu'il tenait dans ses mains, et me fit voir cette petite statue qu'il y avait enveloppée. « Voilà, me dit-il, une image que j'ai trouvée à Tébessa, en creusant les fondations de la maison d'un habitant. Elle était enfouie assez profondément, sous les ruines d'une construction précédente. Pour moi, ajoutait ce brave homme, c'est sans doute quelque statue de la Sainte Vierge du temps des premiers chrétiens de l'Afrique, peut-être du temps de saint Augustin ou de saint Cyprien, car on trouve à Tébessa beaucoup d'autres objets qui ont appartenu à d'anciennes églises, du temps des Romains. »

» En cela, il disait vrai, car Tébessa est l'une des localités de l'Afrique où l'on a trouvé, en plus grand nombre, d'anciens monuments chrétiens et les plus intéressants parmi eux. Mais il se trompait certainement sur l'antiquité qu'il attribuait à son image. Je l'examinai attentivement comme confirmation du récit qui m'était fait. Je la trouvai imprégnée tout entière de terre et de débris de mortier et de chaux qui prouvaient son long séjour dans les ruines où on l'avait trouvée. Mais, ni le caractère, ni le genre de travail, ni surtout le style de cette sculpture

1. *Pèlerinage de Notre-Dame d'Afrique*, p. 33.



STATUETTE TROUVÉE A TÉBESSA.

grossière ne permettaient de la faire remonter à une telle antiquité. Elle semblait une œuvre du seizième ou du dix-septième siècle, et elle avait toutes les apparences de l'art espagnol. C'était évidemment, ajoutait le Cardinal, l'œuvre de quelque esclave chrétien de cette époque, Espagnol d'origine. Il avait, sans doute, été acheté, selon l'usage, dans un port du littoral, et de là, transporté par son maître dans l'intérieur, à Tébessa, où il aura vécu et sera mort en captivité, parce que les Religieux Rédempteurs ne pouvaient pénétrer, à cette distance, dans l'intérieur du pays. Ce pauvre esclave, pour se consoler de ses douleurs et rappeler les souvenirs de son culte et de sa patrie absente, aura fabriqué lui-même cette image devant laquelle il aura longtemps prié et versé des larmes, devant laquelle, peut-être, il sera mort.

» Voilà pourquoi, ajoutait le Cardinal, j'ai accepté avec reconnaissance cette vieille image et pourquoi je la garde toujours précieusement sous mes yeux. C'est peut-être l'œuvre d'un martyr, et sûrement celle d'un confesseur qui avait conservé sa foi au milieu des mauvais traitements et des séductions que l'on n'épargnait pas alors aux esclaves chrétiens. »

Cette statuette trouvée à Tébessa et conservée avec vénération par le Cardinal Lavigerie, avait été taillée dans un morceau de tuf ou de pierre molle haut d'environ vingt-cinq centimètres et large de vingt.

La Sainte Vierge est figurée dans une niche cintrée dont la demi-calotte repose sur les chapiteaux de deux colonnettes. Marie porte la couronne sur la tête. Son vêtement se compose d'une tunique serrée à la taille par une ceinture et d'un manteau. Elle

a les mains étendues comme sur la médaille miraculeuse (1). La statuette était peinte sans art, avec le manteau bleu et la couronne en jaune pour imiter l'or. Comme nous l'avons vu plus haut, le Cardinal Lavigerie attribuait cette naïve sculpture de la Sainte Vierge au XVIe ou XVIIe siècle. A son avis, c'était une œuvre d'origine espagnole, du moins quant à la main qui l'a taillée dans la pierre.

Après la mort du Cardinal, la statuette était à La Marsa et elle passa à l'orphelinat des enfants nègres que nos confrères y dirigeaient. Le P. Giacobetti réussit à se la faire donner comme souvenir du Cardinal et la remplaça par une statuette moderne, plus grande et plus belle en apparence.

« Je la gardai précieusement, m'écrit mon confrère à la date du 19 juillet 1904, d'abord au petit Séminaire de Carthage, puis à Djerba, à El-Abiod-Sidi-Cheikh, à Ouargla et au Soudan (2). »

Mon confrère y attachait un grand prix.

La statuette confiée à une religieuse carmélite de Carthage a été peinte à nouveau, quoique le P. Giacobetti eût préféré la conserver telle qu'elle était sortie du cabinet de travail du Cardinal Lavigerie. La reproduction que nous en donnons a été exécutée d'après une photographie faite à Djerba. C'est le P. Giacobetti qui lui a donné le titre de Notre-Dame des Esclaves.

---

1. C'est aussi l'attitude et le mode de vêtement de Notre-Dame de Bon-Secours de Nancy que le Cardinal Lavigerie avait fait couronner en 1865. Une personne pieuse de Nancy me communique une prière à Notre-Dame de Bon-Secours indulgenciée par Mgr Lavigerie, alors évêque de Nancy et de Toul (25 juillet 1865.)

2. En dernier lieu, elle se trouvait à Ségou. Mgr Bazin, Vicaire apostolique du Soudan français, m'a promis de me l'envoyer pour la collection mariale du Musée Lavigerie.

« Je ne doute pas, m'écrivait encore mon confrère, que beaucoup de grâces me sont venues dans mon apostolat auprès des Musulmans par son intermédiaire. »

A la médaille de Tazmalt et à la statuette de Tébessa, témoignages matériels du culte de la Sainte Vierge, durant la période de la domination arabe et de l'esclavage des chrétiens (1), je suis heureux de pouvoir ajouter d'autres pièces qui ont l'avantage d'avoir été découvertes non loin de Carthage.

III

STATUE DE MARBRE.

La statuette de la Sainte Vierge que je vais décrire d'abord a été trouvée, il y a environ un quart de siècle, dans le village de l'*Ariana*, situé au fond de la plaine de Carthage. Exhumée en creusant les fondations d'une maison arabe, elle fut offerte par un élève musulman à un professeur de notre collège Saint-Charles à Tunis.

C'est une statuette en albâtre. La tête de la Sainte Vierge et celle de l'Enfant Jésus sont brisées. Il manque aussi à l'Enfant le bras gauche et la main droite à la Mère. La statue, à sa partie inférieure,

1. Cette période nous a fourni une belle série de monnaies de la Croisade de saint Louis, dont une en argent avec cette pieuse acclamation : *Benedictum sit nomen Domini nostri Dei Jesu Christi.* J'ai signalé plus haut les monnaies de Charles-Quint. Nous en avons aussi recueilli du Portugal, d'Aragon et surtout de Sicile. — Une jolie monnaie en or du Pape Paul III, porte d'un côté l'image de saint Paul avec la légende : † *S. Paulus, Vas electionis* et de l'autre les armoiries pontificales surmontées de la tiare et des clefs avec la légende : PAVLVS III-PONT-MAX.

est percée d'un trou central qui indique qu'elle était scellée sur une base.

Dans son état actuel, elle mesure $0^{m}35$ de hauteur. Elle était polychromée et dorée.

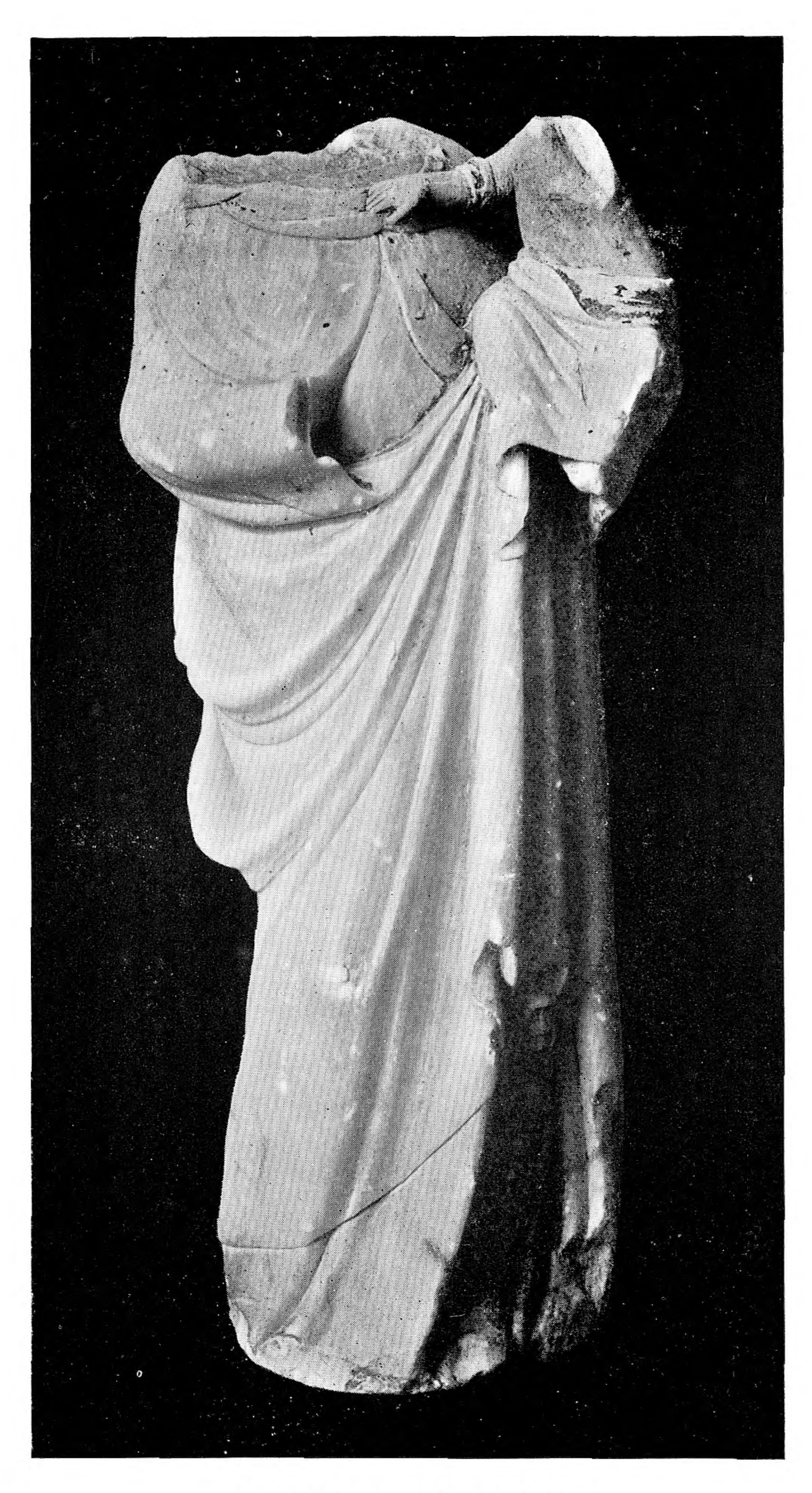
La Sainte Vierge est vêtue d'une longue tunique et d'un ample manteau tombant dans le dos en larges plis verticaux (1). Elle porte l'Enfant Jésus sur le bras gauche. L'Enfant a la moitié du corps, jusqu'aux pieds, enveloppé dans un manteau. Si on le regarde du côté du dos, il paraît avoir le torse nu. Cependant la tunique est indiquée en avant sur le haut de la poitrine et se révèle surtout par l'extrémité de la manche droite qui forme bourrelet et est encore colorée en rouge-brun. L'Enfant allonge le bras droit sur la poitrine de sa Mère et sa petite main, d'un modelé remarquable, s'y attache amoureusement.

Le bras droit de la Sainte Vierge était plié et la main s'avançait vers Jésus en tenant peut-être un objet.

Des restes de couleur rouge et de couleur bleue apparaissent dans les parties creuses de cette belle sculpture. Le manteau de la Sainte Vierge était bleu, celui de l'Enfant Jésus était rouge. Des traces d'or se montrent encore sur la bordure des vêtements.

Il y a vraiment de l'art dans cette statue. La pose avec le poids du corps portant sur la jambe gauche, tandis que la jambe droite est légèrement infléchie, la délicatesse des formes, l'harmonie des plis dans le vêtement rappellent le style des figurines grecques. L'artiste semble s'en être inspiré et cela à une époque où les spécimens de ce genre, telles

1. Voir p. 175.



STATUETTE TROUVÉE A L'ARIANA.

que les figurines de Tanagra et de Myrina étaient assurément très rares et peu connus.

Comment cette statue de Marie est-elle venue en Tunisie? Elle y a été sans doute apportée par quelque religieux ou par quelque dévot à la Reine du Ciel. On peut encore émettre d'autres hypothèses.

On sait comment les Corsaires sillonnaient de toutes parts la Méditerranée, à la recherche des navires en route pour en faire la capture. Des milliers de chrétiens furent, comme saint Vincent de Paul, amenés à Tunis et vendus sur le marché aux esclaves. Combien de chargements de navires tombèrent ainsi aux mains de ces forbans et devinrent à Tunis l'objet d'un trafic important! Dieu seul le sait.

Les pirates faisaient argent de tout. Qu'il me soit permis d'en citer un exemple.

Au XVIe siècle, un chargement de marbres ouvrés commandés à un atelier de Gênes pour la décoration de la cathédrale d'Ajaccio, alors en construction, devenait la proie des corsaires. Parmi ces marbres, se trouvait une dalle commémorative destinée à figurer au-dessus de la porte d'entrée de la nouvelle église. Tombée aux mains des pirates, il fallut la remplacer en faisant une autre commande. C'est ainsi qu'aujourd'hui le même texte se rapportant à la pose de la dernière pierre de l'édifice sacré, l'an du Seigneur 1593 (1), se lit à sa véritable place sur la façade de la cathédrale d'Ajaccio et dans une des plus anciennes mosquées de Tunis,

1. D'après Rohault de Fleury, la cathédrale d'Ajaccio fut bâtie en 1116, sous le titre de *Sancta-Maria*, pour en remplacer une autre fort ancienne qui était sous le même vocable. Le marbre apporté à Tunis se rapporte à une autre reconstruction.

la *Djamaâ-Ksar* où j'ai réussi à la faire copier et estamper (1).

Semblable prise a pu amener en Tunisie la statue de la Sainte Vierge retrouvée à l'Ariana. Mais elle pourrait aussi avoir été apportée par les Espagnols durant leur domination sur le pays au XVIe siècle (1535-1573).

Parmi les nombreuses représentations de la Sainte Vierge qui me passèrent d'abord sous les yeux à l'occasion du présent travail, je rencontrai la Vierge de *La Antigua,* fresque honorée à Séville et offrant une attitude semblable à celle de notre statuette. Cela me fit croire à une œuvre espagnole (2).

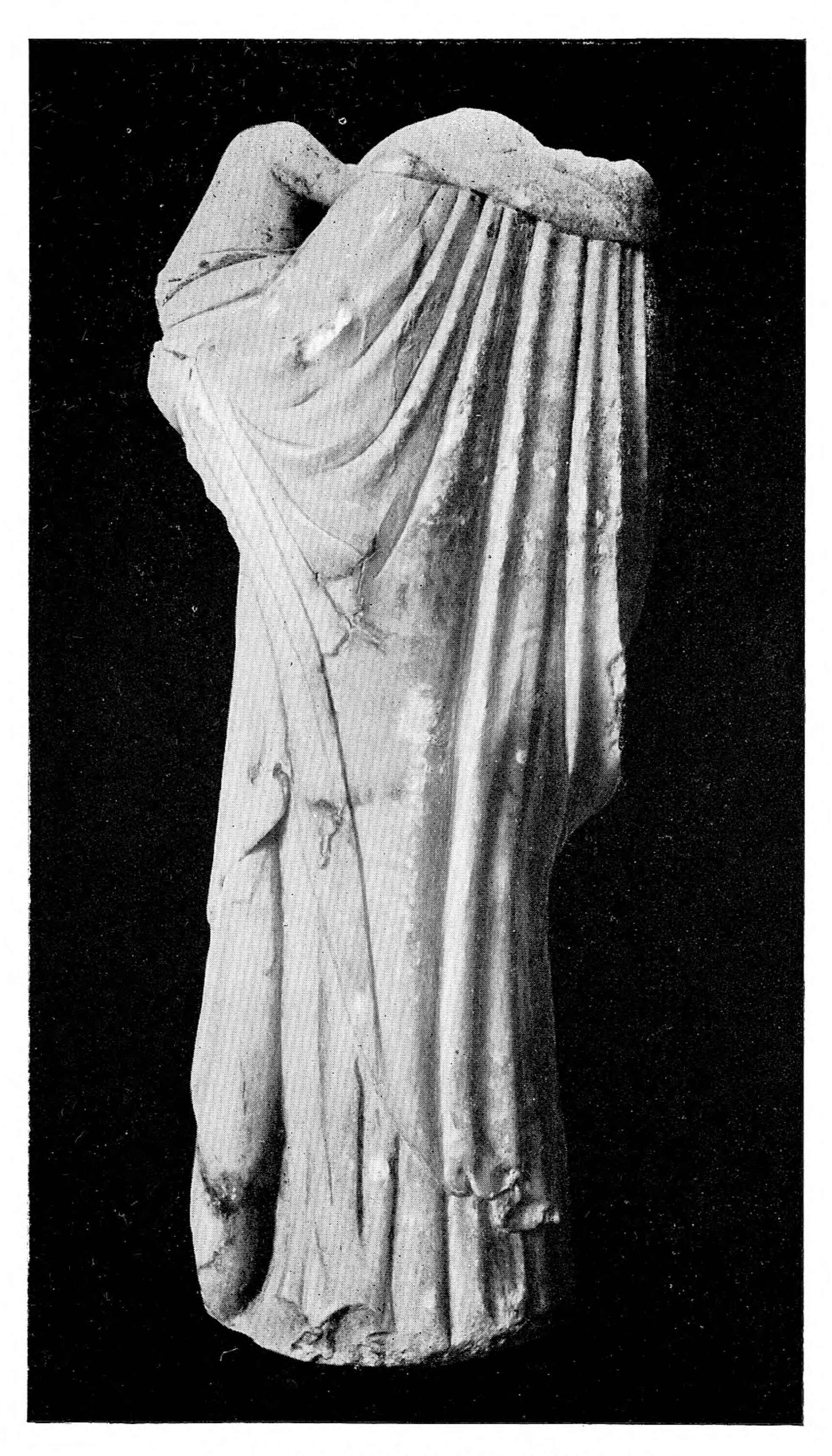
On connaît la dévotion des Espagnols envers Marie. M. Rohault de Fleury, dans son grand ouvrage *La Sainte Vierge* (t. II, p. 350), après avoir décrit la peinture murale de *La Antigua* « comme notoirement antérieure au XIIe siècle », donne le dessin d'une petite Madone de bronze fort ancienne, ayant appartenu au comte Fernan Gonzalez Ier de Castille qui la portait par dévotion dans les arçons de sa selle (3). Cette statuette est devenue la propriété du duc de Montpensier. Jésus et Marie y figurent de face, le divin Enfant assis sur les genoux de sa Mère.

Malgré la ressemblance d'attitude avec la fresque

1. Cf. *Notes Archéologiques, Thibaris, Gillium — Zembra — Tunis*, p. 9-11. Dans ces derniers temps, les Arabes l'ont fait disparaître.

2. A Dinant, en Belgique, dans la statuette en terre cuite de Notre-Dame de Foy, l'Enfant Jésus porte aussi la main sur le col de sa Mère (Rohault de Fleury, II, p. 373.)

3. C'est ainsi que saint Ferdinand portait une image d'ivoire de Notre-Dame des Batailles sur le pommeau de sa selle. Don Garcias portait également avec lui dans les combats une Madone d'or. Celle de saint Ferdinand conservée à Séville a reçu le nom de Notre-Dame de la Victoire.



STATUETTE TROUVÉE A L'ARIANA (DOS).

de Séville, je n'oserais cependant soutenir que la Vierge de l'Ariana soit venue d'Espagne.

M. de Lasteyrie, membre de l'Institut, savant très expert dans l'étude des monuments du moyen âge, visitant le musée Lavigerie le 9 mai 1905, fut très frappé à la vue de notre statuette. Après l'avoir admirée et examinée avec soin, il y reconnut une œuvre française de la première moitié du XIVe siècle, sans oser la faire remonter à l'époque de saint Louis (1). Cependant pour d'autres savants, l'albâtre dans lequel cette Vierge a été si finement sculptée indiquerait plutôt une origine italienne. C'est peut-être à ce jugement qu'il convient de s'arrêter.

L'Exposition mariale de Rome m'a démontré que ce type de la Vierge avec l'Enfant Jésus portant sa main droite sur le cou de sa mère et celle-ci lui tenant amoureusement l'autre main est presque particulier à la Sicile et à la côte méridionale de l'Italie.

On le trouve à Livourne dans la riche Madone *Maria Santissima de Montenero* (2). D'autres villes de la côté italienne m'ont été signalées comme possédant de semblables Vierges, Gênes au Palazzo bianco et Pise au Musée national. J'ai rencontré ce

1. Le 19 juin 1906, M. Gsell voyant notre statuette, du premier coup d'œil, la datait aussi du XIVe siècle ou du XVe.

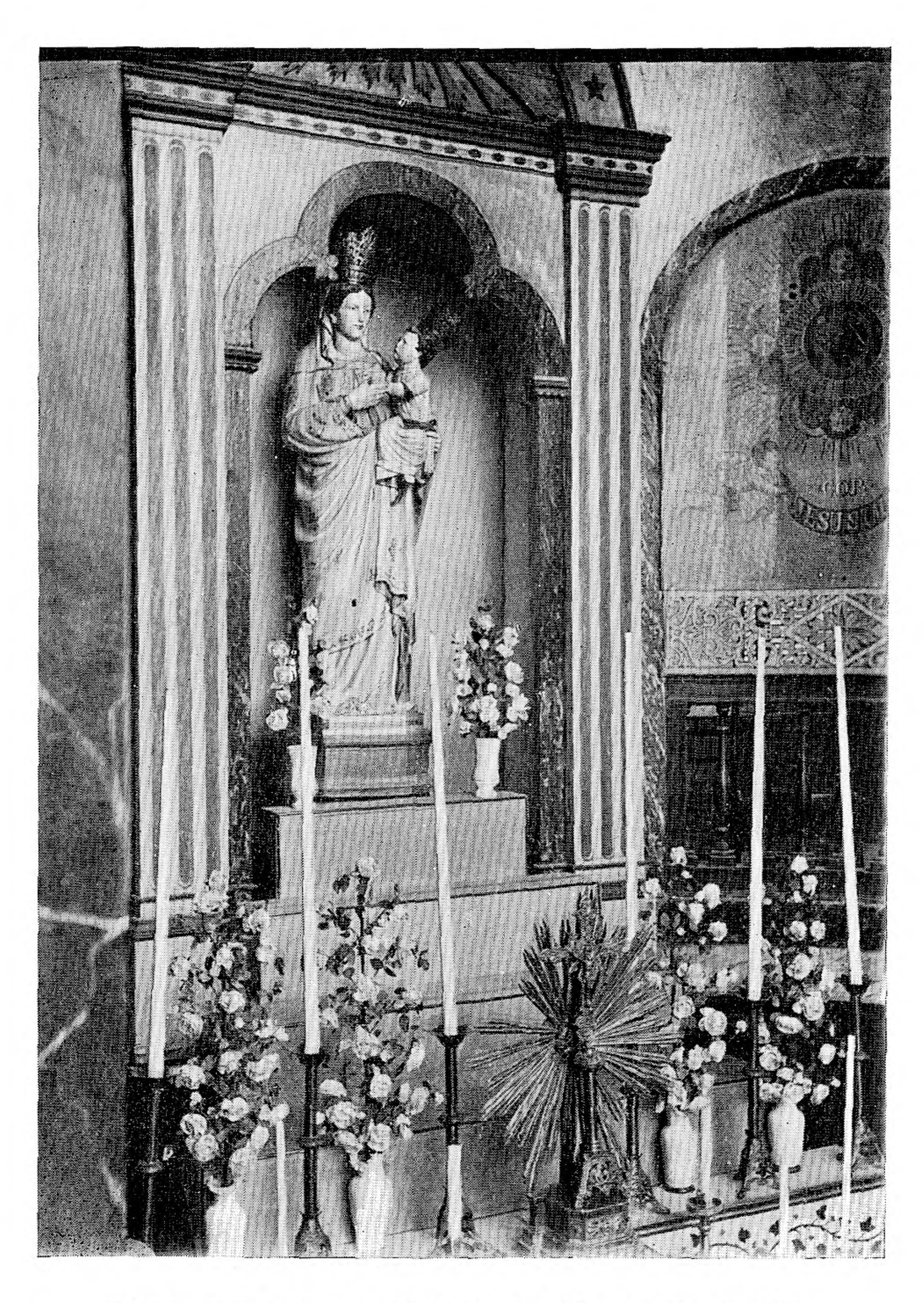
2. Vers le commencement du XIXe siècle, une jeune fille des environs de Livourne fut enlevée par des corsaires et vendue à un riche musulman. Il l'enferma dans son harem. La pauvre enfant, ne comprenant que trop l'étendue de son malheur et les dangers de sa position, s'abandonna sans réserve à la Reine des Vierges. Elle répétait souvent cette simple prière : « *Bonne Vierge, obtenez-moi la grâce de Dieu ; gardez-moi pure, chaste, fidèle à ma foi ; je vous promets, en retour, mon amour et ma reconnaissance.* Trois fois la jeune esclave se vit dans le plus pressant danger de subir une infamie plus

type à Catane dans une belle statue due au talent précoce d'un artiste de vingt ans, Antonello Gagini. Elle est honorée dans l'église de Santa Maria di Gesù.

A Girgenti, dans l'église Saint-Nicolas, construite sur les ruines de l'antique Agrigente, une statue offre une variante de ce même type. L'Enfant Jésus caresse sa Mère en lui posant la main sur le cou, tandis que la Sainte Vierge lui tient le pied droit. Mais la plus célèbre Madone sicilienne du type de notre statuette est assurément celle de Trapani. Voici la description qu'en a donnée M. Rohault de Fleury. Elle doit être complétée par ce détail que l'Enfant Jésus porte la main droite sur la poitrine de sa divine Mère.

« Cette statue, en marbre blanc de Chypre, est d'un sculpteur habile, elle est debout, soutient le saint Enfant sur le bras gauche et *prend la petite main dans sa main droite ;* un voile couvre la tête de la Sainte Vierge et ses épaules. Le manteau brodé çà et là de petites fleurs d'or, descend jusqu'à mi-jambe et la robe couvre entièrement les pieds. On lit sur le bord du manteau de la Sainte Vierge et de l'Enfant des inscriptions en caractères chaldéens qui peuvent se traduire ainsi : à l'agrafe du

terrible que la mort, trois fois elle en fut comme miraculeusement préservée. Ayant appris qu'un chrétien venait d'arriver pour racheter des esclaves, elle réussit à lui faire passer un billet. Elle fut aussitôt rachetée et reconduite à Livourne. A peine débarquée, avant d'aller chez ses parents, elle fit le pèlerinage de Monte-Nero pour y acquitter le vœu qu'elle avait fait à Marie dès le début de son esclavage. Elle gravit sur ses genoux la pente escarpée qui conduit au sanctuaire et y parvint tout ensanglantée. Après une longue prière de reconnaissance, la jeune fille suspendit à l'autel ses vêtements mauresques, comme un trophée de la grâce et de l'insigne protection de Marie. » Mgr Pavy. *Histoire critique du culte de la Sainte Vierge,* p. 63.



NOTRE-DAME DE TRAPANI DANS L'ÉGLISE DE SOUSSE.

manteau : *Voici la servante du Seigneur ;* sur le bord du manteau : *Je crois que c'est la puissante Mère de Dieu ;* et enfin, sur le vêtement de l'Enfant : *Dieu grand, petit à la vue, notre aimable Sauveur.* On lit encore la date de son exécution, mil deux cent trente... d'août ; les nombres après *trente* sont effacés. Elle fut l'objet de beaucoup de miracles (1). »

Comme conclusion, je dirai que la statuette d'albâtre trouvée à l'Ariana ressemble à Notre-Dame de Trapani, qu'elle est probablement d'origine italienne et doit appartenir au XIVe siècle, comme l'a jugé M. de Lasteyrie.

Notre-Dame de Trapani est en grande vénération parmi les Italiens établis en Tunisie. Chaque année, sa fête célébrée le 15 août, est l'objet de pieuses et bruyantes manifestations populaires, surtout à Tunis et à La Goulette. Beaucoup d'églises, dans le diocèse de Carthage possèdent sa statue. Je donne ici, d'après une photographie de M. l'abbé Attard, celle qui se voit au-dessus du maître-autel dans l'église de Sousse, l'antique Hadrumète (2).

IV

STATUE DE BOIS.
NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS.

Une famille de Tunis, d'origine italienne, possède une belle statue de la Sainte Vierge trouvée à *La Manouba,* non loin de Carthage, il y a plus d'un siècle.

1. Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge,* T. II. p. 145.
2. V. p. 179.

A l'endroit de la découverte existe aujourd'hui un palais arabe connu sous le nom de *Koubbet-en-nahas*, la coupole de cuivre. Ce palais tombé plus ou moins en ruines, comme beaucoup de palais arabes de la Tunisie, est occupé, depuis une douzaine d'années, par les Sœurs salésiennes de Dom Bosco qui y ont établi des écoles et un pensionnat de jeunes filles. La plus belle salle dont la coupole et les voûtes sont richement décorées de découpures en stuc d'un art exquis semblables à de la dentelle, fut choisie par les Sœurs pour chapelle et dédiée à leur glorieuse patronne Notre-Dame Auxiliatrice, de sorte que la Sainte Vierge est actuellement honorée d'un culte particulier, là même où la divine Providence avait fait découvrir, il y a tant d'années, une belle statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

C'est par le R. P. Joséphidis, religieux salésien, supérieur de l'Oratoire Saint-Augustin à La Marsa, que je fus mis sur la piste de cette statue de la Sainte Vierge et au courant des circonstances de sa découverte.

Se trouvant en Espagne par suite de l'application de la loi sur l'enseignement congréganiste, le R. P. Joséphidis a bien voulu répondre par une longue et très intéressante lettre à la demande de renseignements que je lui avais adressée.

Cette lettre, pleine de détails touchants, mérite d'être lue. Aussi, je n'hésite pas à la reproduire ici en entier.

†

ESCUELAS DE ARTES Y OFICIOS
SAN BARTOLOMÉ
MALAGA.

21 juin 1904.

MON RÉVÉREND PÈRE,

« Vous avez bien raison de penser que je ne saurais vous refuser le petit service que vous me demandez, parce qu'il s'agit de la très Sainte Vierge...

» J'essaierai donc de répondre de mon mieux aux questions que vous me faites le plaisir de m'adresser.

» Obligées de quitter Tunis dans les circonstances que l'on sait (1), les Filles de Notre-Dame Auxiliatrice s'étaient installées à La Manouba, dans le palais arabe dit « *Kobet-Ennahas* », coupole de cuivre.

» Cette coupole (2) occupe le centre du bâtiment et forme avec ses bas-côtés une croix grecque parfaite. Grâce à sa forme et surtout à sa belle architecture, elle parut tout indiquée pour servir de chapelle. Aussi les religieuses n'hésitèrent-elles pas longtemps pour la consacrer au culte sous le vocable de leur auguste Patronne, *Notre-Dame Auxiliatrice.*

» Environ un mois après cette inauguration (juin 1895), je rencontrai à La Marsa l'un des médecins du Bey, le docteur Prats, mort il y a un an (3).

1. Les Sœurs venues à Tunis pour diriger un orphelinat, ne purent continuer cette œuvre. Elles fondèrent alors à La Manouba, une école et un pensionnat de jeunes filles.

2. Voir plus loin la note concernant la *coupole de cuivre.*

3. Médecin espagnol qui fut, durant de longues années, au service du Bey.

Après les compliments d'usage :

« Où sont donc installées les Sœurs? » me demanda-t-il.

» — A la Manouba, dans le palais *Kobet-Ennahas*.

» Savez-vous ce que l'on a trouvé à l'emplacement de ce palais?

» — Je n'en sais absolument rien.

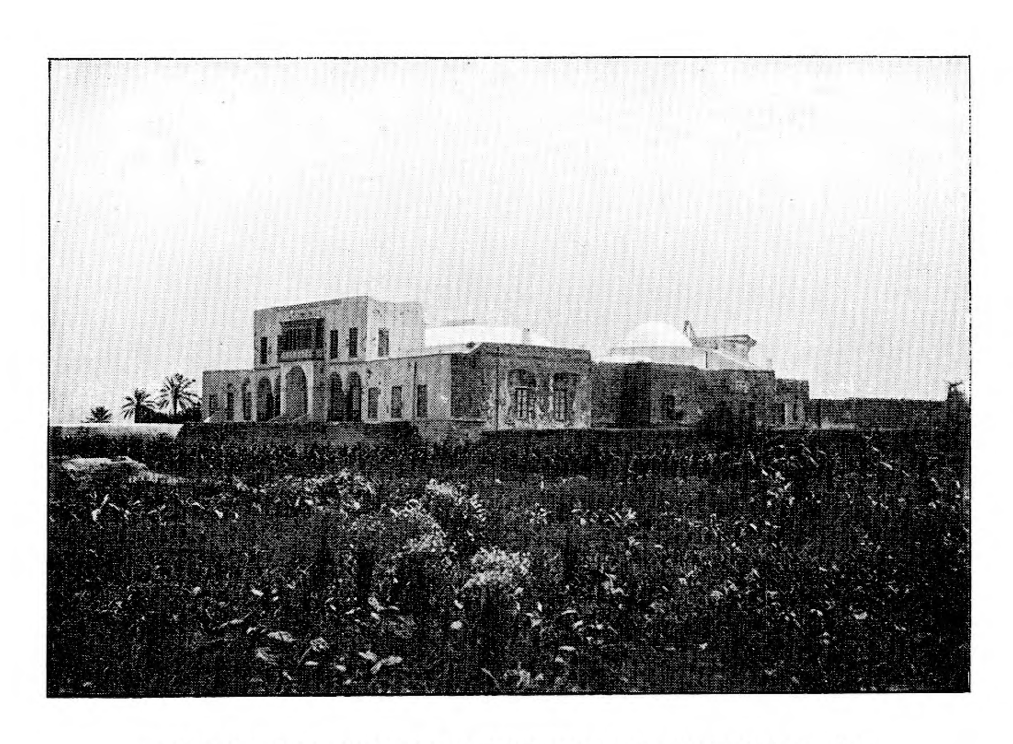
» — Au commencement de ce siècle, vers l'année 1803 (1), un italien de Sorento (2), appelé Scarpati (Agnello) avait été pris par des pirates et vendu comme esclave sur le marché de Tunis. Promesses, menaces, tortures, tout fut mis en œuvre pour le faire apostasier; cent coups de verges lui furent trop généreusement administrés sous la plante des pieds, mais le vaillant chrétien resta inébranlable, déclarant courageusement qu'il était prêt à mourir cent fois plutôt que de renier son Dieu et sa Religion.

» Cette héroïque fidélité lui valut d'être attaché plus tard au service du Bey lui-même avec la charge d'échanson ou plutôt de chef cafetier beylical (3).

1. Vers cette même époque, en 1804, un savant religieux barnabite de Milan, le P. Félix Caroni, étant allé prêcher à Naples et se rendant de cette ville par mer à Gênes pour rentrer à son couvent, fut, comme saint Vincent de Paul et Scarpati, pris par des Corsaires et amené captif à Tunis. Il fut délivré par les soins du consul de France, M. Devoize qui, le 24 septembre 1804, écrivait à Talleyrand qu'il avait réussi à le faire rendre en liberté et à le rapatrier, ajoutant que la captivité du P. Caroni lui avait fourni l'occasion de se livrer sur les ruines de Carthage à des observations et à des recherches conformes à son goût et à ses talents. Ce religieux était en effet, un archéologue de mérite, et l'année qui suivit sa mésaventure voyait paraître à Milan un rapport signé D. F. C. B. et intitulé : *Ragguaglio del viaggio compendioso di un dilettante antiquario, sorpreso da' corsari, condotto in Barberia e felicemente ripatriato.*

2. Sorrente, ville d'Italie, à 25 kilomètres de Naples, sur la côte sud du golfe.

3. Cette charge est encore occupée aujourd'hui par son petit fils Alfredo Scarpati. Cet emploi est avantageux, car il est exercé à tour de rôle par quinzaine ou par huitaine avec autant de jours de repos.



MAISON DES SŒURS DE NOTRE-DAME AUXILIATRICE.

» Lorsque, dans la suite, on commença les fouilles pour la construction du palais Kobet-Ennahas, connu aussi sous le nom de palais Rechid (1), Scarpati se trouvait parmi les ouvriers, je ne sais au juste si c'est en qualité de surveillant ou de simple manœuvre (2). Ce qui est certain, c'est qu'en creusant les fondations, il ne tarda pas à découvrir une statue de la Sainte Vierge qu'il s'empressa de porter chez lui, la conservant comme un trésor et une bénédiction du Ciel.

1. Ce palais reçut le nom de *Koubbet-en-Nahas*, non pas à cause de la magnifique salle à coupole si richement décorée d'arabesques et aujourd'hui convertie en chapelle, mais à cause d'un kiosque à coupole de cuivre que le Bey avait fait construire dans son jardin au-dessus d'un bassin alimenté par une noria. Une petite barque y avait été installée pour offrir un moyen de récréation aux femmes du harem. La coupole de cuivre était soutenue par huit colonnes. Il ne reste plus trace aujourd'hui de ce kiosque qui a fait donner au palais le nom actuel. — Ce palais passa aux mains de Si Ferhat, général de la garde du Bey, qui, étant gouverneur du Kef, fut tué dans une révolte des Arabes. Il l'avait transformé et c'est lui qui avait fait disparaître le kiosque beylical. Après la mort de Si Ferhat, le palais fut habité par Si Rechid, fils d'un ministre qui mourut étranglé par ordre du Bey Sadok. — Lorsqu'il y eut à Tunis une mission militaire française, le colonel Campenon, futur général et ministre de la Guerre, habita *Koubbet-en-Nahas*. Ce palais demeura la propriété de la famille de Si Ferhat. Celle-ci le vendit, et c'est ainsi que le lieu où fut trouvée, il y a un siècle, la statue de la Sainte Vierge, est habité aujourd'hui par les Filles de Dom Bosco qui ont dédié leur chapelle à Notre-Dame Auxiliatrice.

2. Les Beys confiaient souvent la direction de leurs constructions à des esclaves chrétiens. On peut voir à Tunis, 18, rue El-M'bazaâ, une grande maison connue parmi les Arabes sous le nom de Dar-el-Oula. C'est là que les négresses esclaves du Bey préparaient les viandes sèches et les pâtes alimentaires telles que le kouskous et autres variétés. Cette maison beylicale a été construite par des chrétiens pris sur mer par les corsaires. Elle appartient aujourd'hui à une famille française. Au-dessus de la porte d'entrée on a placé une statue de la Sainte Vierge avec cette inscription :

A la mémoire des esclaves chrétiens
Employés à la construction de cette maison.

1645	1895
Esclavage	*Liberté*

» A sa mort, son fils (1) et successeur dans la charge de cafetier du Bey, reçut la statue comme un riche héritage qu'il garde encore aujourd'hui comme un précieux souvenir de la captivité de son père. Il habite ici en face : si vous voulez voir la statue, frappez à cette porte, et certainement on vous la montrera.

» — Assurément, monsieur le docteur, je tiens à la voir, et tout de suite. Votre récit me réjouit et me surprend. Quelle rencontre! Quelle coïncidence! Une statue de la très Sainte Vierge trouvée, il y a près d'un siècle, à l'endroit même où, sans connaître le fait, nous venons précisément d'inaugurer une chapelle en l'honneur de la très Sainte Vierge Marie!... Mais je brûle de la voir. Merci donc, cher docteur, et à bientôt.

» Je me dirigeai immédiatement vers la porte que le médecin Prats venait de m'indiquer.

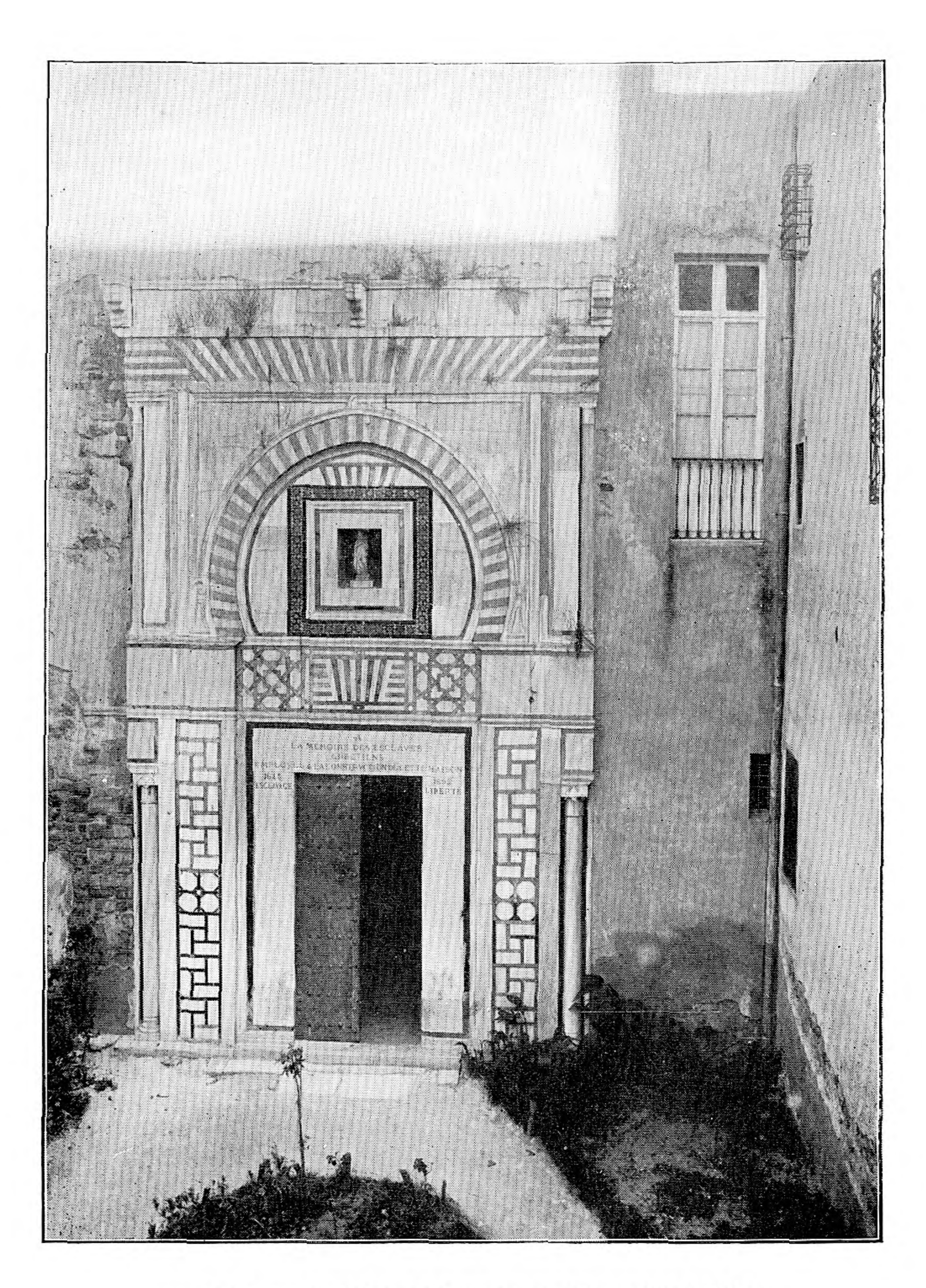
» J'entre; sur ma demande, on me présente une statue.

» Mon état d'âme est indéfinissable; anxieux et surpris, je ne puis en croire mes yeux.

» Est-ce un rêve? est-ce une illusion? Cette statue ne pourrait-elle pas être celle d'une idole, d'une déesse quelconque?

» Je regarde avec soin, j'examine les moindres détails : impossible de se méprendre. C'est bien un buste de la Vierge des Douleurs. Voici le cœur transpercé de sept glaives, et, à la base, tous les emblèmes de la Passion : couronne d'épines, clous, marteau, échelle, roseau avec éponge...

1. Palmino Scarpati. Le nom de Palmino lui avait été donné au baptême parce qu'il était né le jour des Rameaux.



MAISON DE TUNIS CONSTRUITE AU XVII[e] SIÈCLE
PAR DES ESCLAVES CHRÉTIENS.

» — Comment possédez-vous cette statue? demandai-je à M. Scarpati fils.

» — Je la tiens de mon père.

» — Et votre père, comment l'a-t-il eue?

» — Il l'a trouvée à La Manouba, à l'endroit où s'élève aujourd'hui « Kobet-Ennahas ». (En peu de mots, mon interlocuteur me refit le récit que je venais d'entendre de la bouche du docteur Prats).

» Cependant, je continuai à examiner la statue. Elle est en bois complètement noirci par le temps. C'est tout simplement un buste qui peut avoir 60 à 70 centimètres de hauteur (v. p. 193 et 197).

» Avec cette statue de la Vierge des Douleurs, on m'en montra une autre, également trouvée à La Manouba, au même endroit que la précédente. Elle est aussi en bois et représente une sainte dont je ne me suis pas donné la peine d'établir l'identité. Mais autant que mes souvenirs me le permettent, je puis affirmer qu'elle est ceinte d'une corde et semble, par conséquent, appartenir à l'un des grands ordres de l'Eglise (v. p. 201).

» Mes regards et mes désirs étaient fixés sur le buste de la très Sainte Vierge.

» — Ne voulez-vous pas, dis-je alors à M. Scarpati, nous la donner pour la placer dans cette même coupole où elle a été trouvée et que nous venons de convertir en chapelle?

» — Je ne puis pas.

» — Le fait d'avoir, à notre insu, consacré au culte de la très Sainte Vierge ce même lieu qui était peut-être un sanctuaire de Marie, ne serait-il pas, à votre avis, une indication assez claire de son désir d'être honorée là où pendant des siècles, elle gisait dans l'oubli et la poussière?

» — Sans doute, mais je ne saurais la céder. Mon père me l'a léguée comme le plus précieux souvenir de sa captivité et je ne puis m'en défaire.

» — Soyez assuré que nous ne manquerons pas de vous en dédommager...

» — D'autres aussi m'ont fait des offres de ce genre, mais toujours inutilement. *Tant que je vivrai*, ajouta monsieur Scarpati en accentuant fortement les mots, la statue ne sortira pas de ma maison : « *Mentre io vivo non uscira di casa mia.* »

» Chose étrange! deux jours après, celui qui venait de prononcer ces mots, ce même Scarpati qui m'avait parlé ainsi, était mort et enterré!

» J'ai cru voir dans ce fait inopiné une autre indication de Marie pour m'employer de nouveau à l'acquisition, et, pour ainsi dire, à la réhabilitation de sa statue. A cet effet, je fis une nouvelle démarche auprès du fils aîné du défunt, mais sa réponse fut la même que celle de son père.

» Il m'a donc fallu renoncer à la satisfaction de présenter à la vénération publique cet objet de la piété de nos prédécesseurs en Tunisie.

» Les deux statues doivent se trouver assurément dans la famille Scarpati. Comme celle-ci est toujours attachée au service du Bey, il vous sera facile, mon Révérend Père, de savoir le lieu de sa demeure et d'obtenir de voir les deux statues pour en faire la relation archéologique.

» Pour moi, je crois qu'elles doivent se rapporter au temps de la domination espagnole. Partout, en Espagne, on a une grande dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs et très souvent on rencontre des statues de même style.

» Je ne sais par qui je me suis laissé dire que



STATUE EN BOIS.

lors de l'insurrection qui a expulsé les Espagnols de la Tunisie, les chrétiens de Tunis s'étaient retirés du côté de La Manouba où ils se sont maintenus pendant quelque temps. Il peut très bien se faire que pour soustraire les statues aux profanations des infidèles, ils les aient, dans la suite, cachées et enterrées avant de prendre la fuite ou de subir la mort des mains des persécuteurs.

» Voilà, mon Révérend Père, tout ce que je sais vous dire sur cet intéressant sujet.

» J'espère que vous pourrez voir les statues et compléter ces renseignements.

» Quand vous aurez terminé le travail que vous avez entrepris, vous me ferez un grand plaisir de me le faire lire.

» Dans cette attente, je vous prie, mon Révérend Père, d'agréer l'hommage de mon religieux respect en J., M. et J. »

Ant. JOSÉPHIDIS.

A la réception de cette lettre, je m'occupai de retrouver la précieuse statue.

La famille Scarpati n'habite plus La Marsa. Elle réside actuellement à Tunis.

Le 12 juillet 1904, accompagné d'un jeune architecte doublé d'un artiste, M. E. B..., je me mis à la recherche des Scarpati.

Arrivés à la demeure de cette famille, nous sommes reçus par une femme âgée, la veuve Scarpati et Mlle Pietrina Scarpati, la dernière de ses filles. Notre visite cause d'abord une certaine surprise. Mais nous venions voir l'antique Madone et dès qu'elles connurent notre désir et nos intentions, elles nous firent le meilleur accueil. La jeune fille parlant

bien français, s'empresse de nous dire qu'elle a été élevée par les Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique et qu'elle est Enfant de Marie. Nous nous trouvons aussitôt à l'aise. On nous introduit dans une petite chambre où se voient le portrait de Ahmed Bey et celui de Palmino Scarpati (1). Là, sur une armoire peinte en gris se dressent deux statues en vieux bois. Devant celle de la Sainte Vierge brûle une lampe entretenue jour et nuit par la piété de la famille. Nous pouvons l'examiner tout à notre aise.

Pendant que je prends les notes nécessaires pour une description aussi complète que possible, la veuve Scarpati et sa fille me confirment l'exactitude des détails renfermés dans la lettre du R. P. Joséphidis.

La statue est en bois. On dirait du thuya. La famille Scarpati pense qu'elle est de noyer. En tous cas, c'est un bois très dur qui, souvent frotté d'huile, a pris un ton noir-brun et même rougeâtre. Il a l'aspect de vieux fer ou de fonte passée à la mine de plomb, offrant des parties brillantes.

La Sainte Vierge est représentée à mi-corps sur une base haute de $0^{m}15$. La hauteur totale, socle compris, est de $0^{m}72$, la largeur de $0^{m}40$.

Le revers de la statue est plat. Elle devait être appliquée à un panneau de bois. Des trous de chevilles ayant servi à la fixer se voient des deux côtés de la statue.

C'est une *Addolorata*. Son vêtement se compose d'une tunique avec ceinture. Un long voile couvre la tête, tombe sur les épaules et enveloppe les bras,

1. Palmino Scarpati mourut à 56 ans. Il avait 18 ans lorsque son père, Agnello, mourut à l'âge de 82 ans.



STATUE DE BOIS (Seconde vue.)

laissant à découvert les mains qui sont jointes devant la poitrine. Le visage un peu incliné offre une expression de douleur très sentie, augmentée encore par le serrement spasmodique des doigts enlacés les uns entre les autres.

Devant l'épaule droite, quatre glaives s'enfoncent dans la poitrine. Du côté opposé, il ne reste des trois glaives que la pointe. Les glaives s'enfoncent directement dans la poitrine sans que le cœur soit figuré.

Le socle, haut de 0^m15, comme je l'ai dit plus haut, est arrondi aux deux extrémités et porte sculptés en relief les instruments de la Passion. Au milieu apparaît la couronne d'épines ; à droite, un bassin, trois clous, les tenailles, le roseau et l'éponge, celle-ci dépassant avec l'extrémité du roseau la hauteur du socle ; à gauche, la lance, le marteau, la colonne de la flagellation avec les cordes et les fouets.

L'ensemble de cette belle sculpture est d'un effet saisissant. Voici d'ailleurs le jugement qu'en porte l'artiste qui m'accompagnait. Le soir même de notre visite à la famille Scarpati, il ne put résister au plaisir de m'envoyer ses impressions et je lui suis fort reconnaissant d'avoir eu cette heureuse inspiration.

« Je dois vous avouer, m'écrivait-il, que sous le rapport œuvre d'art, je l'ai trouvée réellement d'une inestimable valeur.

» Ce visage allongé dont l'expression empreinte de douleur et de résignation force à l'admiration, ces mains jointes sculptées un peu naïvement contribuant à rendre l'expression de la figure encore plus frappante, les plis des draperies s'associant on ne peut plus heureusement au mouvement général, tout

cela fait comprendre la foi que l'on peut éprouver à la vue d'une semblable œuvre d'art. — L'artiste sculpteur a laissé son âme dans cette figurine. Sa foi s'est montrée à nos yeux admirablement rendue par le ciseau dont il s'est servi avec tant d'habileté. »

L'artiste qui m'avait accompagné traduit bien dans ces lignes l'impression produite par ce beau morceau de sculpture religieuse.

La seconde statue trouvée en même temps, pouvant servir à déterminer l'âge de cette *Addolorata*, nous en donnerons aussi la description. Elle mesure $0^{m}64$ de hauteur. La base n'a que $0^{m}035$ d'épaisseur. Les avant-bras manquent. La sainte est vêtue d'une longue tunique serrée par une ceinture que forment trois tours de corde. La tête est légèrement inclinée. De la chevelure deux longues mèches ondulées tombent l'une sur le sommet de l'épaule droite, l'autre sur le devant de l'épaule gauche. La sainte portait une couronne de fleurs. Il n'en reste qu'un cercle de disques laissant percer chacun dans leur centre une pointe de fer saillante qui a dû servir à fixer une corolle. Ces fleurs étaient au nombre de dix.

Les pieds de la sainte sont chaussés de sandales. Le col de la tunique est recouvert d'une courte pèlerine. Sur le pan droit figure un appendice saillant que je n'ai pu déterminer. L'artiste a peut-être voulu figurer une coquille.

Le revers, sauf le buste qui est sculpté entièrement, est plat. Comme la statue de l'*Addolorata*, elle était destinée à être appliquée à un panneau ou à un lambris de bois.

Mais quel âge donner à ces statues? Nous avons vu plus haut que le R. P. Joséphidis les attribuait



STATUE DE SAINTE, EN BOIS.

à la période de domination espagnole (1535-1573).

M. le comte de Lasteyrie, d'après les photographies que je lui ai montrées, a bien voulu me donner son opinion. Il les croit aussi d'origine espagnole et les daterait volontiers du XVIIe siècle. Cette appréciation se rapproche, on le voit, de l'âge déjà indiqué pour ces précieuses sculptures.

En mai 1905, le P. Joséphidis me faisait écrire par un de ses confrères :

« Tenez pour certain que la statue est d'origine espagnole. En Espagne, on a toujours eu une grande dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Beaucoup de personnes ont pour prénom celui de *Dolores*. Aux beaux temps de leur histoire, les Espagnols ont implanté en Afrique la dévotion à la Sainte Vierge sous le titre de *Nuestra Senora de Africa.* »

Le P. Joséphidis s'est assuré que l'antique Madone connue sous le nom de Notre-Dame d'Afrique n'était autre que la Vierge des Douleurs. De plus, presque toujours ces statues espagnoles se faisaient et se font encore en bois comme celle dont il s'agit.

Il est donc probable que les deux statues découvertes à La Manouba ont appartenu à quelque sanctuaire espagnol. On pourrait penser aussi qu'elles proviennent d'une chapelle de bagne (1). On sait qu'à Tunis les bagnes étaient nombreux. Il y en avait aussi dans la banlieue. Chacun formait une sorte de fondouk ayant son lieu de réunion pour la prière. Ces modestes sanctuaires avaient toujours une statue de la Sainte Vierge. On y voyait surtout Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Quelle image de Marie pouvait mieux convenir à

1. La plupart des chapelles de bagne étaient placées sous le patronage de la Sainte Vierge.

la piété de chrétiens esclaves, vivant dans la misère et la souffrance, loin de leur pays et de leur famille, soumis à de durs travaux, en butte aux mauvais traitements, aux injures et aux malédictions de maîtres barbares et fanatiques, exposés souvent à de terribles tentations, et placés dans l'horrible alternative de l'apostasie ou de la mort.

La vue de la Mère du divin Crucifié, pour des cœurs qui avaient conservé la foi, était bien capable de leur inspirer le courage de la résignation et la force de tout souffrir plutôt que de renoncer à la vraie religion (1).

Le ciel a dû enregistrer bien des actes d'héroïsme chrétien accomplis à la suite de ferventes prières adressées à Notre-Dame des Sept-Douleurs, à cette *Addolorata*.

Dans des jours sinistres de violente persécution, des mains chrétiennes voulant épargner à cette statue et à celle de la sainte que nous avons décrite, l'outrage de la profanation les auront cachées dans le sol, et c'est ainsi que d'autres mains chrétiennes conduites par la Providence ont eu la bonne fortune de les exhumer pour les honorer de nouveau.

Puisse l'Addolorata de La Manouba être un jour exposée à la vénération publique dans un sanctuaire digne de la Mère de Dieu et des hommes !

Le 5 avril 1906, veille de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, je retournai visiter la Madone des Scarpati. Je tenais à la montrer à M. l'abbé Raoul, vicaire général. Après avoir prié devant la statue,

1. A Alger, dans le bagne du dey, les esclaves avaient placé au-dessus de la porte de leur chapelle, une *Mater dolorosa* qui, d'une main, tenait les quatre clous de la Passion et de l'autre montrait la croix. (*La Vierge Marie*, par un missionnaire de l'Oranie, 1904, p. 54.)

nous fîmes les offres les plus séduisantes pour décider la famille Scarpati à nous céder leur statue. Mais la mère et la fille s'y refusèrent absolument ne voulant à aucun prix se séparer de leur trésor.

Le 25 mars 1907, me trouvant à Tunis, je fis la rencontre de M. Alfred Scarpati que je ne connaissais pas encore. Il se présenta à moi et me demanda pourquoi je n'étais pas allé cette année visiter leur Madone. Il m'invita à renouveler ma visite (1). La Madone a changé de quartier. Il me donna son adresse, mais quand je lui parlai de me céder la statue, il me répondit qu'il fallait absolument renoncer à cette pensée, que c'était un souvenir de famille et que, conformément à la dernière volonté de son père, il ne s'en dessaisirait jamais.

Quoi qu'il en soit, j'ai la confiance que des circonstances ménagées par la Providence permettront un jour de placer cette belle statue dans une église et de l'exposer à la vénération des fidèles.

V.

MONNAIES MARIALES.

Le mercredi 19 décembre 1906, je visitais le Musée archéologique de Sousse. Mon attention se porta sur un ou deux plombs concernant le culte de Marie, mais trop détériorés pour faire l'objet d'une description détaillée. Je m'arrêtai davantage sur cinq grandes monnaies d'argent de la République de Gênes, offrant chacune l'image de la même Madone.

1. Ce que je fis le 8 juin, jour où nous célébrions la fête de Notre-Dame Auxiliatrice.

Ce sont de grandes monnaies mesurant quatre centimètres de diamètre. Leur face offre l'image de la Sainte Vierge assise sur un nuage. La tête de Marie est entourée d'une couronne d'étoiles. Elle porte l'Enfant Jésus étendu sur le bras gauche. Il semble y prendre ses ébats. De la main gauche allongée, Marie tient un sceptre. La légende se compose presque entièrement d'initiales et d'abréviations : * I-T-C- * ET * REGE * EOS- suivies du millésime. Toutes appartiennent au dernier quart du XVII[e] siècle.



Le revers porte une grande croix centrale à branches égales bifurquées à leur extrémité qu'accompagne un petit globule. Entre les bras ou mieux dans les cantons de la croix, une étoile à six pointes. La légende qui se lit autour d'un cercle de grènetis commence aussi par une croix: † DVX * ET * GVB * REIP * GENV; le doge et les gouverneurs de la République de Gênes.

D'après les renseignements qui m'ont été donnés par le gardien du Musée de Sousse, ces monnaies proviennent d'une découverte fortuite survenue pen-

dant les travaux de dragage du port de cette ville.

Ces travaux amenèrent la découverte d'un groupe de monnaies d'argent, de la grosseur d'un œuf d'autruche. Le séjour des pièces dans la mer les avait oxydées et comme soudées les unes aux autres. On réussit à en sauver un certain nombre. Cinq d'entre elles sont actuellement conservées au Musée de Sousse. Elles sont de même type et de grandeur uniforme, n'offrant de différence que dans la date de la frappe, qui varie de 1682 à 1694 (1).

Comment ces monnaies chrétiennes sont-elles venues se perdre dans le port de Sousse? Ce groupe faisait-il partie d'une prise opérée en mer par les corsaires? Quelque pirate l'aura-t-il jeté à l'eau dans l'espoir de le repêcher à son profit personnel? Faut-il supposer que le navire qui portait ces monnaies a fait naufrage dans le port même ou encore qu'il y a coulé par suite d'un incendie? Toutes ces hypothèses peuvent être émises. Cependant, la présence de ces monnaies me paraît plutôt provenir d'une capture de navire par les corsaires. Peut-être les porteurs de cet argent, amenés en esclavage avec le navire qu'ils montaient, réussirent-ils à dissimuler cette somme et à la faire disparaître en la jetant à l'eau avant d'être débarqués. Qui sait même si une pensée pieuse n'a pas inspiré cette tentative dans le but de soustraire l'image de la Sainte Vierge à la profanation? En tous cas, pour moi, on ne peut hésiter sur la provenance de cet argent. Elle s'explique naturellement par un acte de piraterie.

Chose curieuse, les monnaies de la République de

1. Entre ces deux dates, il y en a de l'année 1685 et de l'année 1692.

Gênes conservées au Musée de Sousse sont datées de 1682 à 1694, et nous savons qu'au mois de mai 1695, deux Génois, les frères Bourguet, ex-esclaves du Bey Aly se rendirent à Sousse pour rechercher un trésor. Ils sollicitaient, par l'intermédiaire du Consul de France, d'entreprendre des travaux dans ce but. Mais leurs démarches demeurèrent sans résultat, à cause des difficultés qui étaient à redouter avec les autorités du pays. Les valeurs à retrouver devaient être considérables, car moins de quatre ans après, un Provençal nommé Dedous, entreprenait pendant une nuit des recherches clandestines dans le même but, et son audace, infructueuse d'ailleurs, faillit lui coûter la vie, parce qu'il ne s'était pas muni préalablement de l'autorisation du Bey (1).

Ne peut-on pas conjecturer avec quelque raison que les monnaies trouvées en draguant le port de Sousse ont fait partie du trésor cherché par les deux frères génois et ensuite par le provençal Dedous? En tous cas, la coïncidence des dates est remarquable et permet de le croire.

Si cette hypothèse est la vraie, la monnaie que nous avons reproduite ici était de frappe toute récente lorsqu'elle coula à la mer. Aussi est-ce la mieux conservée de celles qu'a recueillies le Musée de Sousse.

Quoi qu'il en soit, il y aurait un travail intéressant à entreprendre au sujet des représentations de la Sainte Vierge sur les monnaies des nations chrétiennes aux diverses époques de leur histoire. Un tel recueil commençant avec l'empire byzantin et se continuant jusqu'à nos jours, serait aussi un tribut d'honneur digne d'être offert à la Reine du Ciel et

1. Hannezo, *Notes historiques de Sousse,* années 1695 et 1698.

de la terre. Puisse-t-il tenter quelque pieux érudit, fervent serviteur de Marie !

Il serait intéressant aussi de rechercher si la Madone qui figurait sur les monnaies de Gênes à la fin du XVIIe siècle existe encore dans cette ville et si son image y est toujours l'objet d'un culte public (1).

Pendant qu'au Musée de Sousse j'examinais ces monnaies de la République de Gênes, le gardien



MÉDAILLE DES TRINITAIRES TROUVÉE A SOUSSE.

me présenta une vieille médaille chrétienne qui, pour n'être pas d'une haute antiquité, ne manqua

1. Le journal de Gênes, *il Cittadino*, dans son no du 16 mai 1907, commentant la note qui précède, parue dans la *Revue Mariale*, a donné la réponse à ces questions. Les monnaies à l'image de Marie furent frappées d'après un décret de la Sérénissime République de Gênes, en date du 8 mai 1637, lors de la délivrance de la ville et son affranchissement. A cette époque la République se plaça sous la protection de la sainte Vierge. La statue de Marie fut placée au maître-autel de la Cathédrale et sur les portes de la ville. Son image apparut également sur les étendards officiels. De nos jours encore, la Vierge qui figure sur les monnaies, est honorée d'un culte populaire. Elle se voit aussi sur la *Porta Pila* où, durant toute l'année, elle est entourée, chaque soir, de lumières.

D'ailleurs, le culte de la sainte Vierge a toujours été très vif à Gênes qui a mérité d'être appelée la *cité de Marie*.

pas cependant de m'intéresser, car elle a été assurément frappée pour les Trinitaires et apportée en Afrique par ces intrépides religieux qui y venaient faire des rachats d'esclaves et répandaient en même temps autour d'eux la dévotion à la Sainte Vierge.

Cette médaille est en cuivre jaune et de forme ronde, mesurant deux centimètres et demi de diamètre. La face porte une représentation de la Sainte Trinité. A droite et à gauche d'un globe figurant le monde, apparaissent le Père et le Fils. L'un et l'autre ont la tête nimbée, mais le nimbe de la personne du Père est de forme triangulaire. Au-dessus du Père et du Fils, le Saint-Esprit est représenté sous la forme de la colombe entourée de rayons. Au revers, on lit, dans un écusson, l'inscription suivante qui est en même temps une acclamation et une invocation à la très Sainte Trinité :

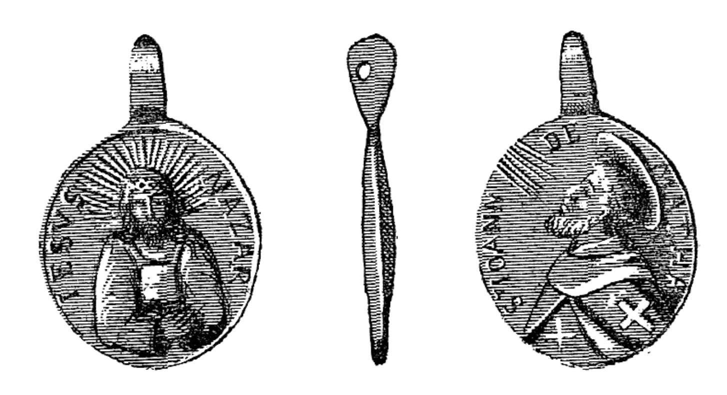
SANCTVS
DEUS
S : FORTIS
S : IMMORTA
LIS - MIS :
NOB :

Sanctus Deus, sanctus Fortis, sanctus Immortalis, miserere nobis.

Ce devait être l'invocation particulièrement chère aux religieux Trinitaires. Cette prière au Dieu trois fois Saint, ce *Trisagion*, dans la liturgie grecque, est très souvent récité pendant les offices et chanté solennellement à la Messe. Elle était en usage à Constantinople dès le Ve siècle. L'Eglise romaine l'a conservée dans l'office férial de Prime et chaque

année, au grand jour du Vendredi Saint, durant la touchante cérémonie de l'Adoration de la Croix, le chant de cette triple glorification de la Divinité accompagne les *Impropères* ou reproches que le Messie adresse aux Juifs. Pour rappeler la liturgie primitive, dans cette circonstance solennelle, l'Eglise chante alors chacune des invocations d'abord en langue grecque : Αγιοσ ὁ Θεὸς, puis en langue latine (1).

Je possède une autre médaille, souvenir des Tri-



MÉDAILLE DE SAINT JEAN DE MATHA TROUVÉE A TUNIS.

nitaires. Elle a été trouvée à Tunis, au fond d'un puits. De forme ovale, elle porte sur la face l'image de Notre-Seigneur figuré à mi-corps, la tête couronnée d'épines et entourée de rayons avec cette inscription : IESUS - NAZAR. (2).

Au revers, on voit le buste de profil de saint Jean de Matha, fondateur de l'Ordre. Il est représenté la tête nimbée. Le manteau et la robe, sur la poitrine et

1. Dom Guéranger, *L'année liturgique. La Passion et la Semaine Sainte*, 7e éd. p. 560.

2. On honore à Rome une image de Gesù Nazareno qui en 1854 remua les yeux. Gesù Nazareno est aussi le titulaire d'un vénérable sanctuaire de Malte, à la Sliema.

sur l'épaule, sont ornés de la croix. L'inscription : S. IOANN DE MATHA, nous donne le nom du saint.

Dans cette médaille, l'appendice permettant de la suspendre au cou à l'aide d'un cordon est traité comme dans la médaille trouvée à Sousse. Cet appendice est perpendiculaire au plan de la médaille et fait corps avec elle.

C'est avec un soin religieux que je la conserve, car elle a sans doute été portée par quelque esclave chrétien.

Les Trinitaires ou Mathurins, comme on les appelait, ne pouvaient pas racheter tous les esclaves. Les ressources dont ils disposaient, si grandes fussent-elles, ne le leur permettaient pas.

A ceux qu'ils ne pouvaient délivrer, ils donnaient quelque secours matériel, et surtout des secours spirituels, les encourageant par leurs conseils à supporter leur triste situation avec patience en union aux souffrances de Notre-Seigneur.

Bien des milliers de médailles, de scapulaires et de chapelets durent être distribués, non seulement par les Trinitaires, mais par les Pères de la Merci, les Lazaristes, les Franciscains, les Dominicains et par les religieux de tout ordre que l'apostolat ou parfois la captivité elle-même mettaient en contact avec les malheureuses victimes de l'esclavage. Le sol de l'Afrique doit renfermer encore beaucoup d'objets pieux parmi lesquels il y a assurément des souvenirs du culte de Marie, tels que ceux qui j'ai décrits dans cette seconde partie de notre étude.





ÉPILOGUE

Dans les pages qu'on vient de lire, nous avons fait passer sous les yeux les monuments du Culte de la Sainte Vierge découverts en Afrique durant ces dernières années.

Le bas-relief de Damous-el-Karita, si habilement sculpté ainsi que les *orantes*, images de Marie et de l'Eglise, l'une et l'autre « Vierge-Mère », nous ont permis de remonter jusqu'au règne de Constantin, peut-être même jusqu'à la fin du IIIe siècle.

Les deux statuettes d'argile rouge représentant une mère qui allaite son enfant, les deux seules que j'aie vues à Carthage pendant une période de trente-deux ans, nous ont laissés dans le doute sur leur origine chrétienne; mais nous avons été amenés à reconnaître pour des images de Marie les nombreuses statuettes d'argile grise de la fin du IVe siècle ou du commencement du Ve. On les rencontre, avons-nous dit, à peu de profondeur dans le sol, en compagnie de poteries indiscutablement chrétiennes. Cette série nous a offert deux têtes avec coiffure en forme d'M, qui nous a fourni l'occasion d'émettre une hypothèse mariale pour la même lettre que les Empereurs Byzantins ont si fréquemment adoptée sur leurs monnaies. Sans perdre sa valeur numérique de *quarante*, cette lettre a pu être préférée dans une pensée pieuse pour faire figurer en même temps l'initiale du nom de Marie.

On trouve si souvent en Afrique, et particulière-

ment à Carthage, des monnaies byzantines, que j'ai pensé rendre service aux amateurs en donnant en gravures un choix de ces pièces.

Selon l'ordre chronologique, après les statuettes, et sans grand intervalle de temps, sont venus prendre place dans notre recueil, les carreaux de terre cuite du Ve siècle, les uns offrant l'image indubitable de la Sainte Vierge, les autres portant l'invocation : *Sancta Maria, adjuva nos.*

Cette importante série, presque contemporaine des statuettes, permet, ce nous semble, d'établir, d'une façon décisive, l'identité d'origine de ce double genre de monuments.

Les lampes chrétiennes qui ont pour sujet le Christ vainqueur, foulant aux pieds et terrassant de sa croix le serpent infernal, accompagné parfois de plusieurs autres animaux, nous a rappelé, par rapprochement avec des monuments étrangers à l'Afrique expliqués dans le même sens, la victoire de l'Eglise sur les erreurs de l'hérésiarque Nestorius qui niait la Maternité divine (1).

D'autres lampes nous ont fourni l'occasion de dire un mot de l'antique usage du chapelet. La tête nimbée, en argile rouge, nous a offert, selon toute apparence, une copie de la célèbre *Nicopeia* de Venise, où elle aurait été transportée de Carthage en passant par Constantinople.

Des marbres du VIe et VIIe siècles nous ont prouvé que des femmes chrétiennes reçurent le nom de *Marie.* Voici la reproduction de l'épitaphe dont j'ai signalé plus haut la récente découverte (2).

1. Cet hérésiarque mourut sur la terre d'Afrique dans une oasis de la Libye.

2. Voir p. 85.

On peut la compléter de la façon suivante :

ΕΝΘΑΔΕ ΚΑΤΑ]ΚΙΤΕ ΜΑΡΙΑ ΠΙCΤΗ
ΕΝ ΕΙΡΗΝΗ ΚΑΘ]ΟΛΙΚΗ ΜΙΝΙ ΘΩΑ

Ici repose Marie, morte fidèle dans la paix catholique, le mois de...

D'après M. Paul Monceaux, le dernier mot désignerait un mois égyptien et cette *Marie* aurait appartenu à une famille d'Egypte ayant quitté ce pays lors de l'invasion musulmane (1).



ÉPITAPHE D'UNE CHRÉTIENNE DU NOM DE MARIE.

Mais rien n'égale pour l'extension et l'intensité du culte de la Sainte Vierge, les révélations fournies par notre riche collection de plombs de bulle.

Tous ceux qui ont été reproduits dans ce travail, ont été trouvés en Tunisie et, sauf celui de Sousse, ils proviennent des ruines de Carthage.

Cet usage si chrétien, devenu presque général

1. C'est en décembre 641 que les Musulmans, à la suite de plusieurs combats, se rendirent maîtres d'Alexandrie, et détruisirent, avec tous ses monuments, sa célèbre bibliothèque.

à l'époque byzantine, a été attribué, pour d'autres contrées, surtout à la seconde moitié du IXe siècle, époque de la restauration du culte des images (1). Mais, en Afrique, nous trouvons cet usage établi dès le VIe siècle, et nos sceaux de Carthage permettent de reculer de trois siècles les arguments que fournit la Sigillographie byzantine en faveur du culte de Marie.

Ces nombreux monuments montrent que le développement et l'extension du culte de Marie furent d'autant plus rapides, que les glorieuses prérogatives de la Sainte Vierge étaient l'objet d'attaques incessantes de la part des hérétiques.

Pendant que le Concile d'Ephèse, en 431, proclamait solennellement la Maternité divine; que, vingt ans plus tard (451), celui de Chalcédoine rappelait le même dogme dont la définition était encore confirmée après un siècle, en 553, par celui de Constantinople, nous voyons se multiplier les images de la Sainte Vierge et les invocations à Marie, à la Mère de Dieu.

Dans ces invocations, il n'y a pas trace de cette Mariolâtrie que les protestants ont si injustement reprochée à l'Eglise catholique. Les chrétiens d'Afrique, dont la foi et la dévotion se lisent dans notre collection de monuments, ont *vénéré*, ont *honoré* la Sainte Vierge d'un culte particulier, du culte que les théologiens ont appelé *hyperdulie*, supérieur à celui de simple *dulie* rendu aux anges et aux saints, mais ils ne l'ont jamais *adorée*.

On est vraiment stupéfait de voir, parmi les protestants, des hommes de la valeur du Dr Pusey, s'em-

1. Schlumberger. *La Sigillographie byzantine*, p. 15.

porter avec amertume contre le culte rendu à Marie par les catholiques (1).

« On se ferait difficilement une idée, écrit M. Thureau-Dangin (2), des préventions qui troublaient et obscurcissaient, sur ce sujet, cette conscience si droite. »

C'était pour lui le principal obstacle qui empêchait son entrée dans l'Eglise catholique.

Newman, l'illustre converti, devenu l'éloquent apologiste de la foi catholique et un ardent serviteur de Marie, répondit aux critiques de son ami, en établissant la vraie doctrine de l'Eglise dans des pages qui ont été jugées les plus belles parmi celles qui ont été écrites sur Marie.

Si les découvertes d'Afrique avaient été réalisées cinquante ans plus tôt, Pusey se serait peut-être rendu aux excellentes raisons de Newman. Pour certains esprits, surtout dans notre siècle qui se targue de tant de science, les démonstrations archéologiques ont une si grande valeur qu'elles sont capables d'entraîner la conviction et de déterminer la volonté là où les plus solides arguments de la théologie catholique n'avaient pu, par suite de préjugés, produire leur effet.

---

1. Tous les protestants, il est vrai, ne manifestent pas cette hostilité contre le culte de la Sainte Vierge. Voici en quels termes parle un de leurs grands écrivains d'Amérique, Nathaniel Hawthorne :

« J'ai toujours envié aux catholiques leur foi dans cette douce Mère et Vierge sacrée, qui se tient entre eux et la Divinité, leur dérobant quelque peu de la splendeur imposante de Dieu, mais permettant à l'amour divin de jaillir plus aisément vers l'adorateur du Tout-Puissant et se mettant à la portée de notre compréhension à travers la tendresse et la douceur d'une femme. »

2. *La Renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle.* Paris, 1906, IIIe partie, p. 38-40.

Les monuments d'Afrique, comme ceux de Rome d'ailleurs (1), montrent ce qu'il faut aussi penser de l'assertion de Duruy dans son *Histoire Romaine* (2) quand il dit que la Sainte Vierge occupa bien peu de place dans le catholicisme des premiers âges et quand, parlant d'une Madone du VIIIe siècle, celle de l'Eglise souterraine de Saint-Clément à Rome, il la donne comme la plus ancienne que l'on connaisse après la fresque du cimetière de Sainte-Priscille.

L'importante série de monuments réunis dans la première partie de notre travail, représente les quatre ou cinq siècles qui ont précédé la prise définitive de Carthage par les Musulmans en 698. Ces monuments forment ensemble une gerbe abondante de précieux témoignages de la dévotion à Marie aux premiers siècles, gerbe que nous sommes heureux de pouvoir offrir à notre Mère du Ciel.

La seconde partie de notre travail qui débute avec la conquête arabe, nous a aussi fourni bien des faits intéressants et aussi plusieurs monuments archéologiques établissant que, malgré la triste situation des chrétiens durant cette longue période de deuil pour l'Eglise, la Sainte Vierge continua à être honorée sur la terre d'Afrique.

Avant comme après la conquête musulmane, faits et monuments sont autant d'anneaux ou de tronçons d'une chaîne qui nous permet de remonter à travers les siècles jusqu'au règne de Constantin et d'y reconnaître les manifestations d'un culte antérieur et primitif, culte aussi ancien que l'Eglise elle-même,

1. V. *La Sainte Vierge dans l'art primitif*, *La Croix*, 31 mai 1907.
2. T. VI, p. 174-175.

culte dont nous sommes heureux de pouvoir suivre d'âge en âge l'expression matérielle.

Ayant écrit ce travail en Afrique, je n'ai pu voir la plupart des statues et images d'Europe que je mentionne et que parfois je décris. J'ai dû nécessairement emprunter les renseignements que je donne, aux ouvrages que j'avais pu me procurer. Celui de Rohault de Fleury (1) m'a rendu de précieux services, mais l'exemplaire que j'ai eu entre les mains était dépourvu de son album de planches.

Si quelque inexactitude s'était glissée à notre insu dans nos rapprochements, elle ne diminuera en rien la valeur documentaire des monuments africains. Cette valeur, chaque monument la renferme en soi par le seul fait des conditions dans lesquelles eut lieu la découverte.

On trouvera peut-être que j'ai trop insisté sur les coïncidences qui ont parfois accompagné nos trouvailles. Lorsque ces coïncidences m'ont fourni l'occasion de rappeler une fête de la Sainte Vierge, je n'ai pu résister au désir de manifester ma joie et ma reconnaissance. Lorsque ces coïncidences me rappelaient quelque glorieux saint d'Afrique ou le souvenir du Cardinal Lavigerie, je n'ai pas cru pouvoir davantage les passer sous silence et me priver du plaisir de les signaler.

Ces détails de circonstances m'ont paru convenir à l'ingénuité de notre travail.

N'est-il pas vraiment touchant et réconfortant pour des cœurs chrétiens de voir ainsi sortir du sol tant de preuves authentiques du culte de la Très Sainte Vierge?

---

1. *La Sainte Vierge, Études archéologiques et iconographiques*, Paris, 1878.

Je la prie de bénir tous ceux qui de près ou de loin m'ont prêté leur bienveillant concours dans mes recherches.

Ces découvertes réjouiront tous ceux qui aiment Marie et s'honorent du titre de *serviteurs de la Mère de Dieu.*

Ils aimeront à répéter avec dévotion cette pieuse invocation du Ve siècle : *Sancta Maria, adjuva nos* (1), invocation que nous avons retrouvée aux siècles suivants, en grec et même en arabe.

Puisse notre travail, en fournissant de nouveaux matériaux pour l'histoire du Culte de Marie à Carthage, contribuer à faire découvrir d'autres monuments du passé qui viendront compléter les séries, en ouvrir de nouvelles, diminuer les lacunes et confirmer toujours davantage la continuité des hommages rendus à Marie en Afrique dans tous les siècles du christianisme !

J'ai la confiance que l'avenir réserve encore d'heureuses surprises aux chercheurs et que d'autres providentielles découvertes viendront ajouter de nouveaux anneaux à cette chaîne si souvent brisée par les tristes événements du passé.

Nous serons grandement satisfait si notre travail peut aider à atteindre ce résultat. Nous le serons davantage encore s'il contribue à faire vénérer et aimer Marie, à la faire honorer et à attirer les faveurs de sa bienveillante et maternelle protection sur Carthage, et sur l'Eglise d'Afrique, en particulier sur les œuvres que le Cardinal Lavigerie y a créées.

J'ai dit plus haut quelles étaient les prévisions de

1. Sa Grandeur Mgr Combes, archevêque de Carthage, Primat d'Afrique, a daigné accorder une indulgence de quarante jours, chaque fois, à ceux qui feront cette pieuse invocation.



L'AUTEL DE LA SAINTE VIERGE DANS LA PRIMATIALE DE CARTHAGE.
(Photographie de M. Henry Bourbon.)

l'éminent Prélat au sujet des preuves matérielles du culte de Marie renfermées dans les ruines des anciennes cités africaines. Des découvertes récentes les ont réalisées et l'avenir réserve encore à la science et à la piété de précieuses surprises. Le nombre des monuments ira toujours en augmentant. Plus il y aura d'amateurs instruits de l'intérêt particulier qui s'attache aux monuments étudiés dans le présent travail, plus on verra se multiplier les documents concernant le culte de Marie et confirmant pleinement ce que l'histoire établit de son antiquité et de sa perpétuité.

Celui que l'on a appelé l'Apôtre de l'Afrique, le Cardinal Lavigerie, aura grandement contribué à ce résultat.

C'était un « fidèle de Marie ». Le savant et pieux auteur de sa vie a raconté sa profonde dévotion envers Notre-Dame d'Afrique. C'est sous sa protection maternelle qu'il plaça la société des missionnaires fondée par lui en 1868 (1) et celle des Religieuses missionnaires. La Mère de Dieu a béni dans cette double société les travaux apostoliques de ses

1. Les Pères Blancs font le serment de se consacrer à l'Œuvre des Missions d'Afrique placée *sous la protection de Marie-Immaculée, Reine de l'Afrique.* Le premier nom qui leur fut donné, fut celui de *Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique.* Dans la primatiale de Carthage, le jour de leur ordination et à la veille de leur départ pour les missions, les nouveaux prêtres prononcent publiquement la consécration suivante :

« Voici prosternés à vos pieds, ô Vierge Immaculée, Mère de Dieu, Reine du Ciel et de la Terre, ceux qui, grâce à votre protection, ont reçu aujourd'hui l'onction sacerdotale.

» Sur le point de se séparer pour aller porter la Foi dans les régions abandonnées de l'Afrique, ils viennent se consacrer à vous, Reine du Sacerdoce et de l'Apostolat. Ils vous prient de vouloir bien les adopter pour vos enfants ou du moins de daigner les admettre au nombre de vos plus humbles esclaves.

» Ils vous consacrent sans réserve toutes leurs œuvres, leurs

fils et de ses filles. Grâce à leur zèle et au nombre toujours croissant de leurs missions, notre divin Rédempteur et sa très sainte Mère, sont aujourd'hui connus et aimés par des milliers de convertis et de descendants de convertis jusqu'au centre du continent africain où, dans huit Vicariats, le plus grand nombre des stations sont placées sous le patronage et sous les différents vocables de la Très Sainte Vierge.

A Carthage, le Cardinal Lavigerie établit non seulement ses Pères Blancs, mais aussi les Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie et les Religieuses Carmélites (1). On connaît la tendre dévotion de ces âmes dévouées envers Marie. Il confia aux filles de sainte Thérèse le sanctuaire de Notre-Dame de la Melléha qu'il avait fondé pour la population maltaise si nombreuse à Tunis.

Dans la Primatiale de Carthage, un bel autel de marbre offert au Cardinal Lavigerie à l'occasion du XXV[e] anniversaire de son sacre (2) et dédié à la

corps et leurs âmes, leurs joies et leurs souffrances, leur vie, leur mort, leur éternité. Ils déclarent que si, par leur apostolat, ils font quelque bien dans l'Eglise, toute la gloire vous en reviendra pour remonter par vous à votre divin Fils, à qui seul est dû tout honneur et toute gloire dans le temps et dans l'éternité.

En foi de quoi, tous s'engagent aux pieds de vos autels à vous servir et à vous aimer comme leur mère. En retour, ils vous supplient de ne pas les abandonner, mais de veiller sur eux tous les jours de leur vie, afin que, jamais, ils ne trahissent les intérêts des âmes qui leur seront confiées; mais qu'ils restent toujours les fidèles ministres du Dieu qui les a fait Prêtres, et qu'ainsi après avoir aimé, travaillé et souffert en union avec vous, ils meurent dans votre amour et chantent vos louanges pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

1. C'est le 12 avril 1885, dimanche de Quasimodo que les Carmélites venues d'Alger arrivèrent à Carthage et occupèrent aussitôt leur nouveau monastère.

2. Le 22 mars 1888.



LE TABERNACLE DE L'AUTEL DE LA SAINTE VIERGE.

(Photographie de M. Henry Bourbon.)

Sainte Vierge sous les traits de Notre-Dame des Victoires est déjà entouré de nombreux ex-voto, souvenirs publics de grâces obtenues.

Qu'il me soit permis en terminant cette étude d'exprimer un désir.

Je voudrais voir cet autel encadré d'une riche décoration polychrome me rappelant le cher et vénéré sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours dans mon pays natal et capable d'exciter de plus en plus la dévotion envers Marie. La décoration pourrait renfermer comme dans un tableau d'ensemble une sorte de résumé de l'histoire du culte de la Sainte Vierge en Afrique et tout particulièrement à Carthage. La reproduction de l'invocation latine du Ve siècle, de l'invocation grecque du VIe, de l'invocation arabe du XIVe serait un éloquent hommage offert à la Reine de l'Afrique. Elle serait en même temps une prédication permanente vraiment catholique pour les nombreux touristes ou pèlerins de tous pays qui visitent Saint-Louis. Une telle décoration parlante contribuerait à augmenter chaque jour les marques de confiance envers la Très Sainte Vierge.

Les témoignages spontanés de reconnaissance semblent indiquer que Marie veut être honorée d'une façon spéciale sur cette colline de Byrsa qui fut durant de longs siècles, à l'époque romaine comme à l'époque carthaginoise, le centre du culte des faux dieux. Sous les Proconsuls romains, de généreux chrétiens y confessèrent la foi dans le Capitole et c'est sans doute à la fécondité de leur sang que nous devons la résurrection de l'Eglise de Carthage.

Notre-Dame de Carthage honorée d'un culte vraiment populaire sur les ruines des temples de Tanit et de la Virgo Cœlestis, là où jadis Marie elle-même,

sous le titre de ΘΕΟΤΟΚΟϹ, Mère de Dieu, était honorée dans la chapelle du palais des gouverneurs byzantins (1), ne serait-ce pas une nouvelle manifestation de la victoire du Christ sur le paganisme ?

De plus, les traits de la dévotion de saint Louis envers la Sainte Vierge que j'ai signalés et auxquels on pourrait en ajouter d'autres (2) pourraient être offerts aux pèlerins comme une exhortation à avoir toute confiance en Marie sur cette colline qui vit mourir le pieux roi et dans cette majestueuse église élevée en son honneur.

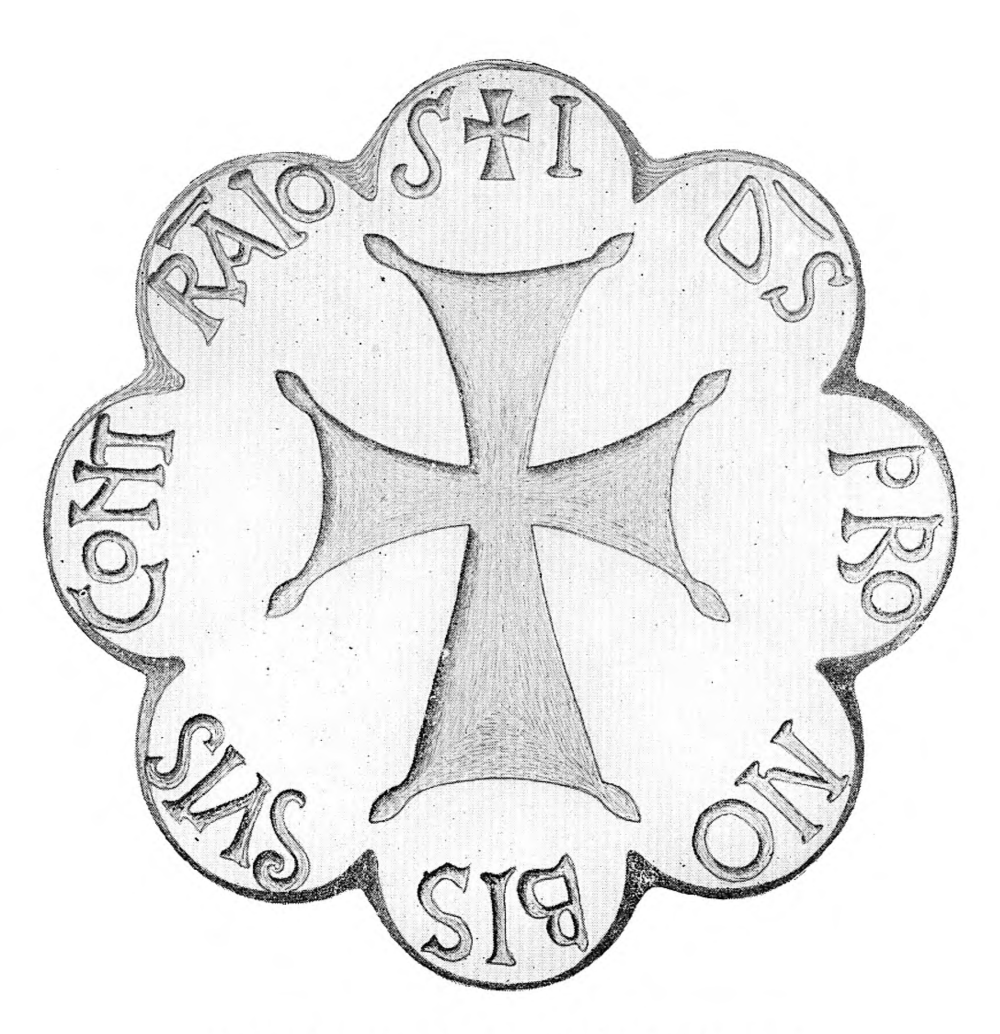
Notre projet eût souri au cardinal Lavigerie. N'est-ce pas lui qui me l'inspire ? En tous cas je ne doute nullement qu'il n'ait la complète approbation de son vénéré et bien-aimé successeur sur le siège primatial de Carthage (3).

Enfin, les prêtres qui célèbrent la Sainte Messe à l'autel de Saint-Louis dans la Primatiale de Carthage, peuvent réciter la dernière prière composée par le Cardinal Lavigerie, peu de temps avant sa

1. Procope. *De Ædif.* VI, 5. Cette chapelle fut construite par ordre de Justinien, en reconnaissance de la prise de Carthage. M. Audollent pense qu'elle s'éleva aussitôt après la défaite de Gélimer en 534 (*Carthage*, p. 285). Cette chapelle dédiée à la Mère de Dieu fut donc comme un ex-voto de victoire.

2. Saint Louis fut aussi un des premiers à s'enrôler dans la confrérie naissante de Notre-Dame du Mont-Carmel et à en revêtir le scapulaire.

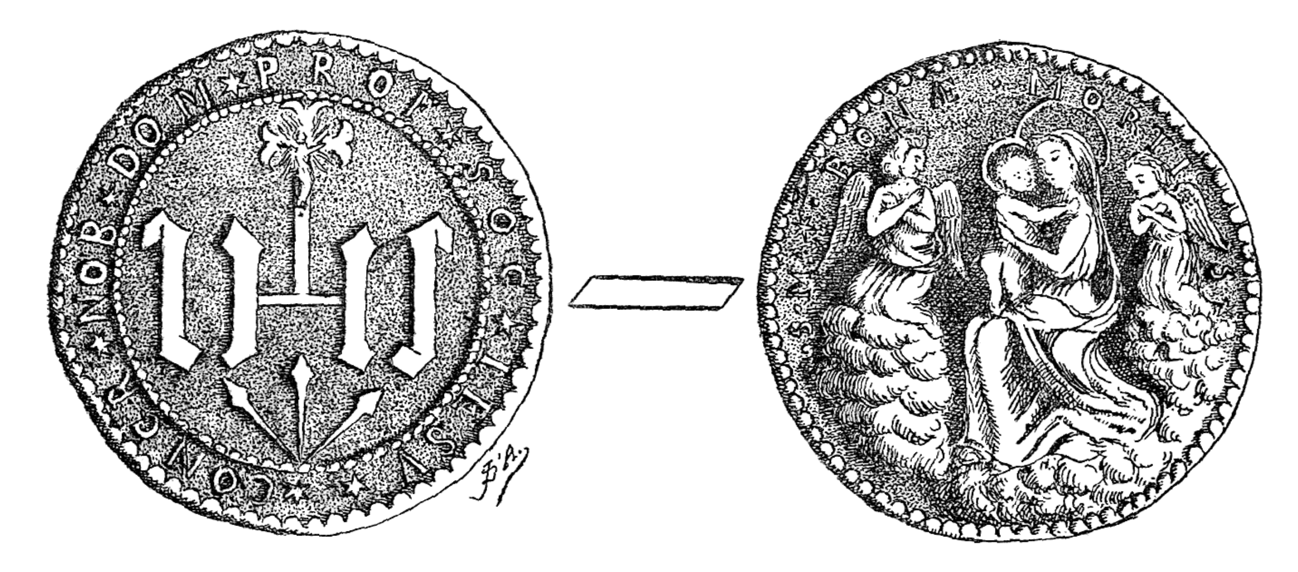
3. Mgr Combes a bien voulu approuver notre projet. Aussi recevrons-nous avec reconnaissance les offrandes qui nous aideront à le réaliser. La Primatiale de Carthage, élevée en l'honneur de saint Louis par le Cardinal Lavigerie, n'a encore qu'un maître-autel provisoire en bois. L'autel même du T. S. Sacrement et de Saint-Louis est également provisoire. Combien nous aimerions à voir de beaux monuments de marbre remplacer ces autels de bois qui ne conviennent nullement aux grands souvenirs que la Primatiale de Carthage est appelée à perpétuer sur cette terre illustre, surtout au moment où l'antique ville ressuscite de ses ruines !



DISQUE DE MARBRE TROUVÉ A CARTHAGE.

mort, en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Elle s'adresse à Notre-Dame d'Afrique et a pour but d'obtenir l'abolition de l'affreux esclavage africain. Je fus témoin du soin qu'il mit à la composer et je la reproduis ici comme un filial souvenir de la grande dévotion du Cardinal envers Marie : (1).

« O Mère de Miséricorde, Vous qui avez vu Votre Fils, revêtu de la forme des Esclaves, mourir sous



MÉDAILLE DE NOTRE-DAME DE LA BONNE MORT, TROUVÉE A TUNIS.

vos yeux de leur mort cruelle; ô Vous qui l'avez, en conformité avec la volonté de son Père, volontairement sacrifié pour sauver tous les hommes de l'esclavage, ayez pitié, nous vous en supplions, des pauvres Noirs Africains, exposés en si grand nombre à toutes les horreurs et à toutes les hontes de la servitude! Obtenez-leur enfin miséricorde par les mérites de la Passion de Votre Divin Fils! Arrachez-les à la cruauté de leurs bourreaux, et conduisez-les

1. Mgr Combes a daigné attacher 40 jours d'indulgence à la récitation de cette prière.

à la lumière et à la liberté des Enfants de Dieu! C'est ce que nous vous demandons, ô Vierge Sainte, en retour du culte et de la confiance filiale que nous vous avons voués.

» Notre-Dame d'Afrique, priez pour nous et pour les Esclaves Africains. »

Ayons donc pleine confiance en Marie. Son crédit auprès du Seigneur est sans borne. L'apôtre saint Paul a dit une parole que reproduit un marbre de Carthage : « *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Connaissant la toute puissance suppliante de la Mère de Dieu, ne pouvons-nous pas dire : Si Marie est pour nous, qui sera contre nous ?

Trois ans bientôt se sont écoulés depuis que je communiquais au Congrès Marial de Rome mon mémoire sur le culte de la Sainte Vierge en Afrique. Durant cette période, je n'ai cessé de réunir de nouveaux matériaux me permettant de compléter cette étude si intéressante, si attachante. Aussi est-ce avec une grande joie et une profonde reconnaissance envers Marie, que je publie ces documents archéologiques établissant d'une façon indiscutable, je pourrais dire, d'une façon palpable, l'antiquité et la perpétuité de son culte en Afrique, malgré les révolutions, malgré les ruines amoncelées et les longues nuits de deuil qui semblaient avoir fait disparaître à jamais toute trace matérielle de la dévotion des Fidèles d'Afrique envers la Mère de Dieu.

Sancta Maria, adjuva nos.





TABLE DES MATIÈRES

Erratum. — Page 206, 6e ligne, *au lieu de* gauche, *lisez* droite.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie Bruges — Belgique. — Made in Belgium.